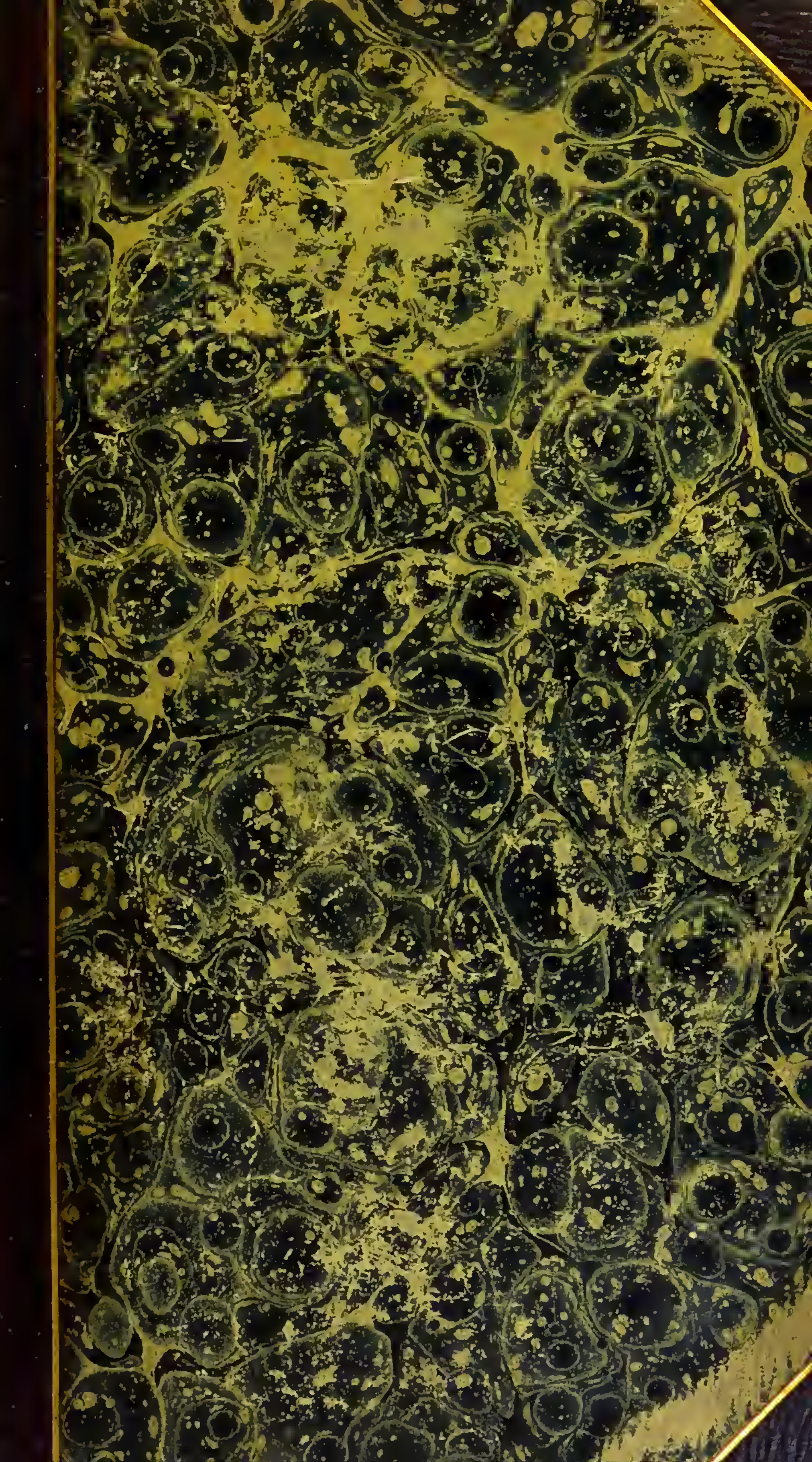
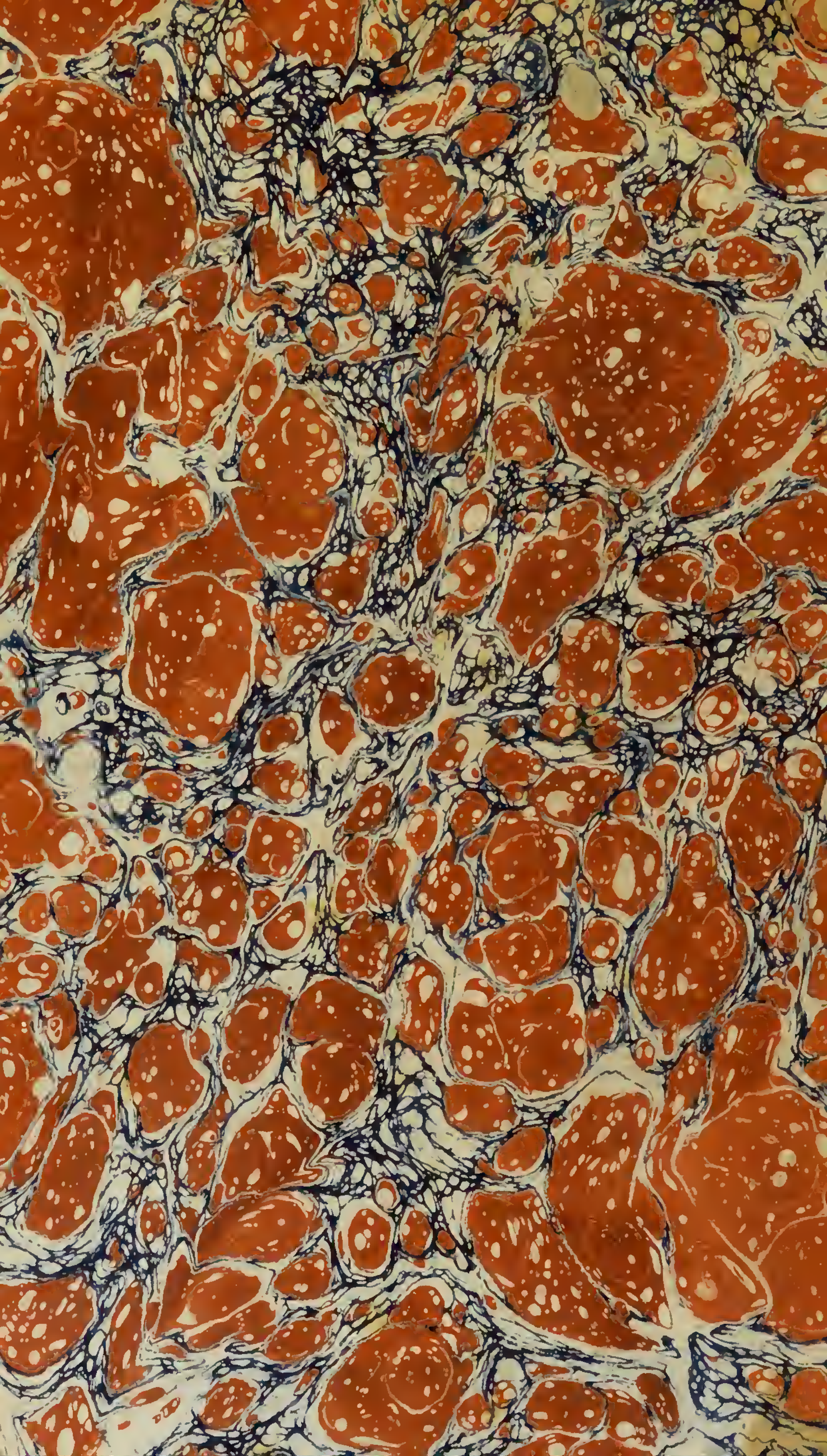
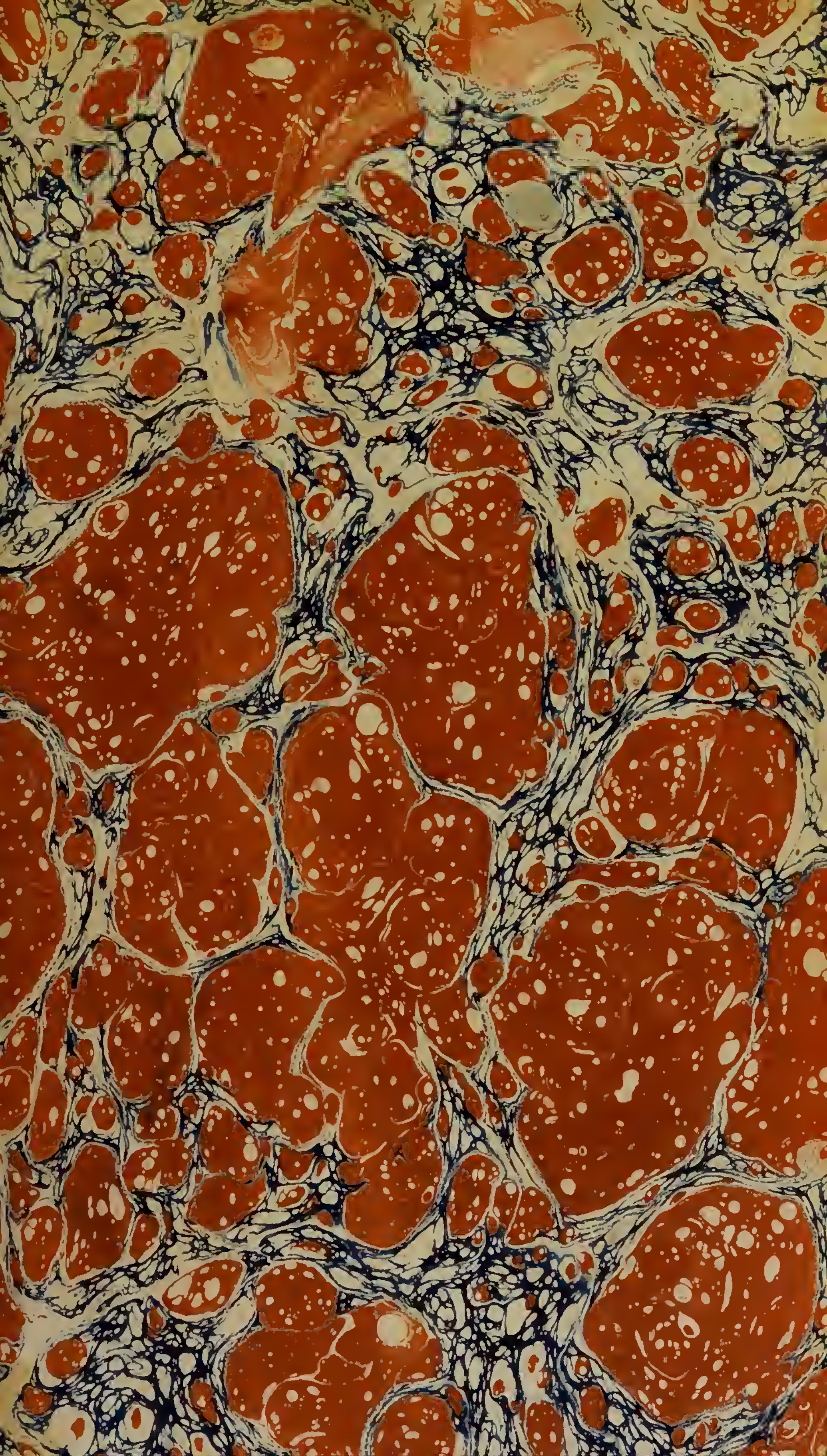






OBSERVATIONS PRATIQUES SUR LES BÊTES A LAINE.


WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

L'AGRICULTURE ou l'Economie Rurale, est un Art qu'on ne cesse point d'aimer, quand on y a obtenu quelques succès, et qu'on a goûté le bonheur de la vie occupée et paisible qui l'accompagne. C'est aussi un des Arts où les développemens ne peuvent être que lents et progressifs; ils tiennent à la variété des sols, aux climats, aux observations continuelles, aux expériences multipliées qui, quelquefois, se détruisent successivement, ou qui, du moins, se modifient les unes par les autres avant de donner des résultats assurés.

Ce sont ces divers motifs qui m'ont

déterminé à retoucher quelques parties de mes Observations Pratiques sur les bêtes à laine, imprimées en 1786. Dans le temps qu'elles parurent, le public leur fit un accueil assez favorable; et les Propriétaires-Cultivateurs, pour qui elles étoient écrites, n'ont point regretté, si je ne me trompe, d'en avoir suivi les principes.

Ce n'est point, comme l'on voit, un Ouvrage nouveau que je présente, mais c'est la même Edition, qui n'a point été épuisée, à laquelle j'ai ajouté des Variantes et quelques Chapitres, dans lesquels je fais part de réflexions que je crois utiles, et que je dois à de nouveaux essais, à des pertes éprouvées, et même à des fautes commises dans mon Etablissement.

Ces Variantes auront, pour objet

principal, le Chapitre XI, qui traite des maladies graves des Bêtes à laine. Les changemens que je propose sont dûs au citoyen *Legrand*, médecin éclairé, du département de la Somme. Dans un séjour que je fis à Amiens, j'eus connoissance qu'il s'étoit occupé, par attachement pour les cultivateurs voisins, des maladies des troupeaux, et qu'il avoit plusieurs fois réussi à en guérir qu'on regardoit comme incurables. Je m'entretins avec lui de mes Observations, et je le priai de revoir la partie de mon Ouvrage, relative aux maladies. Je profitai de sa complaisance; il m'éclaira sur plusieurs points, et je convins que quelques-uns des remèdes que j'avois employés et indiqués, quoiqu'ils n'eussent pas chez moi produit de mauvais effets, étoient mal choisis et éloignés de mon but. Cela me

prouva que la nature est souvent plus forte que la maladie, et un remède contraire; et je pensai que tout Agriculteur, qui n'est point instruit dans l'Art Vétérinaire, ne doit offrir ses vues et ses essais sur les maladies des troupeaux que comme des doutes et des expériences à répéter.

Mais ce qui est du ressort de tous les Cultivateurs, c'est de parler des soins qui préviennent les maladies contagieuses, de la surveillance dans la conduite journalière des troupeaux, et de l'intelligence dans l'éducation, la conservation ou le croisement des races.

Sous ces rapports importans, je n'ai commis aucune erreur dans mon Ouvrage, et que bien peu dans la pratique. Mon troupeau de race espagnole, dont je dois l'établissement

au citoyen Lecouteulx-Canteleu, qui me procura, de Séville, les premières souches, s'est accru sans se détériorer de qualité, sans diminuer de taille ni de finesse de laine. Ce troupeau a reçu depuis, avec avantage, des mâles et des femelles de la superbe race de Rambouillet; il est aujourd'hui composé de cinq cents têtes d'hivernage, dans la plus grande prospérité, et parvenu à toute l'étendue à laquelle ma propriété territoriale, située en la commune de Dun-sur-Auron, département du Cher, me permet de le porter. Les agneaux, de l'année, l'augmentent d'environ deux cents pendant l'été.

Le citoyen Décrétot, propriétaire d'une manufacture renommée, à Louviers, a acheté cette année la dépouille de mon troupeau. C'est à

lui, dans sa véracité connue, à instruire le Gouvernement et le Commerce de l'utilité des établissemens de laine espagnole existans en France, et de l'intérêt réel qu'a la République à les voir se multiplier.

Les troupeaux de cette espèce exigent, en France, plus de soins et de dépenses qu'en Espagne. Le gouvernement a sans doute le moyen d'entretenir le superbe et nombreux troupeau espagnol de Rambouillet. Il seroit toujours utile et précieux, quand il ne serviroit que pour le croisement des races françaises, et le raffinement général de leurs laines. Mais il est question de savoir si les propriétaires particuliers peuvent, avec des soins, être assurés de retirer, de semblables établissemens, leurs dépenses et un profit suffisant, en ven-

dant leurs laines un prix un peu inférieur à celui des laines venues directement d'Espagne, et supérieur aux prix des laines de race française, proportionnément à leur qualité.

Si l'on parvient à concilier les intérêts de l'Agriculture et du Commerce sur ce point essentiel, si l'opinion publique se fixe et tient la balance entre ces intérêts réciproques, les établissemens de ce genre dureront, le Manufacturier et le Cultivateur s'entendront pour les soutenir. Mais s'il reste toujours de l'incertitude et sur la qualité, et sur la destination, et sur le prix de ces laines, je prédis, à regret, que tous les établissemens de troupeaux espagnols s'anéantiront peu-à-peu parmi nous, parce que les Propriétaires se dégoûteront de faire des avances sans retour. Cette décadence

seroit à mes yeux un malheur véritable pour la France ; qui semble destinée à ne dépendre d'aucune puissance étrangère en objets perfectionnés de première nécessité. Je ne doute pas que le Gouvernement ne partage ma sollicitude.

Quant aux principes établis dans mes Observations Pratiques, l'expérience de beaucoup d'années m'y a affermi de plus en plus. Ils sont d'une facile exécution, et se réduisent au fond à peu de mots : air pur, propreté, nourriture saine, parcours étendu, garde vigilante, c'est-à-peu-près tout l'art des Bergers instruits ; qui ne veulent point passer pour sorciers.

OBSERVATIONS



OBSERVATIONS
SUR
LES BÊTES A LAINE
DANS
LA PROVINCE DU BERRY.

CHAPITRE PREMIER.

De l'inſtinct borné & du foible tempérament des Bêtes à laine.

Ces animaux précieux, qui ſuffiroient à la ſubſiſtance de l'homme ſauvage, ont l'inſtinct ſi imparfait, qu'ils ſavent à peine choiſir la nourriture ſalutaire & le lieu de leur repos : fatigués, ils ſe couchent indifféremment dans un marais bourbeux ou ſur une pelouſe élevée : mis au pâturage, on les

voit manger aveuglément la plante dange-reuſe, & ſe livrer à leur avidité juſqu'au point d'en mourir. Leur tempérament ne répare d'aucune manière les vices de leur inſtinct, & ne réſiſte point aux écarts de leur ſtupidité. Nul animal n'a le ſang plus inflammable; nul ne contracte en moins de jours un principe de putridité incurable & mortel. Preſque toutes leurs maladies ſont épidémiques, violentes & deſtructives. La plus légère altération dans les ſaiſons leur eſt contraire; le vent les importune, le froid les attriſte, la grande chaleur les accable, la pluie & l'humidité les pourriſſent, le ſoleil trop ardent les tue. Il leur faudroit toujours un temps ſerein, un chemin ſec & un pâturage varié. Différens en tous des autres êtres, ils ſemblent égarés ſur la terre. Dénués de défenſe naturelle, ils ſemblent n'être doués que de la moindre portion de courage, de ſenſibilité & d'intelligence. La nature n'auroit-elle, en les formant, qu'eſſayé l'organiſation de la matière animée, & s'eſt-elle raſſurée ſur la conſervation du dernier des êtres, en le mettant ſous la pro-

tection intéressée du premier? (1) Livrés à eux-mêmes, ils seroient les victimes de tous les animaux armés, depuis le lion jusqu'au chien qui leur commande & qui les garde sous la loi du berger. Leur espèce n'existeroit plus, si l'homme n'eût senti un intérêt éminent & toujours renaissant à la soigner, à la défendre & à la multiplier. En échange des ressources infinies qu'ils nous assurent, ils jouissent paisiblement quelques années de nos bienfaits, & finissent, ainsi que tout ce qui respire, & qui, plus foible que nous, peut flatter notre goût, par être engraissés & égorgés pour notre subsistance. Heureux du moins de ne savoir aucunement ni prévoir, ni craindre le moment fatal! leur col se présente au fer assassin, & leur toison aux ciseaux, avec la même soumission; leur douceur aveugle ne se lasse jamais de se plier à toutes nos volontés, & nous n'avons pas à regretter qu'ils soient foibles & stupides, puisque notre intelligence supplée à leur instinct borné, & que

(1) *Vann. præd. Rust.* 4°. *v.* 12, *& sequentibus.*

nos ſoins bien entendus peuvent augmenter leurs forces & prolonger leur exiſtence.

Mais l'homme de la campagne voudroit trop ſouvent, en règnant deſpotiquement ſur les animaux, jouir ſans aucune peine & ſans aucune réflexion des avantages qu'ils lui procurent. Enfant déraiſonnable & malheureux, il ſe plaît dans les chaînes de l'ignorance & de la pareſſe, dans les fers des faux préjugés & de l'habitude. Il s'applaudit de ſon entêtement. Commandé ſi ſouvent par la néceſſité, il craindroit de ſuivre les conſeils que l'amitié lui donne. Il croiroit obéir encore, & perdre le peu de liberté qui lui reſte. Puiſſe le raiſonnement, appuyé de l'exemple, éclairer & exciter ſon intérêt! puiſſent les propriétaires inſtruits fixer plus long-temps leur ſéjour dans leurs terres, ſe rapprocher du premier état de l'homme, & hâter ainſi une révolution durable!

Je vais prendre un troupeau à ſon établiſſement, & le ſuivre dans tous ſes progrès, dans tous les ſoins qu'il demande, & dans tous les profits qu'il donne.

CHAPITRE II.

Du choix dans la formation d'un troupeau.

LA qualité du germe a certainement la plus grande influence ſur l'individu. Perſonne n'ignore que dans la formation d'un troupeau il eſt intéreſſant de ne rien négliger pour le compoſer d'une belle race de brebis, tant de taille que de laine; mais c'eſt encore une queſtion de ſavoir ſi les brebis d'Eſpagne réuſſiroient dans tous les cantons de cette province. Pourquoi n'y réuſſiroient-elles pas? On n'auroit point, je préſume, à ſe repentir d'en faire l'eſſai, avec les ſoins relatifs à la qualité des pâturages, & l'attention de ne pas laiſſer trop vieillir les mères brebis ſur les terreins qui paroiſſent moins propices que d'autres à ce genre de bétail.

Les brebis de la côte d'Afrique ont conſervé leur beauté primitive en Eſpagne; celles d'Eſpagne n'ont que peu

dégénéré en Angleterre de finesse de laine, & ont augmenté de taille. Nous ne voyons point par quelle raison toute cette espèce ne prospéreroit pas en France : ce Royaume offre en général des terreins aussi favorables aux brebis que l'Angleterre ; le climat y est plus tempéré, & les bêtes à laine s'y multiplient facilement. Le Berry notamment réunit ces trois avantages.

Craindriez-vous de former d'abord un troupeau entier de bêtes à laine Espagnoles ? Vous pourriez alors le mêlanger de la race la plus précieuse du Berry, ou ne mettre que des béliers d'Espagne dans un troupeau à laine fine de cette province.

La race la plus recommandable du Berry est celle qu'on appelle *brionne*, du nom du chef-lieu où elle se plaît & ne dégénère pas sensiblement. Cette race est de petite taille ; la laine en est courte, très-fine, mais crêpée : ce qui la destine plûtôt aux belles ratines qu'aux beaux draps. L'expérience a prouvé que cette race se marie à merveille avec la race d'Espagne, qui

cependant eſt plus haute de taille & plus délicate de tempérament en nos climats.

Un gentilhomme agriculteur, ſeigneur d'une terre non loin de Brion, fit venir, il y a dix ans, un troupeau de béliers & de brebis d'Eſpagne ; il en a conſervé pluſieurs années avec ſuccès la race pure, & en a créé d'année en année une race croiſée avec les brions. Il en eſt réſulté un raffinement remarquable de la laine brionne dans ces bergeries. J'ai obſervé que les métiſſes provenues de cette race croiſée ſont un peu plus grandes que les brionnes, & que leur laine, un peu plus longue & plus fine, eſt cependant encore trop friſée. Ce défaut m'a conduit à penſer qu'il y auroit des avantages réels à mêlanger auſſi la race d'Angleterre avec celles du Berry. Les belles brebis angloiſes ſont plus hautes de taille que celles d'Eſpagne appellées de *Ségovie ;* & ſi leur laine n'eſt pas tout-à-fait égale en fineſſe à cette ſuperbe laine eſpagnole, elle eſt, ce qui eſt préférable pour la conſommation du peuple, beaucoup plus longue & non friſée.

Un homme d'un nom diſtingué dans le commerce de l'Europe (1) m'a attaché à cette idée. J'ai appris de lui que c'eſt principalement à ſurpaſſer la laine angloiſe que nous devons nous appliquer. Il m'a fait remarquer qu'un drap compoſé de toute laine d'Eſpagne n'a pas aſſez de corps, que formé de toute laine angloiſe, il eſt trop ferme, & que c'eſt du mêlange des deux que la perfection dépend. Il m'a dit que nos laines ſont au moins auſſi convenables que les plus belles laines d'Angleterre, aux draps fins & aux ratines ; mais qu'elles ſont moins propres aux calmandes & à tous les ouvrages plus communs, qui exigent qu'on emploie ſur le métier une laine longue pour la chaîne, & une laine fine pour la trame. Il m'a aſſuré que tous les ouvrages qui ſortent de nos manufactures prouvent que nous ſommes plus près d'égaler la laine d'Eſpagne en ſa fineſſe, que la laine d'Angleterre en ſa longueur.

Ce nouveau croiſement de race augmenteroit la taille des petites brebis fines du

(1) M. le Couteux le jeune.

Berry ; il parviendroit à défriſer leur laine, ſinon totalement, au moins davantage que le mêlange de la race eſpagnole. La race inſulaire dégénéreroit, je veux le croire ; mais nous imiterions les Anglois, qui, de temps à autre, ont ſoin d'acheter de nouvelles brebis d'Eſpagne : l'Angleterre deviendroit pour la France ce que l'Eſpagne eſt pour l'Angleterre.

Certaines provinces de France, comme la Normandie & la Picardie, tireroient même des brebis de cette iſle à moins de frais que d'Eſpagne : l'étroit bras de mer, étendu entre les côtes de Douvres & celles de Calais, n'oblige à des dépenſes que peu conſidérables d'exportation. Sans doute les funeſtes remparts que la guerre élève entre les nations ennemies étant démolis par l'heureuſe paix, la liberté du commerce & l'agriculture communicative reprendront tous leurs droits ; la France portera ſur ſes troupeaux l'œil qui voit & la main qui rectifie (1), & peut-être le

(1) L'Adminiſtration provinciale s'occupe maintenant de cet établiſſement patriotique.

gouvernement eſſaiera-t-il un jour d'établir dans le Berry des beaux béliers d'Eſpagne & d'Angleterre, ainſi qu'il y a fait, il eſt vrai avec peu de ſuccès, la dépenſe de beaux étalons.

S'il étoit propoſé de former un troupeau, dans l'intention d'en avoir tout de ſuite une belle progéniture, je conſeillerois de ne pas faire emplette de brebis au-deſſous de deux ans révolus, & de béliers qui euſſent moins de trois ans accomplis. Plus on obſerve, & plus on eſt convaincu que ce n'eſt qu'à cet âge que ces animaux ſont capables de procréer des agneaux vigoureux. Je m'écarte déjà beaucoup & de l'uſage & des idées reçues en cette province, où les brebis deviennent fécondes la ſeconde, & quelquefois la première année de leur vie, où les béliers ſont uſés & mis au rebut au moment que la nature avoit marqué pour le commencement de leurs travaux. Hélas! par-tout mille erreurs affligent l'agriculteur écrivain qui deſireroit ne contrarier perſonne, qui ſouhaiteroit n'avoir à peindre qu'un portrait reſſemblant, qui ne fût pas une

critique, qui voudroit enfin ne faire un code des bons uſages que pour les tranſmettre & pour les perpétuer.

Un propriétaire, moins impatient de jouir, conſent-il à perdre quelques revenus, afin de s'aſſurer une plus belle race? Celui-là ne devra peupler ſa bergerie que d'antenettes, ou primettes, ou agnelles d'un an, appellées *vaſſives* en cette province. Il leur laiſſera le temps de prendre toute leur croiſſance avant de les livrer aux béliers. Il aura, par cette modération, la certitude que ſon troupeau, accoutumé à ſon terrein dès l'enfance, ſera moins ſujet aux riſques d'un nouvel établiſſement, & à toutes les maladies qui aſſiègent d'ordinaire les colonies nouvelles.

Quelle que ſoit toutefois la vue des cultivateurs pour la formation du troupeau, ils retireront un avantage durable de l'acheter d'un terrein moins herbeux que celui qu'ils lui deſtinent. Par-là ils verront conſtamment la race qu'ils auront choiſie augmenter de taille & de groſſeur; mais auſſi ils auront à ordonner que les brebis reſtent moins

d'heures aux champs la première année; qu'on ne les y laissoit aux lieux qu'elles viennent de quitter, sans quoi elles courroient risque d'essuyer quelque maladie générale, causée par une trop grande abondance de sang. Je croirois de plus que la prévoyance exigeroit que tout le troupeau fût saigné à la veine sous l'œil à l'approche du printemps & de l'automne de l'année de son déplacement, & une fois seulement l'année d'ensuite, vers le milieu de l'été. Au reste, cette attention seroit continuée en proportion de la richesse du nouveau sol. Un pâturage riche est pour les animaux une table toujours servie par la nature, où la délicatesse des mets excite dangereusement l'appétit des convives, & cache souvent la mort sous le plaisir.

Quelques personnes ont obtenu par la succession des années une assez belle race d'agneaux en tous points de l'union des grandes brebis à grosse laine, venant de Fault en Limosin, avec des béliers brions. Ce mélange est bien conçu dans les pâturages un peu riches. Il ne faudroit le tenter

peut-être qu'avec ménagement ſur les terreins très-maigres.

D'autres perſonnes emploient un moyen économique de former un troupeau, que je ne puis approuver, quoiqu'il m'ait réuſſi de deux fois une. Elles vont, vers la fin d'octobre, à Iſſoudun ou à Mareuil, acheter à bon m rché de vieilles brebis à laine fine. Ces propriétaires choiſiſſent & gardent les plus beaux agneaux & les plus belles agnelles qui en proviennent. Ils ſe défont, dans le courant de l'année, des mères & du rebut des enfans. Le vice de cette opération eſt que nous ne faiſons acquiſition que de brebis médiocres, qu'elles demandent beaucoup plus de ſoins & de nourriture qu'un bon troupeau, & qu'il y a une année perdue pour le nouvel établiſſement, lorſqu'elles meurent dans l'hiver ſans progéniture. On ignore en outre ſi elles ſont pleines, quel bélier les a couvertes, & comment elles étoient gouvernées. C'eſt une reſſource très-incertaine, qui n'appartient qu'au pauvre propriétaire connoiſſeur & ſoigneux, exploitant lui-

même ſon domaine, & qui eſt trop au déſavantage du colon pareſſeux & borné. L'intérêt général ne ſeroit-il pas que ces vieilles brebis fuſſent plutôt vendues aux foires du printemps, & engraiſſées dans l'été?

Quant à la ſtructure des brebis & des béliers, je ne projette d'embraſſer que les proportions principales. Chaque race bonne en elle-même a les ſiennes; & dans chaque race il y a tant de variétés indifférentes, qu'entreprendre de les décrire ſeroit m'engager à raſſembler inutilement tout ce que les naturaliſtes & les agriculteurs peuvent avoir obſervé, & finir par mettre peut-être un propriétaire dans l'embarras du choix. Il lui importe ſimplement de ſavoir ce qui ſuit.

Égaliſons autant qu'il eſt poſſible la taille du troupeau, tant pour l'intérêt des brebis, que pour celui des agneaux à naître. L'égalité de force reſpective eſt un préſage de la proſpérité de toute famille & de toute eſpèce d'aſſociation.

Attachez-vous à la brebis d'une forme déliée, agréable à l'œil, de belle encolure,

gaie & de démarche légère. Un corps grand, une jambe fine & proportionnée à la taille, un col long & une tête mignonne contribuent à la rendre telle, & annoncent une bonne conſtitution, On ne balancera pas à choiſir celle qui échappe rapidement à la main qui veut la ſaiſir, celle qui eſt abondamment garnie d'une laine longue, fine, graiſſeuſe, blanche & nuancée à l'extérieur avant le lavage, d'une teinte de couleur d'or ſur toutes les parties du corps.

Le bélier doit offrir plus de force & de fierté dans une taille plus majeſtueuſe. Il doit joindre à une longue jambe, à de grandes parties génitales, à un front large & à de gros membres, une laine abondante dans les endroits où les autres béliers en manquent ſouvent, au front, ſous le ventre, près de la queue & ſur la tête.

Les béliers d'Eſpagne ſont hauts ſur jambes, ont le col très-gros, des cornes épaiſſes, recourbées pluſieurs fois en ſpirale, l'épine du dos large, les membres nerveux : ils poſsèdent toutes les marques les plus diſtinctives de force & de bonté,

Les brions ſans cornes ont la tête plus fine ; le cou plus mince, le corps plus élancé, & ſont cependant très-eſtimés & très-vigoureux.

Les brebis de l'une & l'autre race ſont un peu plus petites que les béliers, ainſi que les autres femelles dans toutes les eſpèces d'animaux. Elles ont le front orné, ainſi que les mâles, d'un gros toupet de laine fine & friſée, qui leur deſcend juſqu'aux yeux. Ce toupet eſt plus élevé & plus garni chez l'eſpagnole que chez la brionne. Leur laine à toutes deux eſt fine, friſée, graiſſeuſe, &, ſous peu de volume, a beaucoup de peſanteur. Leurs agneaux ſont lents à ſe développer ; mais l'œil diſtingue ſous peu de mois, à la naiſſance des cornes, les agneaux de race pure eſpagnole. Celles des mâles ſont bientôt grandes & courbée ; les femelles les ont droites & petites.

Il eſt encore une autre race de brebis recommandable en cette province. J'ai acheté des brebis de cette race, près d'Iſſoudun, de M. *Tabouet de Frapèle*. Elles ſont

ſont plus grandes & plus élevées ſur jambes que les brionnes & les eſpagnoles. Une choſe bien remarquable en elles, c'eſt que leur laine, quoique très-fine, ne paroît point friſée. J'ignore ſi cette race eſt métiſſe brionne.

De belles proportions ſont en tous les êtres les premières cautions de la ſanté. Cependant, comme la meilleure conſtitution peut s'altérer, je n'omettrai point des ſignes de ſanté plus certains que le guide du fermier, traduit de l'anglois, nous rapporte.

Un œil plein & net, les fibres d'autour du blanc de l'œil brillantes, d'un rouge vif & clair, une chair sèche & de couleur de roſe, une laine qui, ouverte, frottée & tirée, tient fortement à la peau, des dents blanches & propres, & des gencives vermeilles & fermes, ſeront donc, d'après cet auteur & d'après la vérité, les ſignes qui nous détermineront dans la formation de nôtre troupeau. Nous avertiſſons en outre la perſonne qui regarde l'œil d'une bête à laine, de ne point preſſer du pouce le bord de l'œil. Cette inadvertance fait gonfler les

veines dont on cherche à connoître la qualité, les remplit de ſang pour le moment, & peut préſenter comme ſaine une bête à laine atteinte ou menacée de putridité (1).

La manière d'entretenir les bêtes à laine dans l'état de ſanté, que je viens de détailler, dépend de beaucoup de choſes; des terreins qu'elles habitent, de la nourriture sèche & verte qu'elles prennent, des ſoins de toute eſpèce qu'on á d'elles, & ſur-tout de la conſtruction des bergeries, divers objets qui vont nous occuper tour-à-tour.

Dans les lieux où la température invariable de l'air conviendroit à ces animaux, l'homme, pour les conſerver, n'auroit qu'à détruire leurs ennemis féroces. Malheureuſement nous ſommes dans un climat où les ſoins de l'homme & les ſecours de l'art deviennent autant néceſſaires à la multiplication

---

(1) Nous ajouterons à ces ſignes les ſuivans : les naſeaux ſeront humides ſans mucoſité, & l'haleine ſera ſans mauvaiſe odeur, dit l'Inſtruction pour les Bergers.

de cette eſpèce, que les bienfaits de la nature.

Cependant, avant d'entrer dans la conſtruction des bergeries, je déſire que vous jugiez s'il feroit préférable de remettre à perpétuité vos troupeaux ſous la voûte du ciel, qui fut leur premier toit.



CHAPITRE III.

DES divers ſyſtèmes ſur le gouvernement des bêtes à laine.

ON peut réduire à trois opinions la différence dans le gouvernement des troupeaux : le parcage continuel, les bergeries ſaines, les bergeries chaudes. La première idée qui ſe préſente à l'eſprit eſt d'adopter le parcage comme plus naturel & moins coûteux

Pourquoi conſtruire des bergeries ? n'eſt-il pas des pays débarraſſés de cet attirail & affranchis de cette ſervitude diſpendieuſe ? La France nommément ne voit-elle point ſes moutons parqués en beaucoup de ſes provinces pendant ſix mois de l'année? On prétend que la laine des troupeaux expoſés conſtamment aux intempéries des ſaiſons eſt la plus belle. Le vêtement épais que la nature leur a donné ne ſemble-t-il pas les deſtiner à habiter les climats

froids, & à braver l'inclémence des airs? Si les animaux s'accoutument à tout dès l'enfance, pourquoi un agneau ne prospéreroit-il pas dans la neige comme sur une bonne litière? Ce ne sont que les bergeries qui ont affoibli le tempérament des bêtes à laine. Que d'avantages ne retireroit-on pas en se rapprochant en cela de la pratique naturelle? Cette pratique introduite ou plus étendue éteindroit la plupart des maladies épidémiques. Elle purgeroit la laine du suint, & la rendroit plus propre à prendre la teinture; elle épargneroit aux propriétaires toutes les constructions & les réparations annuelles des bergeries: profit immense; elle donneroit la facilité de fumer les terres d'un domaine par le seul déplacement des troupeaux: avantage considérable en économie. Le temps est si précieux aux laboureurs dans certaines parties de l'année! le temps est toujours trop court dans la saison d'ensemencer les terres. Telles sont les raisons principales en faveur du parcage.

Je réponds que ceux qui ont avancé que

la laine s'affine à l'air se sont, je crois, trompés pour les climats froids & orageux, pour les nôtres. Il m'a paru qu'elle étoit plus propre habituellement & plus fine dans les bergeries saines. Je ne suis pas le seul agriculteur qui pense ainsi. Le guide du fermier dit, page 222, « Ils ont, dans la province de Glocester, la bonne méthode de faire rentrer les moutons dans la bergerie pour passer la nuit, & de leur faire chaque soir une bonne litière. On a beau dire que la laine s'affine à l'air; elle y prend au contraire de la rudesse. Elle s'adoucit dans la bergerie & devient plus fine ». Il n'en est pas des bêtes à laine comme du lapin, de la belette, du chevreuil & de tous les animaux sauvages à poil ras. La brebis n'a ni l'instinct, ni les muscles flexibles de ces quadrupèdes pour se soigner comme eux. Se couche-t-elle après la pluie sur une terre légère? elle offre l'image d'une poule traînée dans la boue. La laine se charge de terre, de poussière & de toutes les ordures que les vents dispersent, & que les pluies délayent; & plus la laine est grossière & plus elle s'en charge.

Quand les brebis feroient nuit & jour fans abri, & qu'expofées à toute l'action de l'air, elles feroient plus robuftes, cela ne prouveroit point que cette coutume fût par-tout fans inconvénient. Cela ne prouveroit point que leur toifon y foit plus propre, meilleure & plus fine que lorfqu'elles fe repofent à l'abri, au moins la nuit, fous des hangars fermés & garnis de litière. Ce fut & c'eft encore l'ufage de beaucoup de propriétaires chez les Anglois long-temps nos maîtres, mais non pas infaillibles, en agriculture. Si l'on n'eft pas tout-à-fait d'accord fur la manière dont ils conduifent leurs bêtes à laine, c'eft parce qu'on n'a pas affez diftingué qu'il y en a trois races en Angleterre : les brebis de race efpagnole, les grandes brebis indigènes & les métiffes de ces deux races. Or les Anglois traitent beaucoup moins rigoureufement leurs étrangères & leurs métiffes que les indigènes : les unes ont des hangars, & les autres n'ont, en beaucoup d'endroits, qu'un parc pour retraite, & la voûte des cieux pour toit. S'ils refufoient un abri aux

bêtes à laine qui viennent de quitter un pays plus chaud que l'Angleterre, je les plaindrois : ils trahiroient leurs intérêts. Ils les ferviroient, felon moi, en les mettant toutes à couvert ; à moins qu'ils n'aient pour but de fortifier toujours le tempérament de quelques individus, au rifque d'en perdre beaucoup, pour entretenir leur race la plus précieufe dans toute la vigueur naturelle par le croifement des animaux qui réfiftent aux outrages des hivers.

Je vois que la nature a habillé les bêtes à l'aine d'un tiffu capable de les garantir du froid, mais je vois auffi que le même vêtement eft une éponge prompte à s'imbiber de l'humidité, de la pluie & des brouillards pernicieux. La graiffe de cette éponge n'empêcheroit pas les pluies froides & fréquentes des hivers de pénétrer jufqu'à la peaux des bêtes à laine, de tremper leurs jambes & leur tête, & de les difpofer à des maladies putrides. Cette graiffe ou le fuint qu'on dit être trop abondant dans les bergeries me paroît utile à la bonté & à la foupleffe des ouvrages auxquels la laine eft em-

ployée. C'eſt la perfection de l'artiſte manufacturier de l'en dégager ſans la rendre aride. La difficulté n'eſt vaincue que lorſque la préparation de l'art a eu lieu, & n'a point altéré la matière première. L'uſage apprend qu'un drap moëlleux eſt bien ſupérieur à un drap ſec, quoique bien teint. C'eſt à la main & non à l'œil à juger de ſa bonté. On diſtingue tout de ſuite au toucher les draps de Ségovie, de ceux d'Angleterre même. La douceur & la ſoupleſſe de la laine d'Eſpagne ſont ce qui la fait tant rechercher. Il eſt connu que les plus beaux béliers de laine ſuperfine & les plus belles brebis des mêmes races nous viennent des Indes orientales, de Barbarie, d'Eſpagne & de tout pays où la laine a plus de ſuint que dans les bergeries ſaines. La laine sèche ſeroit plus facile à teindre, le parc ſeroit ainſi plus avantageux aux artiſtes manufacturiers; mais la ſueur eſt inſéparable de la laine fine & vivante. Ainſi l'a voulu la nature, en plaçant cet animal dans des climats chauds, & lui donnant un habit très-épais.

Au reſte, le bélier à laine fine n'eſt pas le ſeul animal de qui la robe ſoit en contradiction avec la température du climat qu'il habite. La nature forme les eſpèces ; les événemens en tranſplantent quelques individus, & il ſe forme de nouvelles races. De plus, les climats changent peut-être, & ce qui nous paroît une erreur de la nature, n'eſt alors qu'un effet néceſſaire de l'immutabilité des principes phyſiques qui conſtituent les êtres divers, & une ſuite des révolutions lentes & continuelles que notre globe éprouve en vieilliſſant, par les mouvemens de ſon axe. Formés d'abord pour un tel climat, les animaux peuvent ainſi ſe trouver dans un autre. Ils doivent en ces révolutions inſenſibles, & perdre & gagner des avantages.

On obſerve en effet que la taille de ces animaux augmente ſouvent, & que leur laine s'alonge en allant du midi au nord dans de meilleures pâturages, mais que leur laine perd toujours un peu de ſa fineſſe ; ce qui ſembleroit annoncer que, malgré qu'ils ſoient répandus aujourd'hui ſur toute la

terre par les ſoins & les beſoins de l'homme, ils ont été formés pour les climats froids, mais avec une laine groſſière ; s'il eſt vrai que l'endroit du globe, où la taille d'une eſpèce d'animaux acquière un plus grand développement, ſoit le lieu de ſon origine.

Quoi qu'il en ſoit, que les bêtes à laine aient ou n'aient pas originairement habité des pays froids, quoiqu'elles ſoient du nombre des animaux qui peuvent vivre ſous toutes les zones, avec quelques différences dans leur taille & dans leur robe, j'ai lieu de penſer qu'un climat tempéré eſt celui qui maintenant leur convient le mieux (1); & ſi je ne nie point que le froid fortifie leurs corps (ce que je crois avec des reſtrictions), on ne peut pas conteſter que la chaleur adoucit leur laine.

Vous pouvez lire dans le dictionnaire d'hiſtoire naturelle de M. de Baumare, que « plus les climats ſont froids & peu herbeux, & plus les moutons ſont couverts d'une laine roide, peu blanche, courte &

---

(1) *Vanieri, l. 4°. v. 27 & ſequentibus.*

mauvaiſe, mais que plus les climats ſont doux & les pâturages abondans, & plus la laine des moutons & le poil des chèvres ſont fins, tendres, longs & de belle qualité » ; ce qui prouve que les climats tempérés & les ſols à herbe délicate ſont les plus propices à la beauté de leur laine.

Tout ainſi me porte à croire, je le répête, que leur eſpèce fatiguée des différences qu'elle a éprouvées dans les diverſes températures où elle a paſſé, préfère aujourd'hui celle qui ſans doute convient le plus à beaucoup d'êtres, la température qui eſt à une égale diſtance des extrêmes, ou le règne du printemps. Enfin il m'a ſemblé qu'il falloit opter entre une laine ſuperfine & une race de la plus grande taille, parmi ſes animaux bien gouvernés ou totalement abandonnés à la nature. Ainſi, dans l'impoſſibilité de faire jouir les bêtes à laine de tous les avantages que les différens climats pourroient leur procurer, je me ſuis décidé pour la manière de les gourverner qui préſente moins de riſques, & qui, ſans altérer leur conſtitution, permet à

leur laine d'acquérir à-peu-près toute la finesse dont elle est susceptible, qualité très-précieuse pour les riches dans toute société où les arts & le luxe ont pénétré.

Mais, pourroit-on m'objecter, n'ayons du moins, à l'exemple des Anglois, que des appentis, ou des hangars, ou des parcs portatifs & couverts. Je dirois alors que ce qui est usité en Angleterre, isle d'où la race des loups a été extirpée, n'est pas facile à exécuter en Berry, où ils sont très-communs, & que cette raison suffiroit seule pour déterminer en faveur de la bergerie tout propriétaire animé d'une sage inquiétude (1). J'ajouterois que tous les appentis semblables aux chenils ordinaires, avec une cour entourée de murs, seroient aussi coûteux que la bergerie, & que les brebis n'auroient pas l'instinct de s'y mettre à couvert. Je montrerois que les appentis moins simples, soutenus de trois murs, & fermés

(1) Les loups sont assez nombreux en Berry pour qu'il fût de la protection du gouvernement d'y entretenir des équipages de chasse, toujours en action.

par une large barrière obéiſſante, en place du quatrième mur, ne ſeroient ni plus aérés, ni plus ſains que mes bergeries. J'obſerverois que les parcs couverts & portatifs ſont embarraſſans, ſujets à beaucoup de petites réparations, & peu défenſifs par eux-mêmes. Je conviendrois que le hangar vaſte, placé au milieu d'une cour murée, ſoutenu par de forts poteaux, & entouré de barreaux très-hauts & de réſiſtance, & que dépaſſeroit de beaucoup un toit de chaume fort épais, me paroîtroit le ſeul abri préférable à tout autre, s'il n'entraînoit plus de premières dépenſes, plus de réparations de la part des propriétaires en général peu riches, & s'il ne demandoit plus de ſoins conſtans, dont les colons du Berry ſont peu capables, & que par-tout peut-être on exigeroit en vain des gens de la campagne. J'expoſerois qu'un changement ſi extrême, fût-il praticable, ne pourroit s'opérer tout de ſuite, & que, dans tous les cas, il ſeroit ſalutaire pour les brebis que les propriétaires commençaſſent par leur faire habiter des bergeries ſaines.

Les lecteurs qui auront les Géorgiques présentes à l'esprit ne seront point surpris de me voir attaché aux bergeries. Virgile, véritablement agriculteur dans son poëme, recommande, en beaux vers, de tenir durant l'hiver les brebis dans des bergeries (1). Il rapporte bien que les pasteurs de l'aride & brûlante Libie gardent leurs troupeaux dans des déserts sans aucune retraite

---

(1) *Incipiens stabulis edico in mollibus herbam*
Carpere oves, dum mox frondosa reducitur æstas;
Et multâ duram stipulâ filicumque maniplis
Sternere subter humum, glacies ne frigida lædat
Molle pecus, scabiemque ferat, turpesque podagras.

VIRGILE.

D'abord que tes brebis, à couvert sous leurs toits,
Jusqu'au printemps nouveau se nourrissent d'herbage;
Qu'une molle fougère & qu'un épais feuillage
Sous leurs corps délicats, étendus par ta main,
Rendent leur lit moins dur, leur asyle plus sain.

Traduction par M. l'Abbé DE LILLE.

Feu M. d'Amours fit parquer, l'hiver, en Berry, 300 brebis. Elles rendirent peu de laine; elles eurent la clavelée & la gale.

pendant des mois entiers ; mais il ajoute que les bergers de la Scythie & tous les peuples ſeptentrionaux ont la bonne coutume de tenir leurs troupeaux renfermés dans des étables. Vanière donne ſur cet objet les mêmes préceptes que Virgile.

La bergerie ſaine a pour but de préſerver les bêtes à laine de l'attaque de leurs ennemis, de leur aſſurer une retraite où le doux printemps les vivifie ſans interruption, & de ſimplifier les ſoins qu'on prend d'elles. Elle doit donc, ſi tout ce que j'ai expliqué ci-deſſus eſt vrai, paroître préférable au parc en cette province, raffiner la laine ſans occaſionner des maladies, effet trop commun des bergeries mal-ſaines, & entrer dans les vues d'économie & de commodité de tout bon agriculteur.

Je ne quitte point la queſtion. D'une part, la commodité que le parcage des bêtes à laine procure au colon n'eſt que partielle; d'autre part, le gain qu'il en croit retirer eſt plus ſpécieux que réel. La litière mêlée avec les excrémens augmente ſûrement la quantité des engrais, & probablement

ment leur qualité. Seroit-il bien vrai que l'engrais naturel fût aussi propice aux terres, déposé par l'animal sur les jachères, que lorsqu'il a fermenté convenablement étant rassemblé en un tas considérable ? Son huile & ses sels, enveloppés dans la litière, ne se marient-ils pas avantageusement ensemble ? Je n'ai point dit qu'il n'y ait pas quelques terres froides & humides, auxquelles le fumier un peu chaud convienne; cependant, pour ces terres mêmes, je crois le fumier brûlant moins bon que l'engrais refroidi jusqu'à un certain point. Ce dernier, de plus, a l'avantage de pourrir avec le temps les mauvaises graines tombées du ratelier, & de n'en point infester les terres.

Le temps que vous perdez à transporter le fumier est une des objections prépondérantes contre la bergerie; mais il faut charrier les claies du parc, à moins que le berger ne parque toujours de proche en proche, ce qui ne se peut pas toujours; vous ne pouvez fumer les terres basses d'un domaine en y faisant parquer votre trou-

peau, ſans l'expoſer aux maladies les plus dangereuſes ; la laine ſeroit endommagée ſur les terres glaiſeuſes & argilleuſes très-communes : vous ne pourriez faire parquer votre troupeau, en toute ſaiſon, ſur les terres labourées à raies profondes ; & combien de terres qu'on laboure toujours de cette manière en Berry & en Bourbonnois ? Comment mettre, l'été, à l'abri du ſoleil vos bêtes à laines parquées dans une province dénuée de haies & de bocages, comme l'eſt le Berry en bien des cantons ? Quel embarras ne préſenteroit point la diviſion des agneaux, des agnelles, des béliers & des brebis dans un parc ? ou combien de parcs différens ne faudroit-il pas ! Combien de bergers ! Quelle dépenſe !

La ſeconde objection conſidérable contre l'uſage des bergeries tient à la conſtruction & à la réparation des bâtimens à charge aux propriétaires. On ne peut nier qu'il ne fût très-avantageux de ſupprimer ces dépenſes. Toutefois elles ſont moindres qu'on ne croiroit. Quelques greniers ſont néceſſaires pour mettre du moins une

partie du fourrage à couvert, & le rez-de-chaussée sous ces greniers devient une bergerie à peu de frais. Certainement ce ne sont ni les premières dépenses, ni les dépenses annuelles des réparations des bergeries qui ont ruiné les anciens propriétaires en Berry (1). Il suit donc de tout cet exposé, que la coutume de parquer peut convenir à certaines bêtes à laine, en certains climats, dans certaines saisons, pour le temps de l'engrais, sur certains sols, & qu'elle peut être très-hasardée sur d'autres sols, en d'autres climats & dans des hivers rigoureux.

---

(1) Ce n'est pas sur les constructions & réparations des bergeries qu'il seroit le plus intéressant d'économiser, c'est sur celles des bâtimens plus étendus, des granges, par exemple. Que n'établit-on dans cette province les gerbiers de la Flandre, qui, placés non loin de la ferme, construits en forme de colombier, & couverts de chaume, resserrent tous les épis au centre, conservent parfaitement le bled, & sont moins dévastés par les rats que les vieilles granges toujours infestées de cette engeance destructive, & souvent d'une vermine qui attaque les grains.

Je regrette d'être en ceci d'un avis contraire à M. Daubenton ; il eſt affligeant pour moi, qui ſuis ſi glorieux de m'être rencontré avec lui dans tous les grands principes, de ne pouvoir, ſans trahir mon ſentiment, placer ſon parc domeſtique & ſon parc des champs autant au-deſſus de mes bergeries ſaines, que je mets ſes connoiſſances au-deſſus des miennes. Je déſire que les objections que j'ai l'honneur de lui faire ſoient dignes de mériter ſon attention.

A tout ce que je viens d'expoſer en faveur des bergeries ſaines, j'ajouterai que le parc, ſoit des champs, ſoit domeſtique, n'eſt point entièrement exempt de ces exhalaiſons ſubtiles, acres & pénétrantes, qui s'élèvent des lieux où les bêtes à laine demeurent renfermées, ni des maladies contagieuſes. On a vu régner en Normandie, dans un parc des champs, une maladie épidémique ſi deſtructive, qu'elle emportoit d'un ſeul troupeau une douzaine de moutons par ſemaine. On en attribua la cauſe à la mauvaiſe aſſiette du parc ſur

des terres trop humides, & à ſon trop long ſéjour ſur des prés bas. Il eſt par-tout de mauvais bergers, & le parc des champs a le défaut de ne pouvoir être auſſi-bien ſurveillé qu'une bergerie qui eſt dans l'enceinte de la ferme. Dans mes bergeries, les vapeurs ne ſont guère plus abondantes & plus actives que dans le parc domeſtique, où les murs de la cour & le toit d'abri les concentrent du moins un peu, puiſque le parc des champs en plein air & entouré de ſimples claies ſe fait ſentir d'aſſez loin.

J'ai lu quelque part que pour bien juger de la ſenſation du froid & du chaud il ne ſuffit pas de conſidérer la température de l'athmoſphère, mais qu'il faut encore avoir égard à ſa pureté & à ſon mouvement. Or, dans mes bergeries aérées par quatre grandes fenêtres, qui ſont des eſpèces de ſoufflets ſans ceſſe en action, ſi l'air eſt un peu moins pur & un peu plus chaud que dans le parc, il eſt auſſi plus agité, & la ſenſation que les bêtes à laine éprouvent dans ces divers lieux doit être à-peu-près la même. Il me ſemble au ſurplus qu'il ne

faut pas ſe perſuader que les bêtes à laine ſoient incommodées de l'odeur de leurs excrémens & de leurs excrétions, auſſi fortement qu'elle nous incommode. Si leur ſenſibilité à cet égard égaloit la nôtre, il y auroit long-temps que leur eſpèce n'exiſteroit plus en Berry. La vraiſemblance ne dit-elle pas que, pourvu que l'air ſe renouvelle librement & continuellement dans la bergerie tenue avec propreté, les bêtes à laine n'y ſont point malheureuſes. Je ne perds pas plus de la vingtième partie de mes agneaux pendant leur nourriture, & je ne vois point que les propriétaires des parcs en puiſſent dire autant.

Une autre raiſon eſt favorable aux bergeries. On croit qu'on ne peut faire parquer utilement moins de cinquante bêtes à laine, & je penſerois qu'il faudroit en réunir au moins cent cinquante en Berry pour ſe dédommager amplement de la dépenſe du berger. Combien de manœuvres qui n'ont que vingt-cinq brebis? ils ſeroient obligés de ſe réunir ſix pour former le parc. Cette union & cette confiance entière de ſix pauvres colons

dans le même berger, ſont ce qu'on ne peut attendre généralement : mais tous peuvent avoir une bergerie ſaine, proportionnée au nombre de leur troupeau. Le parc ne regarde donc que les grands propriétaires, tandis que les bergeries ſaines peuvent appartenir au plus pauvre comme au plus riche. Ne ſeroit-il point à déſirer que tous les projets d'agriculture ſatisfiſſent à-peu-près le pauvre ainſi que le riche ? ſans cela le pauvre ſe rebute, il s'obſtine, il ne fait ni ne tente jamais rien pour les progrès de ſa fortune & de ſon bonheur. Ce qui, ſans replique, devroit décider pour les parcs tous propriétaires, ſeroit le pouvoir que pluſieurs perſonnes aſſurent qu'ils ont de raffiner la laine. Pour moi je perſiſte à croire que l'habitude de tenir jour & nuit les bêtes à laine expoſées en plein air peut bien fortifier leur laine, mais non pas la raffiner. Tout peut ſe comparer. Jugeons de la queſtion par les obſervations que l'eſpèce humaine nous préſente. Voyons ſi l'épiderme & les cheveux de nos citadins caſaniers ne ſont pas plus doux, même

ſans apprêt, que ceux de nos ruſtiques laboureurs. Voyons ſi le poil du cheval ſauvage eſt auſſi fin que le poil du cheval que panſe un bon palefrenier. La litière renouvelée à propos, & les ſoins aſſidus qu'on a des bergeries, ſont l'étrille, le peigne & l'éponge pour les bêtes à laine, & la douce température de leur aſyle entretient ſur leur épiderme une moiteur continuelle & abondante qui contribue à la douceur & à la fineſſe de leur laine, puiſque cette ſueur douce eſt une huile naturelle de laquelle elle eſt humectée ſans ceſſe.

En ſuppoſant même pour un moment que la laine s'affinât à l'air, il ne devroit alors y avoir que de la laine fine dans les pays froids, où les bêtes à laine reſtent jour & nuit en plein air depuis des ſiècles; ce qui eſt bien éloigné des faits. Si l'on rétorquoit l'argument contre les bergeries, je répondrois que l'effet des bergeries ſaines ne peut encore être aſſez conſtaté. Elles ne ſont établies qu'en peu d'endroits. L'argument ne peut attaquer que les bergeries mal tenues, & les extrêmes produiſent

ſes mêmes effets : la chaleur ſuffoquante eſt auſſi à redouter que le froid exceſſif, elle deſsèche le ſang peu-à-peu, & l'effet de la circulation trop accélérée eſt de rendre l'épiderme aride. Ce n'eſt point ſeulement l'action de la chaleur qui contribue à la fineſſe de la laine de certaines races dans les beaux climats ; c'eſt cette chaleur modifiée par les vents tempérés, par les douces roſées, par la fraîcheur reſtaurante des nuits, par des ombrages épais ; c'eſt en un mot l'influence du ciel entiérement favorable ſous lequel ces races de bêtes à laine vivent depuis une grande continuité de ſiècles. D'ailleurs, ne nous le diſſimulons point dans la diverſité de nos opinions ; il eſt indubitable que les divers climats ayant depuis un temps immémorial modifié cette eſpèce, il y aura toujours des races & des individus de différente laine que la température de leur aſyle, les ſoins, la nourriture pourront bien améliorer, mais que le croiſement renouvelé des races a ſeul le pouvoir de changer tout-à-fait.

Ce n'eſt point par eſprit de parti que

j'ai adopté le ſyſtême des bergeries ſaines. Demain toutes mes bêtes à laine parqueroient ſi je croyois cette coutume la meilleure, ſi je ne voyois qu'elle n'eſt même pas dans la nature. Tous les êtres animés craignent le froid extrême & l'extrême chaleur. A Pétersbourg, neuf mois de l'année, des poëles très-ardens réchauffent les maiſons ; à Alexandrie, une chambre aérée, ſans feu, eſt toujours l'habitation des hommes. Les chevaux, les bœufs livrés à eux-mêmes, cherchent les ombrages en Juillet & les rayons du ſoleil en Janvier. Ce n'eſt pas tout. Les bêtes à laine craignent principalement l'humidité. La page 26 de l'extrait du Mémoire ſur la Rumination contient l'obſervation ſuivante : « J'ai écarté les floccons de la toiſon des bêtes à laine pour toucher leur peau, jamais je ne l'ai ſentie mouillée, la laine étoit toujours chaude & sèche autant qu'elle peut l'être, ſur la longueur de près d'un pouce au-deſſus de ſa racine ». Une même obſervation peut-elle avoir lieu pour nos bêtes à laine brionnes, qui n'ont à peine à la tonte qu'un pouce

de hauteur de laine ? l'humidité de la terre & des airs, dans une province couverte d'une immenſe quantité d'étangs & de marais, & l'herbe de leur pâturage imprégnée trop ſouvent de cette humidité, ne produiroient-elles point dans les bêtes à laine ces véſicules d'eau, cauſes ſi fréquentes de leur vie languiſſante & de leur mort ſubite ? On veut les rendre à la nature, mais ce n'eſt les livrer qu'à ſes excès : mais la nature conſerve-t-elle dans tous les climats également tout ce qu'elle produit ? A Montreuil, ſur ce beau pêcher eſpalé, je vois éclore mille charmantes fleurs, dont aucune ne ſe nouera s'il n'eſt revêtu d'un sûr abri. Cet arbre, en plein vent, dans la Perſe, auroit autant de fruits que de fleurs. Le climat heureux & les belles plaines de l'Aſie ſont ſans doute très-propices à la multiplication & à la ſanté des bêtes à laine, & là le parc eſt la ſeule bergerie néceſſaire. Les plaines du Berry & ſon climat ont-ils les mêmes avantages ? C'eſt à quoi ſe réduit la queſtion.

Le complément de mon opinion eſt,

que non - ſeulement par rapport à la fineſſe de la laine, mais encore pour la conſervation des animaux qui la portent, le degré de froid auquel on les expoſe l'hiver doit être proportionné à la bonté de la nourriture qu'on leur donne. Il ſe pourroit qu'on élevât des agneaux ſur la glace avec ſuccès, en les nourriſſant, ainſi que leurs mères, de luzerne & d'avoine non battue; mais un payſan qui à peine peut faire ſubſiſter ſes brebis dans les hivers rigoureux, riſqueroit trop de les expoſer à toutes les injures de l'air. Ce ſont les alimens ſeuls qui empêchent le mouvement du ſang de ceſſer; & nous ne voyons que trop ſouvent parmi nous un homme indigent & foible vaincu par le degré de froid auquel l'homme qui ne manque de rien ſait réſiſter.

Enfin, je crois qu'on ſe trompera preſque toujours en jugeant, par la robe d'un animal, de ſa ſenſibilité plus ou moins grande aux diverſes températures. Je penſe qu'on pourroit, en beaucoup de circonſtances, interpréter tout autrement qu'on

ne fait l'intention de la nature à cet égard. Si un homme eſt plus vêtu que le climat ne le comporte, ne dites-vous pas qu'il eſt frileux, c'eſt-à-dire que ſon épiderme eſt foible? La bête à laine reſſemble à cet homme trop vêtu à vos yeux; ſous la laine longue, elle a réellement la peau mince; un daim & un cerf, au contraire, ne vous donnent-ils point ſous un poil ras une peau très-épaiſſe & très-forte? C'eſt donc la peau bien plutôt que la robe qui prouve ſi un animal eſt armé ou non contre le froid.

Si je me demande maintenant comment les hommes ſont parvenus en agriculture à des excès contraires, je crois m'expliquer ainſi cette contradiction. Les animaux dans l'état de nature ne ſont point ſans abri. Les peuples chaſſeurs en pourroient rendre témoignage. Les peuples paſteurs n'ayant pour abri que des toits très-fragiles & très-bornés dans leurs courſes vagabondes, furent les premiers à s'écarter de l'ordre naturel, à gêner la liberté des animaux, & à les obliger d'affronter, couchés au-dehors de leurs tentes, toutes les ri-

gueurs des climats où ils erroient. L'homme devenu agriculteur se créa un domicile permanent, & par sûreté, par intérêt, le partagea avec ses troupeaux. Sa misère & sa négligence firent bientôt un cloaque infect des étables, & des hommes éclairés révoltés de cet aspect dégoûtant, ne virent plus de remède à ce mal que dans une extrémité toute opposée.

Revenons au vrai de la chose, marchons le flambeau de l'expérience & du raisonnement à la main. Toutes les fois que le doute obscurcit cette lumière, ou que l'erreur l'éteint, ayons la prudence de nous arrêter. Craignons de changer trop légèrement les habitudes générales d'un pays, qu'il ne faut que rectifier. Il n'en est point (je dis même la plus ridicule qui n'ait eu un bon principe dans l'origine. Je prends pour exemple l'ancienne manière d'emmailloter les enfans. Une toison a été le premier maillot, voilà le bien. Les ligatures qu'on y ajouta furent le mal. Le premier abri que l'homme prépara aux bêtes à laine, comme il le donne au cheval & à tous les animaux

qui lui ſont précieux, fut une hoſpitalité, conçue dans un ſyſtême qui me paroît vrai. La mal-propreté de la bergerie devint un vice. L'habitude d'y entretenir une chaleur ſuffoquante eſt le comble de l'abſurdité. Le déſir d'expoſer conſtamment les foibles brebis aux outrages des ſaiſons eſt un autre excès. De l'air, de la propreté, un abri, voilà le vrai. Il eſt ennemi des extrêmes.

Si je ne me ſuis point égaré dans ma manière de voir, je puis croire déſormais mes bergeries néceſſaires, & je dois m'occuper de la manière de les conſtruire.



CHAPITRE IV.

DE la construction des bergeries saines.

IL seroit plus utile pour un état de veiller à la construction des logemens des animaux qu'à la régularité des monumens que le luxe élève. Le mal est au comble sur cet objet en Berry & dans toute la France.

Quand, en 1773, j'eus acheté le fief qui appartenoit, il y a deux siècles, au célèbre Cujas, le fermier de mes domaines se plaignit qu'il ne pouvoit y conserver des bêtes à laine, & il en accusoit la proximité d'un des plus grands marais du royaume. J'observai le terrein. Je vis que j'étois situé sur un large plateau dominant ce marais, que des pelouses sèches m'environnoient, & que par-tout une herbe courte & fine, du serpolet, de l'hysope & des genèvriers s'offroient à mes yeux. Je jugeai, non sans raison, que ce n'étoit point dans la situation du terrein que résidoit la cause de la mortalité

mortalité habituelle des brebis. Je visitai les lieux qui les mettoient à couvert. La suffocation subite que j'éprouvai m'instruisit promptement de la partie sur laquelle j'avois à travailler.

Une étuve où le thermomètre auroit monté en tout temps au degré de la plus grande chaleur, sans fenêtres, sans autre ouverture qu'une très-petite porte, que la quantité prodigieuse de fumier empêchoit d'ouvrir, laissant à peine aux brebis la liberté de rester sur leurs pieds entre le torchis & la litière, ou plutôt la place où l'on auroit dû l'étendre. Telle étoit la situation de ma bergerie, & tel étoit, à cette époque, l'état de presque toutes les bergeries de cette province. Le changement commence à s'opérer, mais avec lenteur. Voici le degré de perfection auquel il est à désirer qu'il parvienne. Il est à la portée de tout propriétaire assez riche pour bâtir ou pour réparer une étable.

Toutes les bergeries nivelées, pavées, enduites & blanchies, auront un torchis, des rateliers solides, droits, planchéiés &

fermés par les bouts, à rouleaux peu éloignés autour des murs, & non au milieu de l'enceinte. Si le local obligeoit absolument d'avoir des rateliers au milieu, je voudrois qu'ils fussent droits & doubles, à coulisse le long de deux potences, & qu'élevés aux soliveaux de la bergerie dans l'été, ils permissent aux bêtes à laine de parcourir l'enceinte entière. Dans les bergeries des moutons, on pourroit attacher des auges sous les rateliers tout autour des murs, durant l'hiver, pour leur faire manger du son, des légumes, les graines qui tombent du ratelier, & ces auges seroient ôtées pendant l'été. Je préviens qu'elles seroient incommodes pour les agneaux dans les bergeries des brebis. Les auges extérieures peuvent suppléer à celles-là dans toutes les saisons.

On ouvrira trois grandes fenêtres à barreaux & à volet, dónnant l'air traversant du nord, dont au moins une descendra à la hauteur des rateliers, afin que l'air se renouvelle promptement sur la litière & à la portée des bêtes à laine couchées. On

percera des trous soufflans, de six pouces de diamètre, & à deux toises les uns des autres, sous le toit, dans l'épaisseur des murs, & des dalots à même distance, pratiqués dans l'épaisseur des murs, à leur pied, au niveau du sol; il y aura une large porte brisée, dont le haut servira de quatrième fenêtre. La vive arête de de l'huisserie & des rateliers sera arrondie entièrement. Le haut de cette porte brisée sera recouvert en dehors d'un barreau obéissant. Les rouleaux de ce barreau seront disposés de manière à ne priver la bergerie ni de l'air ni du jour, & à devenir cependant un rempart contre les poules & les autres animaux malfaisans. La bergère fermera ce barreau quand les agneaux seront très-jeunes. Elle le fermera en l'absence des brebis sans agneaux, de crainte que la volaille ne fouille dans la litière, & ne la dérange. On voit que par ces précautions rien ne sera si facile que de faire régner un printemps continuel, & une température plutôt froide que chaude dans la bergerie, & que les bêtes à laine seront en sûreté.

Il y auroit d'autres manières de diſpoſer les bergeries. La première ſeroit d'incliner leur ſol en pente de glacis, de n'attacher des rateliers que ſur un de leurs murs de longueur, & de ne percer des dalots qu'au pied de l'autre mur parallèle. Cette manière procureroit plus d'écoulement aux eaux, & rendroit l'enceinte plus ſaine; mais elle auroit l'inconvénient de renfermer dans la bergerie moins de longueur de ratelier & moins de bêtes à laine en hiver; de plus, elles ne pourroient manger commodément au mur de longueur où les dalots ſeroient percés, ayant contre ce mur les jambes de devant plus baſſes que celles de derrière.

La ſeconde manière conſiſteroit à bomber le ſol en forme de dôme applati, à pratiquer, ainſi que dans les bergeries ordinaires, des dalots au pied de tous les murs, à placer en quarré des rateliers droits & doubles ſur la plate-forme du ſol, & à laiſſer aux quatre angles du quarré trois pieds de diſtance d'un ratelier à l'autre, afin que les bêtes à laine puiſſent tourner en-dedans & au-dehors de ces rateliers. Cette forme

me paroîtroit excellente pour une bergerie de moitié plus ſpacieuſe que les nôtres, parce que les bêtes à laine y ſeroient toutes couchées un peu en pente, & que beaucoup plus de têtes que dans l'autre pourroient manger au ratelier. Cette bergerie contiendroit environ autant de bêtes à laine que les bergeries ordinaires de moitié plus petites; elle ſeroit plus ſaine que toute autre, & n'auroit pas un aſpect moins agréable, ni moins de commodité. Je la préférerois pour les moutons.

La troiſième forme de bergerie ſeroit de réunir, pour ainſi dire, deux bergeries à ſol incliné, comme la première, dans la même enceinte. On feroit régner un ruiſſeau entre les deux glacis, qui aboutiroit à une porte baſſe d'égout, par laquelle les eaux de la bergerie s'écouleroient, & le fumier ſeroit jeté. L'inconvénient que cette forme préſenteroit ſeroit peu conſidérable, ſi l'on donnoit aſſez de pente au ruiſſeau pour que l'eau ne ſéjournât pas long-temps dans la bergerie, & ſi l'on trouvoit le moyen de le couvrir d'un ratelier double,

fermé par en bas, qui s'éléveroit & s'abaisſeroit, qui empêcheroit les brebis de ſe coucher dans l'humidité, & ſous lequel le ruiſſeau auroit ſon cours en remplaçant les dalots.

Je m'attends qu'on trouvera que les dalots en général nuiſent à la bonté du fumier. Mais ne pourroit-on pas conduire leurs eaux raſſemblées à la maſſe principale du fumier du domaine? & d'ailleurs n'eſt-il pas intéreſſant, avant tout, de conſerver les animaux ſains? Mais je reviens à la bergerie ordinaire.

Des planches de rebut bien aſſemblées, ſans languette, en forme de plafond, équivalent, dit-on, à un torchis. Un propriétaire m'a aſſuré que ſes bêtes à laine ſe trouvoient mieux l'été de ces planches que du torchis, parce que la bergerie étoit moins chaude, arrangée de cette façon. L'économie, mais non la ſolidité, peut encore déterminer à préférer les planches. On pourroit même ne couvrir la bergerie que du toit ſi les brebis n'étoient pas moins en ſûreté contre les ouragans, & ſi

l'on ne perdoit ainſi l'emplacement d'un grenier. C'eſt ainſi qu'une grange de ſoixante toiſes, garnie de rateliers, couverte de chaume plutôt que de tuile, & percée de dix grandes fenêtres, ſeroit une bonne bergerie pour trois cents moutons. Un pareil nombre de brebis & leurs agneaux y mettroient trop de confuſion. J'ai cherché à réunir l'ordre, la commodité & la ſimplicité chez moi.

Ma bergerie, contenant trois cents brebis, eſt une grange diviſée par quatre murs de refend, & percée de dix-huit fenêtres ou portes briſées. Dans l'aire ſans torchis, les perçons ſont diſpoſés en face de la grande porte, & ſur les torchis des quatre ſéparations ſont des greniers ouverts. Cette bergerie, à parler exactement, en forme quatre qui ſe communiquent ou s'iſolent à volonté. Les troupeaux différenciés entr'eux par une marque de convention, entrent tous en même-temps dans leur réduit, & le tout eſt conduit par deux bergères ſurveillées.

L'orient eſt la plus favorable expoſition

des portes des bergeries. Les premiers regards du ſoleil communiquent de la gaieté aux bêtes à laine compriſes dans la loi générale, qui a voulu que la gaieté fût ſœur de la ſanté.

Il eſt indiſpenſable que ces logemens aient au moins huit pieds de hauteur, en toute ſaiſon, de la litière aux ſoliveaux. Le nombre des brebis que la bergerie contiendra eſt indiqué par la quantité des mères, qui, ſans être trop preſſées à l'inſtant d'agneler, peuvent manger de front aux rateliers, ſuppoſant que l'étable a de largeur plus de moitié de ſa longueur. Une belle brebis, près de mettre bas, occupe environ quinze à ſeize pouces de ratelier.

Il eſt commode, autant qu'économique, de ſe ménager une iſſue de la grange à la bergerie pour y porter le fourrage à couvert. Une fenêtre, diſpoſée à cet effet, eſt préférable à une porte ſur laquelle les brebis ſe précipiteroient quand on l'ouvriroit ou quand on la fermeroit. Une porte briſée feroit l'effet d'une fenêtre, & celui d'une porte ordinaire en cas de be-

ſoin. La bergerie éloignée de la grange n'aura pas moins de commodité avec un *abat-foin* en planches, qui conduira le fourrage tombant du grenier ; bien entendu que la proviſion de ce fourrage ſera au-deſſus du torchis de la bergerie.

Le cultivateur qui s'occupera ſérieuſement de la bergerie la rendra ſpacieuſe & commode. Il y conſtruira dans une encoignure un réduit volant, fait en planches ou en barreaux, nommé *perçon*, deſtiné à renfermer en certains momens les béliers, ou à recevoir deux ou trois brebis malades ou près de mettre bas, pour qu'elles y ſoient ſoignées, ou bien à préſerver d'accidens les agneaux jeunes & foibles, & ceux que leurs mères ne voudroient pas reconnoître : elles y ſeront forcées étant empriſonnées dans ce réduit avec leurs enfans. Ce ſeroit encore mieux que le *perçon* fût détaché de la bergerie.

Si le cultivateur veut perfectionner ſon ouvrage, il aura devant la bergerie, pour la commodité des bergères, pour la facilité du ſervice, une petite cour murée ou

un petit clos fermé de haie vive ou morte. Cette enceinte retiendra les brebis près de leur domicile quand on les fera ſortir pour emplir les rateliers, pour étendre la litière, pour les envoyer boire à leurs auges, pour compter le troupeau, & pour en choiſir ou en réformer quelques têtes, ſuivant les occaſions.

La bergerie enfin me ſemblera parfaite ſi la bergère, logée auprès de ſes bêtes à laine, a dans ſa chambre une porte de communication pour ſecourir ſans inquiétude ſon troupeau pendant la nuit. Son chien veillera plus utilement en dehors dans la cour entourée de murs; la garde ne ſeroit qu'intérieure, ſeroit plus incommode & moins utile lorſqu'une ſimple haie feroit la défenſe de la cour.

Je recommande de conſtruire des bergeries ſpacieuſes, & c'eſt de nouveau fronder l'uſage actuel. Aujourd'hui une bergerie, eſpèce de caverne infecte & ténébreuſe, ne contient dans la plus grande partie des *locatures*, & dans beaucoup de domaines, qu'une trentaine de mères brebis gardées

par une miférable bergère qui, précédée d'un grand mâtin aboyant & indocile, coûte un tiers du produit du troupeau, quoiqu'elle foit mal nourrie, mal vêtue & peu payée.

Ma méthode eft plus économe. Conftruifez vos bergeries d'après mes principes; tout vous répond qu'une fille intelligente, à la tête d'une bergerie commodément diftribuée, gouvernera très-bien cent vingt mères & plus, pourvu que vos brebis ne faffent leurs agneaux qu'au mois de mars ou d'avril. Elle en foigneroit le même nombre qui agnèleroit l'hiver, fecondée par une autre perfonne pendant deux mois, & n'étant diftraite des foins de fa bergerie par aucun autre fervice. Combien de gages & combien de nourriture les colons épargneroient en fuivant cette coutume! combien ma méthode augmenteroit les revenus des propriétaires & les profits des colons!

Oui, je le penfe, cette province ne deviendra auffi opulente qu'elle peut l'être en belle race de bêtes à laine, que lorfque les propriétaires auront fait la première dépenfe

inévitable pour la conſtruction des bergeries hautes, ſpacieuſes, aérées & bien gouvernées. Ce ſont ces bergeries qui épureront la laine & la raffineront. Elles conſerveront les agneaux dans leur premier âge, & ne détruiront la force d'aucun individu de l'eſpèce.

Je prie le lecteur de remarquer que je ne prétends pas qu'il ſoit en la faculté de tous les propriétaires d'avoir dans leurs bergeries un ventilateur qui, perçant le toit, renouvelle l'air ſans ceſſe avec rapidité. Diviſer les troupeaux, comme ils le ſont au domaine des *Gravettes*, de l'abbaye de *Laprée*, avoir de larges retranchemens poſés dans une bergerie vaſte pour ſéparer les divers lots de bêtes à laine, pratiquer dans l'intérieur de ces retranchemens pluſieurs petits *perçons* prêts à recevoir tour-à-tour chaque mère qui vient d'agneler & ſon agneau, imiter en un mot les bons uſages de cette abbaye; c'eſt déja ce que j'oſe à peine eſpérer des propriétaires.

Il eſt donc inutile de propoſer qu'en conſtruiſant une bergerie vaſte, chaque

propriétaire perfectionne l'uſage de cette abbaye, & faſſe, en faveur des brebis, ce que les écuyers ont conçu de faire pour leurs courſiers; c'eſt-à-dire, qu'une petite cloiſon permanente pour le moment, à claire voie & fermée, ſépare en même-temps chaque mère d'une autre mère; que toutes ces cloiſons alignées & tenues proprement préparent en mars & avril une ſauve-garde à toutes les brebis & à tous les agneaux, & que ces cloiſons, qui tiendroient ſimplement aux rateliers au moyen de deux chevilles, diſparoiſſent pendant l'été & l'hiver pour reparoître au printemps: ces petits compartimens & le ventilateur demanderoient des bergeries immenſes, dont les avances ſurpaſſeroient peut-être la puiſſance de beaucoup de propriétaires, autant à cauſe des ſoins qu'elles exigeroient que par rapport à la première dépenſe. Les dédommagemens que le commerce languiſſant du Berry offriroit ne rembourſeroient pas aſſez vîte les propriétaires peu ſoigneux. C'eſt ſur-tout en cette province qu'on doit s'attacher à l'économie dans les entrepriſes. Y propoſer

un établiſſement diſpendieux, c'eſt ne vouloir pas être écouté.

Mais ſi tous les propriétaires n'ont pas la faculté de faire pour le mieux, aucun n'a de raiſon pour ne point chercher à réformer des abus impardonnables. Que le propriétaire riche, qui ſe propoſe de bâtir une bergerie, faſſe tout de ſuite le changement entier; que tout autre propriétaire s'en approche peu-à-peu par des réparations annuelles bien entendues, & ſous vingt ans la réforme ſera générale.

Voilà les bergeries conſtruites ſainement. Occupons-nous de la manière de les gouverner.



CHAPITRE V.

De la manière de gouverner les Bergeries.

LA brebis eſt le tréſor du Berry. Elle y y explique la fable de la Toiſon d'or du jardin des Heſpérides, où les dragons fidèles qui la défendoient étoient ſans doute les ſoins ſurveillans que ce tréſor exige.

Compagnons inſéparables de l'agriculture & de la proſpérité, ô ſoins reſtaurateurs! Après des ſiècles d'exil, j'entreprends de vous accoutumer chez tous les colons, ainſi que je ſuis parvenu avec peine & avec ſuccès à vous fixer dans mon habitation riante & ſolitaire. Le peuple vous croit inutiles, difficiles, ennuyeux, & moi je vous ai toujours trouvés conſervateurs, amuſans & faciles. Quel meilleur emploi du temps que celui qui vous eſt conſacré? Sans vous on ne peut vivre heureux & dans l'abondance à la campagne. Vous rempliſſez les momens, & vous multipliez les productions, vous

anéantissez l'oisiveté, vous vous proportionnez à tous les sexes & à tous les âges, vous ajoutez la perfection au travail, vous préservez des accidens, vous ne laissez point de reproches au malheur, vous préparez des ressources à la vertu bienfaisante, vous promettez des consolations à la misère, & presque jamais vous ne trompez l'homme dans son attente. Trois fois heureux l'agriculteur berger qui sait vous connoître & vous suivre parfaitement ! Pour moi, j'ose écrire que la réflexion, le plaisir & l'expérience m'ont dévoilé le simple mystère dont vous vous entourez, & que vous êtes devenus mes guides invariables.

Des auges remplies d'eau claire seront placées à perpétuité sur le passage des brebis, non loin de leur bergerie. Elles seront couvertes d'une planche & coulisse arrangées de manière que les brebis puissent passer leurs têtes entre la planche & l'eau, & que de plus grands bestiaux ne puissent pas les tarir. On les conduira auprès de ces auges à leur sortie & à leur rentrée. On les laissera libres de boire ou de ne pas boire.

Le

Le fumier ne peut reſter ſans danger, dans les bergeries, plus de deux mois en hiver, plus d'un mois au printemps & en été, & plus de cinq ou ſix ſemaines en automne. Dix jours par an feront donc néceſſairement employés à les nettoyer, à balayer les ratelier, les ſoliveaux & les fenêtres, & à renduire avec ſoin le pied intérieur des murs dégradés. On les parfumera enſuite avec du genièvre fumant, & il y ſera auſſi-tôt apporté de la litière, qu'on rechargera de nouvelle toutes les fois que l'ancienne commencera à s'attacher aux pieds. Si elles étoient curées deux fois par mois, elles n'en feroient que plus ſaines, & de la litière tous les jours feroit pour le mieux.

Quand ce travail aura lieu, à l'époque de la tendre enfance des agneaux, le chef du troupeau aura ſoin de les déplacer le jour de cette opération, de couvrir le ſol d'un premier lit de litière, beaucoup plus épais qu'en d'autres temps, & de fermer la bergerie un peu plus qu'à l'ordinaire pendant une ſemaine. Ce ſera une ſage précaution de n'étendre d'habitude la paille

ou la *rauche* sur le sol de la bergerie que le soir, à l'heure où les brebis seront aux champs, afin que, n'ayant point un appétit vorace, elles s'en fassent un lit à leur retour, au lieu de la prendre pour nourriture.

Autant que le temps le permettra, les brebis sortiront deux fois par jour, durant les mois de la belle saison, & une fois l'hiver. J'aimerois même assez qu'elles sortissent quelques heures par toute espèce de temps. Les heures de leur séjour aux champs pendant l'été seront choisies, de manière que le troupeau ne soit pas incommodé de la grande chaleur, & qu'il ne ramasse point trop de la rosée du matin & du serein du soir. Autant qu'il sera possible, on le fera changer souvent de pâturage, en le conduisant dans les vallons frais, ou sur des hauteurs enrichies de serpolet & de genevriers, suivant la sécheresse ou l'humidité de la saison (1).

---

(1) L'instruction pour les bergers dit que la laine superfine vient aux moutons à laine fine, qui pâturent sur des terreins maigres, secs & élevés. Je pense de même; je crois que la délicatesse de la nourriture &

L'hiver, le berger choisira, pour sortir, le milieu du jour, & cherchera à éviter la pluie froide.

Il est à propos de mettre de la paille de froment, ou d'avoine, ou de seigle dans les rateliers, avant que les brebis aillent au pâturage, lorsque l'air est chargé de brouillards. La prévoyance conseille de dénouer les liens des bottes de paille, ou de les ôter. L'avidité des brebis pourroit les leur faire avaler imparfaitement mâchés, & le nœud les étrangleroit si elles n'étoient pas secourues. Il est nécessaire que dans les jours d'hiver qui s'opposent à leur promenade, elles reçoivent au moins deux fois de la nourriture sèche, tantôt de la gerbée d'avoine, & tantôt du foin substantiel. Le son de froment peut suppléer à l'un de ces deux

---

la salubrité de la bergerie contribuent toutes deux également à la finesse de la laine.

. . . . *Fuge pabula læta.* VIRGILE.

. . . . . *Nam pascua sucum*
Carnibus, & pretium lanis quoque mollibus addunt.
Præd. Rust.

alimens ; mais ce ſeroit encore mieux qu'il leur fût ajouté, & de temps en temps ſaupoudré de ſel. Lorſque les bêtes à laine mangeront au ratelier, on aura ſoin de regarder ſouvent ſi leurs yeux n'ont point été bleſſés par le fourrage.

On doit conſerver aux mères le meilleur fourrage pour la fin de leur portée (1), & pour le mois qui ſuit la naiſſance des agneaux. C'eſt la luzerne, le ſainfoin, la pimprenelle, plante trop peu cultivée, le foin des *ſécherins*, & non des prés bas, la lentille, la veſce, les pois fauchés à demi-groſſeur, & la geſſe, plante plus fine & plus ſubſtantielle que les pois, que la veſce, même que la lentille, & très-cultivée au territoire d'Iſſoudun : je ſous-entends que les graines reſteront dans la paille. On donne auſſi aux brebis du mêlange de diverſes pailles modérément battues, de foin & de divers fourrages.

(1) La même inſtruction nous prévient que le berger eſt averti du jour où les brebis mettent bas, par des ſéroſités appellées mouillures, qui ſortent vingt-cinq jours avant de leurs parties naturelles.

La prudence & la commodité exigent de mettre doucement les brebis hors de la bergerie, avant d'emplir les rateliers, de ne leur rouvrir les portes qu'à la fin du ſervice, & de ſe placer en dehors pour empêcher qu'en ſe preſſant elles ne ſe bleſſent à la rentrée. Lorſqu'on fait ſortir les mères, on retient les agneaux par un cri habituel, ou par le claquement des mains, ou par un coup de mouchoir. Ces attentions, d'une part, entretiennent la laine plus nette, & de l'autre part, elles préſervent les jeunes agneaux des accidens qui pourroient réſulter pour eux de trop de mouvement dans la bergerie. Une autre attention dont ils ſe trouveront très-bien, c'eſt que le ſervice y ſoit fait en ſouliers, ou ſans ſabots, qu'on y marche avec lenteur, & que les portes s'ouvrent & ſe ferment avec précaution & avec facilité.

Un ſoin très-important eſt que la bergère vigilante ne mène point aux champs une brebis le jour qu'elle a mis bas, & que l'eau tiède blanchie, & du ſon mêlé

d'avoine lui ſoient apportés près d'elle. Si la brebis a de la peine à agneler, on la ſecourt par quelque fortifiant doux; tel eſt le vin & le ſucre. Quand la brebis eſt jeune, on voit en pareil cas la ſaignée réuſſir. Si l'agneau, trop gros, reſte au paſſage, accident commun aux premières portées, il eſt néceſſaire d'aider doucement les efforts de la mère, d'oindre avec de l'huile d'olive, ou du beurre frais, & même quelquefois de fendre de deux lignes la vulve de la brebis un peu latéralement, & non du côté du fondement. Si la brebis étoit long-temps à rendre ſon arrière-faix, une brique rougie au feu & arroſée de vinaigre blanc, pourroit par ſa fumée pénétrante, dirigée vers la vulve, en accélerer le mouvement. Quand la brebis ne s'occupe point de ſon agneau, auſſi-tôt qu'il eſt né, on parvient à le lui faire aimer & lécher, en répandant deſſus un peu de ſel pilé, & en les enfermant tous les deux enſemble dans le *perçon* (1).

(1) C'eſt au moment que l'agneau vient de naître,

La honte & le fléau des bergeries ſont des brebis aſſez aveugles & aſſez barbares pour manger leurs nouveaux nés, ou les enfans des autres mères. Il en eſt qui ſe contentent de leur ronger la queue; ce dont ils meurent quelquefois, & ce dont au moins ils reſtent défigurés toute leur vie. Les premières ſeront condamnées ſans retour à l'engrais ou à la mort, & chaſſées à l'inſtant de la compagnie des autres; les ſecondes, moins dangereuſes & moins incorrigibles, ſeront obſervées aſſidument par la bergère auſſi-tôt qu'elles auront agnelé, juſqu'au moment où elles auront entiérement léché leur agneau. Toute ber-

que, pour le conſerver, le chef de la bergerie doit profiter de l'obſervation ſuivante. L'inſtruction pour les bergers recommande d'ôter la laine d'autour du pis des brebis qui ont des agneaux. Ils pourroient la mâcher & l'avaler, & il s'en formeroit peut-être dans l'eſtomac des amas qui les étoufferoient. Des agneaux ouverts après leur mort ont fait connoître qu'un pareil amas avoit eu lieu, & qu'il les avoit fait tomber dans la maladie de langueur dont ils avoient fini. Les brebis ayant le grand défaut de mâcher la laine, ſont menacées par conſéquent de la même maladie.

gère préviendra ces vices dans les jeunes brebis, en les empêchant de manger leur arrière-faix, & en se rendant attentive à le jeter loin de la bergerie. En général, les brebis qui cherchent à le manger, celles qui mâchent la laine & qui rongent les rateliers sont dangereuses pour les agneaux.

C'est un autre soin non moins important, de visiter souvent la bergerie le jour, le soir & la nuit à la naissance des agneaux, de l'ouvrir de grand matin, de n'y pas augmenter le degré de chaleur dans le temps où elle va être plus peuplée, de veiller continuellement sur l'indifférence des mères pour allaiter leurs agneaux, & de faire une chasse très-assidue aux fouines, aux bélettes, aux rats, aux couleuvres & aux vipères.

Le chef du troupeau évitera avec grand soin de laisser les brebis exposées à la pluie froide tant que les agneaux seront très-jeunes. Rien n'est plus contraire à ces enfans que le contact immédiat de la laine profondément mouillée de leurs mères, ainsi que le passage d'une chaleur immodérée à

une température toute oppoſée. Cette dernière raiſon, ſur laquelle je reviendrai plus d'une fois, indique qu'autant il convient d'ouvrir totalement la bergerie en la préſence des mères, autant il eſt convenable de la clorre un peu en leur abſence. Qu'elle ne ſoit ni glaciale ni étouffante, ni obſcure, ni trop expoſée aux coups du ſoleil, & elle ſera bien en tout temps. La colique, qui eſt une des plus cruelles maladies des agneaux, le rhume, leur proviennent ou de l'humidité qu'ils reçoivent de l'approche de leurs mères mouillées, ou d'une chaleur extrême & d'un froid extrême ſucceſſivement.

Les agneaux dont les mères s'annonçeroient mauvaiſes nourrices ou marâtres (ce qui arrive fréquemment aux brebis trop jeunes) ſeront réconfortées pluſieurs fois le jour, & à petite doſe, par du lait tiède, de brebis, de chèvre ou de vache, coupé avec plus ou moins d'eau, proportionnément à l'âge des agneaux & à l'épaiſſeur du lait qu'on emploiera. On le leur fait avaler ſans peine, en le verſant dans un

petit entonnoir au bout duquel on adapte un tuyau de plume percé, d'où il ne s'échappe que goutte à goutte. Le lait de vache peut donner la diarrhée aux agneaux; mais on ſaura qu'une décoction légère d'écorce ou de bois de chêne, rougiſſant l'eau deſtinée à couper le lait, eſt un remède infaillible à ce mal.

Il eſt plus ſage néanmoins de faire tetter aux agneaux foibles ou orphelins les mères qui ont perdu leurs enfans, ou de traire les brebis, & d'en faire boire dans l'entonnoir à ces agneaux. C'eſt preſque l'unique circonſtance où il ne ſoit pas contraire à la raiſon de traire les brebis, opération qui les affoiblit, les maigrit & les éloigne de l'accouplement. Prennent-elles en amitié un agneau étranger, ce à quoi on les détermine, en les enfermant avec lui dans le *perçon* juſqu'à qu'elles l'aient reconnu? alors il faut ceſſer de lui donner tout autre ſecours; car l'excès des ſoins eſt une faute de ſoin, & les meilleures inventions deviennent nuiſibles par leur abus. J'ai été obligé de défendre expreſſé-

ment qu'il fût fait uſage chez moi de l'entonnoir pour les agneaux déjà forts, ſi ce n'eſt que dans le cas de néceſſité inattendue, & de prendre garde qu'on ne le préſentât aux foibles que ſobrement, ſur-tout les premiers jours de leur naiſſance. Au lieu de s'éteindre d'inanition, ils crevoient d'indigeſtion. Un agneau qui ne s'eſt pas ſoutenu ſur ſes jambes le premier jour de ſa naïſſance, eſt toujours prêt de rentrer dans le néant d'où il eſt à peine ſorti. Tout le lait des autres animaux ne le ſauveroit pas, puiſque le lait de ſa mère ne le peut ſauver. Celui qui tette le lait d'une bonne mère bien nourrie n'a beſoin de rien, & celui qui annonce le beſoin d'être ſecouru, l'eſt mieux par peu d'alimens que par beaucoup. Mais cette vérité eſt bien étrangère aux gens de la campagne, qui portent tout à l'excès, & (comme le diſoit aſſez plaiſamment, dans les Affiches du Berry, le métayer, Claude Mule, à M. Principe ſon propriétaire) les deux graces les plus difficiles à obtenir des femmes de la campagne, frileuſes & friandes, ſont la modé-

ration dans la chaleur des bergeries & la modicité dans la nourriture des agneaux.

On donnera pour nourriture à ces enfans, en l'abſence de leurs mères, du pain émietté, du ſon de froment, mêlé d'un peu de farine dans de longues auges étroites & portatives, du petit foin très-fin, de la pimprenelle & de la feuille d'orme sèche (1), ſans qu'il leur ſoit jamais préſenté deux mets à la fois. Il leur faut auſſi indiſpenſablement de l'air conſtamment renouvelé, & de l'eau froide pour boiſſon dans de petits baquets, larges & peu profonds, de peur qu'ils ne ſe noient. Il ne leur eſt pas moins néceſſaire de faire de l'exercice autour de la bergerie tous les jours où la ſaiſon ceſſe d'être trop rigoureuſe : l'eau chaude les rend panſus, & la vie ſédentaire leur eſt auſſi pernicieuſe que l'habitude de ſuivre leurs mères au loin avant d'en avoir la

---

(1) On indique auſſi pour nourriture des agneaux de la paille battue deux fois. En effet, ſi elle ne paſſe point une ſeconde fois ſous le fléau, la dent foible des agneaux ne peut qu'imparfaitement la broyer.

force; mais je préférerois que, même l'hiver, ils accompagnaſſent par-tout leurs mères, dès qu'ils ont quinze jours, à les voir ſe deſſécher ſur le fumier d'une bergerie étouffante.

Les auges & les baquets à l'uſage des agneaux diſparoîtront de la bergerie avant l'arrivée des brebis, dans la crainte qu'elles ne ſe précipitent imprudemment deſſus, par l'eſpoir d'y trouver des reſtes, & qu'elles n'écraſent leurs enfans, ou qu'elles ne ſe bleſſent elles-mêmes. C'eſt par les mêmes raiſons qu'une bergère mignarde commettroit une faute, ſi elle donnoit du pain dans la bergerie à quelques brebis de préférence. On doit écarter par les mêmes raiſons tout bruit effrayant d'autour des bergeries, & n'y entrer qu'avec tranquillité, & avec le moins de monde qu'il eſt poſſible.

Voilà tous les détails que je puis donner ſur la manière de gouverner les bergeries. Quoiqu'il y en ait beaucoup, quand l'habitude en eſt priſe, ils ne coûtent plus, je puis l'atteſter; & pour prouver que je n'ai rien exagéré de ce qui s'exécute en cette

province ſous les ordres des propriétaires éclairés, je demande qu'il me ſoit permis de tracer ici un tableau exact du gouvernement des bêtes à laine dans l'abbaye que j'ai déjà citée ; gouvernement imité par beaucoup de propriétaires aux territoires de Brion, de la Champenoiſe, de Neuvipaillon & d'autres lieux. Cette courte deſcription vivifiera un inſtant ce ſujet monotone & aride de ſoi-même, ſatisfera peut-être le lecteur, & ne paroîtra point hors d'œuvre, ſi mon récit peut approcher de la fineſſe de la laine d'Eſpagne, & de la gaieté légère des doux agneaux.

Auſſi-tôt que l'élévation du ſoleil a donné le ſignal du départ, un maître berger préſide au développement de tous les troupeaux. Les antenets ou *vaſſiveaux* qui réclament la première herbe, ouvrent la marche empreſſée. Chaque diviſion s'avance après eux, ſelon ſon rang & ſon habitude, & à ſa ſuite chaque bergère ſe fait entendre accompagnée d'un chien docile. Ces bergères ſurveillées, après avoir continuellement promené leur troupeau, parmi lequel

elles ont cherché à maintenir la concorde, reviennent lentement des terres nouvellement labourées, que déjà perce une herbe tendre & rafraîchiſſante, des prés que parfume le ſerpolet, & que borde un clair ruiſſeau, & rentrent à l'heure preſcrite & dans l'ordre accoutumé. Un canton eſt deſtiné pour les moutons ; un autre reçoit les brebis ; le plus délicat attendra les agneaux.

Cependant, en l'abſence des brebis, le maître berger a eu le ſoin de ſervir ſucceſſivement à leurs enfans des branches d'orme garnies de leurs feuilles sèches, du foin très-fin, & une pâte faite de farine de froment, d'avoine & d'eau froide. Cependant, au retour des divers troupeaux, ſa vigilance intelligente s'occupe de réunir les agneaux à leurs mères. Il prend toutes les meſures néceſſaires pour que les foibles ne ſoient point dupés & opprimés par les forts, & pour que la juſtice règne par-tout. Nulle confuſion & nulle erreur. L'exécution eſt rapide, & la prévoyance eſt complette. Un nuage s'eſt-il élevé à l'horizon, & les troupeaux ſouffrant de ſon injure ont-ils,

avec précipitation, cherché leur domicile? Avant leur arrivée prévue, des étables particulières, ou des granges ont été ouvertes aux mères brebis. Là elles prendront le temps de se sécher, & ce ne sera qu'après cette condition bien remplie, & sagement imposée, que leurs agneaux impatiens leur seront rendus.

Le même ordre règne toute l'année. Toute l'année, dans l'intérieur des bergeries, la nourriture est choisie; sa quantité est réglée; tous les détails sont subordonnés à l'intelligence, au bon gouvernement, à l'économie; & comme tous les jours y apportent ou préparent des profits, tous les jours aussi y sont célébrés par les soins.

Cette abbaye offre en tout un modèle des soins que les bêtes à laine exigent: service signalé qu'elle rend au Berry par l'exemple trop peu connu & trop peu suivi qu'elle lui présente, duquel de grands revenus doivent la récompenser, & ne peuvent trop la récompenser. Qui de nous pourroit voir avec envie, & sans admiration, s'emplir la ruche de l'industrieuse abeille,

abeille, & s'élever le magaſin de la prévoyante & laborieuſe fourmi ?

J'ignore ſi dans les bergeries parfaitement gouvernées on ſuit la coutume de raccourcir la queue des brebis. Je ſouhaite qu'elle y ſoit proſcrite, parce qu'elle s'écarte des bons principes. La nature leur en a fait un ornement, & plus encore un objet d'utilité. Elle eſt un émouchoir dans la ſaiſon des inſectes ; l'hiver, elle préſerve le pis des brebis de l'atteinte des vents froids, & ſix mois de l'année elle empêche les agneaux étrangers & voleurs de tetter les mères par derrière. On repréſenteroit à tort qu'elle ſe charge d'ordures. Oui, elle s'en charge dans les bergeries mal-propres ; oui, dans les terreins bourbeux : mais les terreins riches & bourbeux, deſtinés à la nourriture, au commerce & à l'engrais des bêtes à cornes & des jumens, mais les bergeries mal-propres ou mal-ſaines ne reçoivent point nos brebis.

Je conclus de cette deſcription, que puiſqu'il s'exécute déjà en Berry plus de choſes que je ne conſeille d'en exécuter,

puiſqu'il y a des propriétaires qui, comme M. *de Scévole*, animés d'un patriotiſme éclairé, ſavent joindre la pratique de l'agriculture à ſa théorie, & la leçon à l'exemple, je puis me livrer à l'eſpoir conſolant de ne pas révolter. Tout ce que j'ai propoſé, en effet, dans ce chapitre eſt à la portée de tout homme de la campagne, qui n'eſt point mendiant ou qui n'eſt pas imbécille.

C'eſt pour l'intérêt du pauvre colon que j'ajoute la remarque ſuivante : je vais lui donner une grande preuve que la manière de gouverner les bergeries décide de la fortune des propriétaires & des colons, en rapportant ce que j'ai éprouvé dans l'année ſi fatale aux bêtes à laine de cette province. J'ai douze bergeries, ayant la même poſition, les mêmes dimenſions & les mêmes pâturages. Elles ont toutes d'autant moins reſſenti l'influence de l'épidémie, que les bergères ſe ſont tenues plus fermes dans mes principes. Mes bergeries particulières, & celle d'une de mes *locatures*, bien commandées, ont très-peu ſouffert ; ailleurs

j'ai perdu davantage, quoique le métayer ſoit bon : il commençoit ſon bail, & il avoit reçu par eſtimation des troupeaux depuis long-temps mal gouvernés. Deux troupeaux entiers ont péri dans un domaine ſans ordre, & habité par des gens ſans raiſon. Jamais mes *vaſſiveaux* n'ont été plus nombreux, plus beaux & plus robuſtes que cette année. Mes ſeuls agneaux d'hiver, dont je ne perdois pas les années précédentes plus d'un huitième, malgré tous mes ſoins, n'ont pu être ſouſtraits cette année à la mortalité générale. Nous n'avons ſauvé par-tout que ceux de mars, avril & de mai ; ce qui, à mes métayers clairvoyans, comme à moi, a ſervi de leçon éternelle (1).

(1) Dans la dixième leçon de l'*Inſtruction pour les Bergers*, j'ai lu que les agneaux de la fin d'avril & de mai ne ſont bons qu'à engraiſſer. Dans l'extrait d'un Mémoire ſur les Bêtes à laine, qui eſt à la ſuite de cette Inſtruction, je vois que l'on a remarqué en Angleterre que les agneaux qui naiſſent en avril ſont plus robuſtes & plus aiſés à élever que les autres. Pour moi, je puis aſſurer que je n'en ai jamais eu que de vigoureux des mois d'avril & de mai.

CHAPITRE VI.

DES Agneaux ſéparés de leurs mères.

APRÈS avoir conſidéré la production de l'année ſous la garde des mères, je vais la ſuivre livrée à elle-même.

Je traiterai ſucceſſivement de tout ce qui a rapport aux agneaux dans le cours de leur exiſtence, dépuis l'époque de leur ſevrage. Je m'occuperai des agneaux des deux ſexes, & de tous les ſoins relatifs à leur accouplement. Je me plairai à vous entretenir des mâles deſtinés à l'honneur de devenir un jour les ſultans du troupeau, & des femelles dignes, par leur beauté, d'être conſacrées à la reproduction de leur eſpèce. Je vous parlerai de ces infortunés, qui, triſte rebût des bergeries, ſeront engraiſſés dès leur plus tendre enfance, & je noublierai pas ces malheureux que la main inexorable de l'homme condamne à la ſtérilité.

Le moment de ſevrer les agneaux nés en hiver eſt à la tonte, vers le commencement de juin ; cette époque ſera reculée juſqu'à la fin de ſeptembre, par rapport à ceux qui ſeront nés en mars : bref, ſix mois après leur naiſſance ils n'ont plus beſoin de leurs mères ; ils ne paroiſſent nullement ſenſibles à cette privation, dédommagés par la prévoyance qu'on a eue de leur conſerver pour cet inſtant un bon pâturage dans un petit clos près du domaine.

Les colons qui ne pourroient prendre, ni ſur leurs prés, ni ſur leurs terres labourables, ni ſur leur chenevière, quelques boiſſelées de terre pour en former un clos deſtiné aux agneaux, en éleveroient malgré cela d'auſſi beaux que dans un bon pâturage, avec l'attention de leur donner en récompenſe, une fois par jour, au ratelier, du ſain-foin, ou de la luzerne, plutôt en verd qu'en ſec, & de veiller à ce que les bergères ne les excitaſſent point à des marches forcées, où ne les tinſſent par trop long-temps à l'ardeur du ſoleil.

L'enfance veut des jeux libres pour exercice, & non des entreprifes pénibles & commandées. Les jeunes agneaux ne peuvent fuivre leurs mères qu'aux pâturages voifins de la bergerie.

Tout propriétaire n'aura point manqué de préparer aux agneaux, à l'époque du fevrage, une bergerie particulière; le plus grand préjudice qu'on puiffe leur caufer eft de les laiffer avec leurs mères lorfqu'ils ne tettent plus. Veut-on favoir ce que produit cette négligence ? Une fociété mal affortie à tous égards. Le jeune agneau, trompé par fes premiers defirs, couvre les brebis, s'énerve, & ne procrée qu'une génération débile; d'année en année le vice fe perpétue, & la race s'abâtardit fans reffource. Dans cette affociation, la loi du plus fort fe manifefte par-tout, au défavantage des agneaux. Doivent-ils efpérer aux champs l'herbe d'élite, & aux rateliers pourront-ils fe défendre? Quelle confufion enfuite dans une bergerie, quand les *vaffiveaux* ou agneaux d'un an, & les agneaux qui viennent de naître, fe trouvent

réunis pêle-mêle avec les brebis! Ceux d'un an ſont une troupe d'enfans du premier lit que ceux du ſecond ont éloignés de leurs mères; les premiers n'éprouvent que des mauvais traitemens, tandis que les derniers jouiſſent de toutes les faveurs. Les plus âgés s'en vengent ſur les plus jeunes; & quelle eſt la victime de tout ce déſordre très-réel? Le propriétaire.

On porteroit les ſoins à leur perfection, en ſéparant auſſi les agnelles des agneaux; mais n'oſant l'eſpérer du général des colons de cette province, je ne le propoſe qu'aux propriétaires éclairés qui ont une grande entrepriſe en bêtes à laine. (1) Ils retarderont par ce moyen la fécondité trop hâtive des deux ſexes. Alors le maître d'un troupeau pourra répondre

(1) Il y a trois mille ans que Poliphème exécutoit préciſément ce qu'on preſcrit ici. Voyez l'Odiſſée d'Homère.

Les petits propriétaires pourront, ſans un inconvénient extrême, ne ſéparer les mâles des femelles qu'à un an; mais, à cet âge, il faudra de toute néceſſité les vendre, les biſtourner ou les ſéparer d'elles.

qu'il n'aura point de progéniture débile, née du mélange des agneaux avec les agnelles, des agneaux avec les brebis, des agnelles avec les béliers. Alors, & ſeulement alors, il ſera aſſuré de rendre ſans effet l'amour des brebis juſqu'à trente mois, & d'éviter aux jeunes béliers, deſtinés à faire race, toutes les rencontres capables de les énerver. Retarder l'union des êtres, c'eſt leur préparer plus d'exiſtence, plus de bonheur, plus de fécondité. Cette vérité ne paroîtra point nouvelle à tout homme qui aura réfléchi ſur le penchant trop ſouvent aveugle, qui porte tous les êtres vivans à la volupté. Il fait que, pour l'un & l'autre ſexe, le deſir irrité par les obſtacles double les forces phyſiques.

Dans le voiſinage des grandes villes, un propriétaire, au lieu d'élever les agneaux, peut trouver un avantage à en engraiſſer une partie, par la conſommation des habitans riches. Il nourrira les agneaux qu'il deſtinera à l'engrais, avec de la pâtée compoſée de farine de froment & de lait de vache, & avec de l'avoine à demi broyée,

Je penſe que je n'ai pas beſoin de lui dire que ſon intétêt eſt de n'engraiſſer que ſes agneaux les moins vigoureux des deux ſexes, ceux dont la laine ſera la moins fine, ceux qui pour tout lui paroîtront le rebut de ſa bergerie.

Quand la poſition d'un cultivateur lui fait embraſſer cette branche de commerce, il lui eſt avantageux de donner les béliers aux brebis en mai & en juin. Les agneaux de graiſſe ſe trouvent auſſi bons à être vendus dans le milieu de l'hiver, ſaiſon où leur rareté augmente leur prix; mais alors il ne faut deſtiner à ce genre de profit qu'un certain nombre de brebis, & que les plus médiocres.

L'uſage ſemble autoriſer à tondre les agneaux en juillet, âgés de ſix ou ſept mois; mais on ne peut diſſimuler aux propriétaires que cet uſage eſt pernicieux. Ces jeunes animaux conſerveroient toujours leur gaieté, & deviendroient plus grands & plus robuſtes chez les maîtres généreux, qui ne leur ôteroient leur toiſon que victorieuſe d'un automne & d'un

hiver, & réchauffée par deux printemps. Hé quoi ! ne s'eſt-on jamais apperçu, après la tonte, qu'ils tombent dans la triſteſſe, qu'ils s'arrêtent tout-à-coup en leur croiſſance, qu'ils dépériſſent lentement, & que peu d'entre eux reprennent leur première vigueur : ſemblables à ces bleds ſuperbes en herbe, & qu'une sève interceptée attaque & détériore avant la moiſſon (1) ?

En frondant l'uſage, il faut être juſte, & dans ſon principe montrer ſon excuſe. L'indigence du colon & même du pro-

---

(1) L'aureur de l'*Inſtruction pour les Bergers* conſeille de ne tondre que les plus forts agneaux. « Je crois qu'il ſeroit mieux de n'en point tondre un ſeul. On dit que leur toiſon, à la ſeconde année, quand ils n'ont pas été tondus la première, vaut leur première & leur ſeconde toiſons enſemble. Puiſque le propriétaire ne perd rien pour attendre, pourquoi donc, en les tondant la première année, faire courir des riſques aux agneaux, ſans en eſpérer aucun avantage ? L'intérêt du propriétaire eſt de ne les tondre qu'à quinze mois, & de les vendre à dix-huit, & biſtournés.

Je ſais que l'auteur a changé nouvellement cet uſage dans ſes bergeries.

priétaire peut être la cauſe de l'établiſſement & de la durée de cette coutume miſérable. La laine des agneaux eſt un petit produit ; & ce petit produit, en beaucoup d'endroits, appartient aux femmes des domaines, qui ont très-peu de profits. Il doit être par conſéquent très-difficile de revenir de cette erreur. On y parviendroit ſi les agneaux ne naiſſoient qu'en mars & en avril. Quelque foible ou complaiſant que fût le propriétaire, il ne ſeroit pas aſſez peu clair-voyant pour permettre qu'on tondît ſes agneaux à l'entrée de l'hiver, premier moment où ils offriroient aſſez de laine au deſir du gain. Il aimeroit mieux, quelqu'intéreſſé qu'on le ſuppoſât, dédommager les premières années ſes colons les moins raiſonnables, & la vente des plus beaux *vaſſiveaux* les ſatisferoit enſuite. C'eſt ainſi que les bons uſages ſont enchaînés, & qu'une mauvaiſe habitude détruite fait triompher d'une autre. Il ſeroit facile de prouver que tous les mauvais uſages de la campagne ne tiennent qu'à l'intérêt mal entendu, & qu'au beſoin du

moment. Un peu plus de prévoyance dans l'homme feroit beaucoup pour ſon bonheur. La fortune ſe trouve entre l'activité & la patience.



CHAPITRE VII.

De la génération des Bêtes à laine, du croisement des races, & de la saison convenable pour l'accouplement.

Nous avons formé & hiverné un troupeau, il nous a donné une progéniture de belle espérance ; la première pensée qui se présente à nous maintenant, est de le renouveller peu-à-peu sans qu'il dégénère. Cet objet est de la plus grande importance. Autant le principe d'une chose influe sur ses effets, autant le moment de la génération agit sur la prospérité d'un troupeau. Il est question de rendre cet acte aussi parfait qu'il peut l'être : c'est le point capital, tout le reste n'est qu'accessoire.

Le premier pas vers cette perfection est de se rendre très-scrupuleux sur le choix des béliers dignes de faire race (1). Le

(1) L'opinion du *Guide du Fermier*, traduit de l'anglois, livre trop abrégé, mais plein de vérités & de

mâle, comme plus vigoureux que la femelle, doit agir plus fortement qu'elle sur l'entier développement du germe. J'ai déjà expliqué au chapitre de la formation du troupeau ce qui dénote la bonté de la mère & du père. J'ajouterai ici qu'on ne sauroit être trop difficile sur la finesse de la laine du bélier, sur sa forte constitution & sur les qualités ou les vices de son père & de sa mère. On voit par-là que je ne fais pas aux brebis l'affront de croire que le choix parmi elles soit indifférent. Si le mâle seul participoit à la génération, il reproduiroit toujours sans altération son image & son sexe. Je compare l'enfant nouvellement né à une médaille qui doit presque autant au moule qu'au burin. La nature n'auroit point employé deux instrumens pour la repro-

bons remèdes, ne peut être la mienne à l'égard du choix des béliers. Il prétend & il assure qu'un agneau jumeau est préférable pour bélier à un agneau qui est né unique. Il n'en voit pas la raison, dit-il, mais une expérience constante l'a convaincu de cette vérité. Je n'en vois pas non plus la raison, & j'ai peine à croire que ce soit une règle générale.

duction des êtres, si un seul lui eût suffi; il n'y auroit point de femelles stériles, si les mâles étoient seuls générateurs : il en est peu d'incapables.

On n'est pas curieux communément d'avoir des agneaux de laine noire. En conséquence, le bélier est visité avec scrupule, & l'on prend tous les moyens de s'assurer qu'il n'a nulle tache de cette couleur sur la peau ou dans la bouche; la moindre de ces taches reproduisant souvent un agneau tout noir (1). Cette recherche

---

(1) *Illum autem* arietem (*quamvis aries sit candidus ipse*)
Nigra subest udo tantum qui lingua palato,
Rejice, ne maculis infuscet vellera pullis
Nascentum, plenoque alium circumspice campo.
Et . . . .

VIRGILE, Georg.

Qu'on vante du bélier la blancheur éclatante;
Et même eût-il l'éclat de la neige brilllante,
Si sa langue à tes yeux offre quelque noirceur,
A l'époux du troupeau choisis un successeur :
Au lieu de rappeller la blancheur de sa mère;
L'enfant hériteroit des taches de son père.

devroit être auſſi exacte ſur les brebis. Mes obſervations m'ont prouvé que la couleur intérieure & extérieure de la peau du bélier n'influe pas excluſivement ſur la couleur de l'agneau. Ceci vient à l'appui de ma réflexion précédente ſur la génération.

La laine noire a cependant ſon utilité, malgré notre éloignement pour elle. Elle ſert, ſans être teinte, à l'habillement des gens de mer & des gens de la campagne ; & moins ſaliſſante que la blanche même teinte ; elle eſt préférable dans certains métiers. Les anciens paſteurs ne recherchoient pas cette uniformité de blancheur dans leurs troupeaux ; ils s'étudioient au contraire à donner à la laine, par le croiſement des races, des couleurs extraordinaires & agréables. Je ſuis loin de blâmer les propriétaires qui élèvent des bêtes à laine noire. Je deſirerois

---

Diane ! ſi l'on peut ſoupçonner que ton cœur
Ait pu dans le dieu Pan reconnoître un vainqueur,
Ce fut une toiſon plus blanche que l'ivoire,
Qui, dans le fond d'un bois, lui valut la victoire.

Traduction par M. l'Abbé DE LILLE.

ſeulement

ſeulement qu'ils en formaſſent des troupeaux entiers, plutôt que de les tenir diſperſées en petit nombre dans leurs diverſes bergeries. Pourquoi exclure cette race ? La laine noire ne peut-elle être auſſi fine que la blanche, ou y auroit-il une cauſe invincible qui rendît la chair des moutons noirs, & des brebis noires déſagréable au goût, comme l'eſt toujours celle des lapins noirs ?

Quelque couleur que l'on choiſiſſe, nous croyons qu'il eſt de la première utilité de ne pas dédaigner l'achat des béliers, dans les bergeries étrangères les plus belles. Les alliances nouvelles qui en réſultent ſont très-bien conçues, & proſpèrent ordinairement. C'eſt d'après le même principe que l'on change avec fruit la ſemence des bleds. Végétaux, animaux, même ceux qui ſont indigènes, tout dégénère ſur le même ſol. Rien ne fut mieux imaginé que le croiſement des races. Par lui, l'on procure ou l'on rend aux animaux d'une race les qualités que la variation dans le climat qu'ils habitent ne leur avoit pas données, ou qu'elle peut leur avoir fait perdre. Une loi de l'agri-

culture qui interdiroit l'accouplement entre animaux d'une famille abâtardie feroit donc, malgré ce qu'elle offre d'abord à l'efprit de comique, de minutieux & de difficile en exécution, une loi très-avantageufe à l'état, comme favorable à relever ou à ne pas laiffer décroître les races de tous les animaux utiles. Je ne pourrai jamais affez infifter fur le croifement des races. Il eft à mes yeux non prévenus le grand moyen, le feul moyen de raffiner & d'augmenter d'une manière rapide & pour toujours la toifon des bêtes à laine, de rehauffer leur taille, en confervant la fineffe de leur robe, & d'obtenir des agneaux d'un tempérament plus robufte; la qualité de l'herbage, ou la nature du climat contribue peu-à-peu à plufieurs de ces avantages; le croifement des races, fait avec intelligence, les procure tous en même-temps.

Le propriétaire, un peu à fon aife, entendroit mal fes intérêts, s'il fe rebutoit de l'acquifition périodique de quelques beaux béliers, à caufe de leur prix. La fomme que coûteroient cinq ou fix béliers

n'eſt toujours qu'une fraction à négliger ſur une entrepriſe convenable de bêtes à laine. Nous n'avons pas d'idée des ſacrifices que les grands propriétaires agriculteurs d'Eſpagne & d'Angleterre font pour ſe procurer un beau bélier. Rien n'eſt plus ſage. Ces dépenſes ne ſont que momentanées, & le dédommagement en eſt prompt quand après la dépenſe vient le ſoin.

Les moyens employés par les Anglois pour améliorer la race de leurs chevaux peuvent nous inſtruire dans le croiſement de nos troupeaux de toute eſpèce. Le gouvernement, en je ne ſais quelle année, fit acheter une certaine quantité de chevaux arabes qui, pris en total, coûtoient plus de mille louis par tête ; ils couvrirent les plus belles jumens angloiſes. A chaque génération nouvelle, on allioit les jeunes jumens métiſſes avec un autre étalon aſiatique tout auſſi beau que le premier, de manière que le même ne participât point deux fois à changer la race. La cinquième génération n'offrit plus de différence entre le cheval arabe & le cheval anglois. Quand le gouver-

nement ſe fut procuré, par ces ſoins, un aſſez grand nombre de jeunes étalons de cette cinquième génération, il ordonna que tous les étalons naturels d'Angleterre fuſſent hongrés, & la race aſiatique fut ſeule conſervée dans l'île (1).

Nous répétons que le bélier ne ſemble avoir toute la force déſirable pour devenir père, que depuis deux ans expirés juſqu'à ſix, & que la brebis ne paroît deſtinée à produire de très-bons ſujets que depuis la troiſième année commencée, juſqu'à la ſixième révolue : tant qu'un animal eſt dans la croiſſance, il n'eſt pas capable de procréer un animal vigoureux.

Si, ſur les ſols brûlans, tels que le ſont les ſables, la craie & les pierres, les brebis deviennent plutôt fécondes, & qu'en total elles s'y développent & y vieilliſſent plutôt, ces ſols ſont une exception à la règle générale que j'établis pour l'âge de l'union des

(1) Il ſeroit à déſirer que le gouvernement fît la centième partie de ces avances pour les haras du Berry, qui ſont dans une langueur extrême !

ſexes, & l'intelligence des propriétaires peut ſeule décider des convenances.

On ne connoît l'âge des bêtes à laine qu'aux dents, dont leur ſeule mâchoire inférieure eſt armée. La première année, leurs huit dents ſont étroites & aiguës. Vers deux ans, deux dents plus larges & plus épaiſſes ſuccèdent aux deux petites dents du milieu de leur bouche. D'année en année elles éprouvent un ſemblable changement. La cinquième année, les deux petites dents des coins ont tombé, remplacées par les deux dernières dents larges. A ſept ans, les bêtes à laine deviennent brèches-dent, & commençant de paître avec moins de facilité, avertiſſent que l'inſtant approche de les engraiſſer, ou de renoncer à cet avantage.

Quoique je borne à un terme très-court la fécondité aſſurée des bêtes à laine, je ſuis pourtant intimement convaincu qu'elle peut durer plus long-temps. J'en ai pluſieurs preuves. M. le marquis de Barbançon me fit préſent, il y a quelques années, d'un magnifique bélier eſpagnol qu'il avoit acheté en Eſpagne, âgé de deux ans, &

qu'il avoit gardé dix ans à *Villegongis* : durant la route de *Villegongis* à *la Périsse*, il faisoit l'étonnement de tous les lieux où il passoit, devançant hardiment les autres bêtes à laine qui l'accompagnoient, & ne s'appercevant nullement d'une longue marche. Il a fait chez moi encore un an la couverture des brebis (1). De plus, je ne me défais de mes brebis que lorsqu'elles sont âgées de huit ans, & je compte, d'après mon expérience, sur un beaucoup plus bel agneau à la dernière portée d'une mère de cet âge, qu'à la première d'une *vassive de* deux ans.

Mais quand on laisse toute l'année, avec cinquante jeunes brebis d'un an, un seul bélier de dix-huit mois, acheté à vil prix ou choisi au hasard, on feroit mal de les laisser vieillir. Ils sont énervés avant l'âge. C'est beaucoup pour le bélier de servir jusqu'à six ans, & c'est trop pour

---

(1) Un rhume violent l'a emporté. Son foie étoit sain. Il est mort à treize ans, après avoir laissé de la progéniture de sa treizième année.

la brebis d'être féconde jufqu'à la même époque.

Voulez-vous ménager convenablement vos béliers ? Gardez-les onze mois féparés des femelles. Livrez-en quatre durant un mois à un troupeau de cent brebis. Qu'ils ne leur foient donnés qu'au pâturage. Pour la nuit, ayez foin de les féparer.

Vous pouvez encore laiffer ces quatre béliers dans la bergerie avec les brebis, depuis le premier jour que vous les réunirez jufqu'au printemps. Mais il fera toujours à propos de renfermer ces béliers le jour & la nuit dans un *perçon* de la bergerie pendant le temps de la couverture, & de ne leur donner une liberté totale avec les femelles qu'au pâturage. Moins affoupis par la fatiété, que s'ils étoient confondus fans ceffe avec les brebis, ils auront un feu plus ardent, & l'acte de la génération fera plus parfait.

Voulez-vous être affuré que l'approche des béliers impatiens ne fera point infructueufe ? Portez, quelques jours avant l'accouplement, votre troupeau de brebis

dans un gras pâturage, ou faites lui manger de l'avoine légèrement salée, & nourrissez-le de vesce ou de lentille durant une semaine (1). Vous l'exciterez ainsi à l'amour & à la fécondité. Le desir brûlant des femelles est le gage le moins trompeur du succès des plaisirs du mâle.

Voulez-vous ne point courir les risques que les rigueurs des hivers occasionnent? voulez-vous, pendant l'hiver diminuer les dépenses en fourrage? voulez-vous voir pendant l'hiver vos brebis en bon état de santé? voulez-vous tenir pendant l'hiver vos bergeries entiérement aérées, préparer plus hardiment vos brebis à l'approche des frimats, & les hiverner un peu durement sans danger? voulez-vous, en cette saison, épargner une infinité de soins à vos bergers ou à vos bergères? voulez-vous enfin avoir beaucoup de bons & de beaux agneaux sans perdre & altérer les mères? N'accordez les

(1) *L'Instruction pour les bergers* propose le chenevis, l'ail & l'oignon, comme propres à animer les bêtes à laine pour l'accouplement.

brebis aux béliers qu'au plutôt au commencement d'octobre ou de novembre. Les brebis ne mettent bas que dans la vingt-unième ſemaine de leur portée ; les agneaux ne naîtront qu'en mars, & vous jouirez de tous les avantages que je viens de vous propoſer.

La ſaiſon commencera à devenir favorable. Les brebis ſeront délivrées plus heureuſement. Les agneaux auront moins ſouffert ; ils s'éléveront d'eux-mêmes. L'herbe déja naiſſante donnera du lait de bonne qualité aux mères. Rien ne remplace l'herbe. C'eſt toujours la diſette du lait des brebis, ou la mauvaiſe qualité de leur lait qui fait mourir les agneaux en hiver. Nourriſſez-vous les brebis de paille ou de foin médiocre ? Elles maigriſſent ; elles mettent bas avec peine ; elles font des agneaux languiſſans qui vivent peu. Le grain & la paille de veſce & de lentille ſont-ils prodigués aux brebis ? Leur ſang & leur lait s'échauffent. Elles ſortent du travail, il eſt vrai, avec plus de courage & de bonheur ; leurs agneaux paroiſſent magnifiques les premières

ſemaines; mais la joie eſt courte : ils ſe deſsèchent bientôt à vue d'œil, & périſſent étiques, ſans qu'on ſache pourquoi. La cauſe de leur dépériſſement ſi prompt, & de leur mort imprévue eſt que le lait de leurs mères devient preſque toujours en hiver, ou trop fluide, ou trop épais; qu'elles ſont obligées de nourrir leur enfant quand elles ont à ſe préſerver elles-mêmes des dangers de la nourriture sèche, des intempéries de l'air, & ſouvent des mauvais ſoins qu'on a d'elles à tous égards (1).

Je conviendrai que, parmi les colons

(1) Il eſt dit dans l'Inſtruction des bergers quels ſont les inconvéniens de la nourriture sèche continuelle; quels ſont les légumes verts, dont on peut faire manger aux bêtes à laine dans la ſaiſon morte, pour éloigner d'elles le danger de la nourriture sèche. Les choux, les navets, les carottes, les pommes de terre ſont de ce nombre. L'auteur engage les propriétaires qui ne ſauroient où ſemer ces légumes, d'employer à cela les parties de leurs terres labourables qu'ils laiſſent chaque année en jachère. Il eſt porté à croire que les terres ombragées par ces plantes n'en ſeroient, après la récolte, que plus diſpoſées à la production des bleds.

qui ſuivent l'uſage actuel, ceux qui ſeroient munis de proviſions choiſies & de ſoins aſſidus courroient un peu moins de riſques à laiſſer en tout temps un bélier avec vingt-cinq femelles, à ne point contrarier dans les brebis l'inſtinct de la nature pour l'accouplement, & à recevoir les agneaux dans toute ſaiſon où ils naîtroient. Mais où ſont-ils ces colons tels que je viens de les ſuppoſer ? Et pourquoi le colon ſoigneux courroit-il le moindre riſque de voir ſes ſoins infructueux, lorſqu'il peut éviter ce riſque ? Ah ! c'eſt ſur-tout pour cet homme intéreſſant que la perte d'une année eſt déplacée, cruelle & rebutante ; c'eſt ſur-tout lui que j'engage à m'imiter dans la réſolution que j'ai priſe.

Se fie à ſes ſoins qui voudra ſur l'éducation des agneaux d'hiver. Quant à moi, un ſeul m'a appris à me défier à jamais, & de mes ſoins & de mes proviſions. Gardien de tous les béliers de mes bergeries, & de celles de mes domaines ou locatures, je ne les mettrai jamais en préſence des brebis que le vingt d'octobre,

& les agneaux naîtront le premier jour du printemps. Tous les ans, par accord entre mes métayers & moi, j'açheterai leurs agneaux mâles un prix intermédiaire entre ce qu'ils vaudront en ſeptembre & ce qu'ils feroient vendus ſix mois plus tard. Mes métayers feront encore les maîtres de les faire biſtourner âgés de ſix mois, ou de les garder après le ſevrage ſéparés des mères, ainſi que j'en ai l'habitude. Chaque propriétaire peut prendre facilement le même parti par rapport aux agneaux. Le ſoin de contenir les béliers juſqu'à la fin de ſeptembre exige quelques précau. tions de plus dans les petites bergeries, mais il n'offre nulle part des obſtacles inſurmontables. C'eſt ſur-tout dans les hameaux & dans les villages, où tout le monde n'adopteroit point cet uſage, que la difficulté ſeroit plus grande. Ce ſont les propriétaires & les fermiers conſidérables qui peuvent ſeuls, en donnant l'exemple, diminuer les obſtacles & accélérer le changement.

Le moyen le plus ſimple me paroît être

de n'acheter les béliers qu'à la fin de ſeptembre, & de les revendre au printemps, ſi on en eſt embarraſſé. Cet uſage une fois établi, il y auroit des béliers à choiſir dans les foires ; on en feroit un commerce particulier ; ils augmenteroient de prix ; cela exciteroit l'émulation ; on s'empreſſeroit d'avoir des agneaux dignes d'être vendus pour béliers. Leur beauté prouveroit les ſuccès de la province.



CHAPITRE VIII.

Des Moutons.

TOUS les agneaux indignes de rentrer à titre de béliers dans les bergeries des brebis, formeront à dix-huit mois des troupeaux séparés, sous la dénomination de moutons.

La conduite à tenir envers les moutons est la même qu'envers les autres bêtes à laine. Je n'ai à parler d'eux en particulier, que relativement à l'époque de leurs engrais, & sur-tout à la triste opération qu'ils subissent. En ce point, la coutume établie dans cette province, quoique contraire à l'opinion du guide du fermier, me paroît la meilleure. L'expérience m'a confirmé que l'agneau se relève mieux à dix-huit mois qu'au premier âge, de la douleur de cette opération, de la manière sur-tout dont on la lui fait en Berry, où

elle eſt une contuſion au lieu d'une amputation (1). Par quelle raiſon l'agneau feroit-il une exception à la règle judicieuſe qui ordonne d'attendre que le cheval, le bœuf & les autres animaux aient à-peu-près terminé leur croiſſance, pour leur retrancher les germes de la fécondité, & ce qui contribue probablement à la meilleure conſtitution de tous les êtres? M. de Buffon dit de ne faire cette opération à l'agneau qu'à ſix mois & même plus tard, ordre qui ſe rapproche beaucoup de mes expériences réitérées. Une dernière raiſon, pour attendre au moins cet âge avant de

---

(1) Vous trouverez dans l'*Inſtruction pour les bergers* la manière de faire l'amputation aux agneaux & aux agnelles, Il y a des planches qui repréſentent les moutons & les moutonnes dans l'opération. Je ne ſache pas qu'en Berry on ait l'habitude de faire des moutonnes. Je ne vois cependant pas pourquoi cet uſage ne feroit point établi un jour pour les femelles indignes de devenir un fond de bergerie. Elles ne ſont propres qu'à être engraiſſées, & cette opération donne un meilleur goût à leur chair.

faire l'opération à l'agneau, me ſemble tenir à l'intérêt véritable du propriétaire. J'ai vu des agneaux ſe développer plus tard que d'autres nés le même jour, & cependant enſuite ils les ſurpaſſoient de beaucoup en beauté. Si le choix des béliers eût été fait de trop bonne-heure, ces beaux agneaux euſſent été perdus pour la reproduction de leur eſpèce.

Lorſque je dis que la manière de gouverner les moutons eſt ſemblable à celle que j'ai décrite pour les autres bêtes à laine, je ne m'exprime pas correctement; car, à quelqu'âge qu'on faſſe l'opération aux moutons, ils exigent en tout plus de ſoins. Nous ne devons jamais oublier qu'ils ſont des êtres dégradés, d'une ſanté plus délicate que les autres bêtes à laine, & qu'ainſi le renouvellement de l'air, la propreté de la bergerie, & le choix des pâturages, leur ſont d'une néceſſité encore plus abſolue. Rendons juſtice à la nature: avouons qu'elle n'a point erré dans la création des êtres divers, & gardons-nous de croire,

croire qu'en mutilant les animaux, nous pouvons ajouter à la bonté de leur tempérament ou aux agrémens de leur forme.

Quels motifs peuvent donc déterminer les propriétaires à réunir tant de moutons en troupeaux? Le bon goût de leur chair, & l'indocilité qu'on auroit à réprimer dans les troupeaux de béliers. Le desir d'avoir plus de laine est-il aussi une raison qui décide en cela le propriétaire? Les moutons en rendent-ils plus que des béliers de la même race, du même âge, & de la même grosseur? Des naturalistes l'affirment, & prétendent que cette différence va jusqu'à un tiers: assertion que l'expérience dément. La fonderoient-ils sur le principe suivant? Les chevaux hongres ont en apparence plus de poils que les chevaux entiers. Croiroient-ils que la nature transforme ainsi chez les uns en poils les humeurs qu'elle destine chez les autres à la génération? Mais les hommes, privés des sources de la vie, n'ont que peu de barbe, & sont très-peu velus. Les chevaux hongres ont, il est vrai, le poil plus long &

plus grossier que les chevaux entiers; mais est-il prouvé que la totalité de la dépouille des chevaux entiers pèseroit moins que celle des hongres? La pesanteur n'est pas toujours en proportion du volume: la laine superfine, comparée à la laine grossière, en est une preuve. La laine des béliers pourroit bien, malgré tout ce qu'on a avancé à ce sujet, être plus fine, plus abondante, & singuliérement d'un meilleur usage que celle des moutons.

On aura un soin très-scrupuleux de ne pas laisser les moutons trop d'heures au pâturage, tant qu'on voudra les entretenir maigres. Les faits démontrent qu'un animal hongre s'engraisse beaucoup plus vîte qu'un animal entier; & l'on sait que le propriétaire a intérêt de conserver maigres les moutons quelques années: le midi de l'âge est l'époque où tous les animaux prennent plus facilement de l'embonpoint & de la graisse; & les moutons donnent plus de laine & de fumier la seconde, la troisième & la quatrième année de leur vie, que dans leur enfance & dans leur vieillesse.

Le temps eſt-il venu de les engraiſſer, ou, ce qui revient au même, ont-ils ſix ans ? je recommanderai de les faire parquer pendant la durée de leur engrais. Alors ils ont beſoin de plus d'air, à cauſe de l'embonpoint qu'ils prennent, & l'on ne doit plus appréhender, qu'ils contractent de la diſpoſition à la pourriture, ils n'ont plus que quelques mois à vivre. Mais, quelque parti qu'on choiſiſſe du parcage ou de la bergerie ſaine, c'eſt à tort qu'on a l'habitude de les mener paître à la roſée dès l'aurore & au ſerein très-avant dans la nuit. Cette pratique peut bien accélérer leur embonpoint; mais elle accélère à coup ſûr la maladie & la mort, & contribue à l'inſipidité de leur chair. La ſaignée réitérée dans le cours du printemps & de l'été, & une abondante boiſſon ſalée légèrement, produiroient le bon effet de les préparer à engraiſſer plus promptement, & n'auroient pas les mêmes inconvéniens. C'eſt ainſi qu'on en uſe, en engraiſſant les chevaux & les bêtes à cornes à l'écurie. La première ſaignée ſera faite

avant la tonte, au commencement de l'augmentation de nourriture, & la feconde à la moitié de leur engrais. Cette pratique eft commune pour les brebis & les agneaux qu'on deftine à la boucherie. De bons pâturages, où les bêtes à laine mangent au frais un temps modéré, valent mieux que tous les fereins & toutes les rofées de de l'année. Mais tout colon veut engraiffer fes bêtes à laine fans confulter la nature de fes herbes, & il eft forcé d'avoir recours à des expédiens qui lui apprennent trop fouvent que, fi quelques bêtes de fon troupeau fe font engraiffées fur fon terrein, la fomme qu'il reçoit de tout fon lot prétendu gras, en le comptant à l'acheteur, eft cependant fort maigre.

Les propriétaires ne fentent pas affez de quelle conféquence il eft pour le Berry de ne point engraiffer à demi les moutons. Cette province ne confomme qu'une très-petite partie de fes troupeaux gras, & même beaucoup plus de femelles que de mâles. La vente de fes agneaux ne fe fait que dans fon intérieur, & ce n'eft réellement que par fes

moutons gras que le Berry reçoit du dehors le prix de la progéniture annuelle de ses brebis. Il s'en faut de beaucoup, comme on voit, qu'il soit indifférent pour la province que ses propriétaires engraissent bien ou mal leurs bêtes à laine. Il est facile de voir que l'intérêt particulier contrarie en lui l'intérêt général. Le colon dit : pourvu que je vende au premier venu mes moutons bien ou mal engraissés, un prix supérieur à ce que je les aurois vendus maigres, j'aurai bien fait; mais l'intérêt public diroit : ne tentez pas de les engraisser si vous voulez le faire imparfaitement, ou bien vendez-les à quelqu'un de cette province, qui achève de leur donner toute la graisse qu'ils peuvent acquérir.

Dans les pays riches en fourrages & en grains, & stériles en débouchés ; dans les domaines à la proximité des grandes villes, les moutons s'engraisseront, avec avantage pour le propriétaire, à la nourriture sèche. Elle sera composée de beaucoup de sainfoin, de luzerne, de bon foin, de lentilles, de pois, de vesce, de marc de noix, & de di-

verses pâtées un peu relevées de sel. On y ajoutera, dans les auges placées près des bergeries, une eau claire qui ne tarira que pour être renouvellée (1).

J'ai lu dans le Guide du fermier, relativement au choix des moutons qu'on destine à l'engrais, que les plus petits ont la chair la plus délicate, & qu'ils sont d'un meillleur goût que les grands. Cette supériorité ne me paroît nul'ement fondée. Les moutons du Valais & des montagnes qui bordent le lac de Genève, sont d'une taille prodigieuse; cependant leur chair est ex-

---

(1) Dans la onzième leçon de l'*Instruction pour les bergers*, il est dit que trois quarterons de foin, matin & soir, à chaque mouton, &, à midi, une livre d'avoine & une livre de pain de chenevis, sont une excellente pouture. On est averti de retrancher, les quinze derniers jours, le pain de chenevis, qui rend la chair trop huileuse, & qui donne trop de suint à la laine. Les choux & les navets sont aussi indiqués, quoiqu'avec ménagement. Les glands en sont exclus. L'auteur a remarqué qu'ils donnent le cours de ventre aux moutons; effet assez singulier, puisque toutes les autres parties du chêne sont astringentes.

cellente. Les moutons des prés ſalés autour de Dieppe ſont très-grands, & cependant très-renommés par leur goût exquis. C'eſt le pâturage, bien plutôt que la taille du mouton, qui décide de la bonté de ſa chair. N'eſt-ce pas, dans toutes les eſpèces, la nourriture qui compoſe le ſang, & le ſang qui forme les ſolides ? Qu'importe à un connoiſſeur de table les dimenſions de la victime qu'on lui ſert, pourvu qu'elle ſoit en bonne chair, recouverte de graiſſe, mortifiée au degré néceſſaire, & qu'elle ait été nourrie d'alimens délicats ? Ce que l'on peut affirmer ſur les petits moutons, c'eſt qu'ils s'engraiſſent plus vîte que les grands ; que nés ordinairement ſur des terreins maigres, ils ont beſoin de moins d'herbe, ou d'herbe moins bonne, & que la ſéchereſſe du printemps & de l'été n'arrête pas ſenſiblement les progrès qu'ils font en graiſſe. On peut ajouter qu'ils ſont plutôt mortifiés que les grands, parce que leur chair, moins épaiſſe, préſente moins de volume, réſiſtant à l'air qui décompoſe tous les corps, & qui nous prépare, par ſon action limitée,

une digeſtion facile. On ne riſque pas non plus de ſe compromettre, en ſoutenant que les moutons, ſoit grands, ſoit petits, deviennent égaux en bonté dans un pâturage abondant & délicat, & qu'ils ſont preſque tous excellens dans les cantons où les lapins ſont d'un gout relevé, & où le gibier, de quelqu'eſpèce qu'il ſoit, a du fumet. Sur des ſols moins heureux pour les bêtes à laine, on fait contracter de la ſaveur à leur chair, en ſalant, comme je l'ai déja expliqué, l'eau des auges, ou la nourriture artificielle avec laquelle on les engraiſſe, ce qui ſe fait aux moindres frais, en l'humectant d'eau ſalée.

Le même auteur dit que les petits moutons ont la laine la plus fine. Ceci n'eſt-il point également haſardé ? J'ai vu de petits moutons à laine groſſière; j'en ai vu de grands à laine ſuperfine. Ne généraliſons jamais un fait particulier; ne prenons pas pour une race particulière un troupeau de moutons petits, ou de race mal croiſée, ou dont les pères & les mères ne furent peut-être originairement, à cauſe de leur

taille, que des rebuts de bergerie. Ces petits moutons peuvent être très-délicats de chair, & couverts d'une laine de la première finesse, sans mériter à perpétuité la préférence sur tous les autres. Un exemple ne fait pas règle. Un être petit dans sa race est déja un être dégénéré. La prévention générale ne peut donc être en sa faveur. Rien n'est si incertain, au reste, que le goût qu'aura la chair d'un animal. A la vente de ses moutons gras, un propriétaire connoîtra toujours l'avantage d'avoir des bêtes à laine hautes sur jambes.

Mais, peut-être déja trop long-temps occupé de cette réfutation, le cultivateur est empressé de savoir s'il n'est point de moyens d'augmenter le prix & la quantité de la laine des troupeaux qu'il ne destine à être engraissés qu'après les avoir tondus plusieurs fois. Je remplirai son desir autant qu'il sera en moi. Je ne promets pas de lui apprendre le secret de tondre ses bêtes à laine autant de fois par an qu'on les tond à la Chine & aux Indes orientales, où elles donnent trois dépouilles chaque année,

ſuivant le rapport du traducteur de M. Hall ; mais je lui conſeillerai de croiſer les races avec intelligence, & de très-bien nourrir ſes troupeaux durant l'hiver, pour que la laine ne ſouffre point, & ne ſoit point piquée ; mais je détaillerai les moyens de hauſſer le produit de la tonte, à quoi l'on ne parvient que par la fineſſe & la propreté des toiſons, & que par la manière de les préparer & de les conſerver.



CHAPITRE IX.

De la Tonte, de la Préparation & de la Vente de la Laine.

QUOIQUE la maſſe des toiſons de la province ne ſoit pour elle que le ſecond produit naturel des bêtes à laine, cet objet, vu la grande quantité des moutons, peut y être regardé comme auſſi important que la vente des agneaux. Mais que tout ce qui a rapport à ce chapitre eſt encore, en Berry, peu connu ou mal pratiqué !

En quel ſiècle aura-t-on l'eſpoir de perſuader aux gens de la campagne que toutes les bêtes à laine ſe trouveroient très-bien d'être baignées pluſieurs fois avant d'être tondues, d'avoir quelques jours d'intervalle entre le ſéchage & la tonte, & d'être reconduites de nouveau au cuvier plein d'eau ou à la rivière dans leur nudité (1)?

(1) Je m'étois rencontré depuis deux ans avec

Eſt-il des préjugés auſſi dépourvus de raiſon & auſſi opiniâtres que celui que je cherche à déraciner ? Il eſt ſi puiſſant ſur les eſprits de la multitude, qu'un métayer chargé d'acheter des brebis, & ne ſachant point diſtinguer une laine blafarde & mourante d'une laine nette & vive, les rebutera ſi leur toiſon eſt propre & blanche. Preſque tous les colons penſent de cette manière : ils croiroient vendre un prix inférieur les toiſons qui ne ſeroient pas mal-propres & très-jaunes. Pour parvenir à les rendre telles, ils tiennent avant la tonte, vers le milieu de juin, dans la ſaiſon la plus chaude de l'année, les bergeries plus exactement fermées que de coutume. La bête à laine, par ce bain de vapeur exceſſivement âcre, remplit ſa laine d'une ſueur forcée, jaunit & fraude ſa toiſon. Quelquefois elle expie le crime du métayer, en mourant étouffée.

---

l'auteur de l'*Inſtruction pour les bergers*, en imaginant de me ſervir d'un cuvier pour baigner mes bêtes à à laine, encore que je n'euſſe pas perfectionné cet uſage, tel qu'il eſt décrit dans la douzième leçon.

D'autres fois un ſuint plus abondant procure impunément à ce métayer avide un produit plus fort de ſa tonte entière vendue à un marchand ignorant, ce qui l'entretient dans cette habitude dangereuſe & malhonnête.

Des colons de mauvaiſe foi ont porté l'infidélité dans le commerce, & le danger pour leurs bêtes à laine, juſqu'à mouiller la litière de la bergerie, afin d'y exciter plus de fermentation, & de communiquer une plus grande peſanteur momentanée aux toiſons. Un jour, m'a-t-il été rapporté, un métayer, après une ſemblable turpitude, trouva, à l'ouverture de ſa bergerie, trente moutons expirés, & le reſte du troupeau près de rendre les derniers ſoupirs. Des moutons qui conduiroient des bergers auroient-ils un gouvernement plus aveugle?

En vain les temps éclairés du ſiècle de Virgile retentiſſent du lavage des bêtes à laine; en vain M. de Bomare dit que la toiſon n'eſt jamais plus parfaitement purifiée que ſur la chair vive, de plus de valeur que lorſqu'elle eſt d'une blancheur écla-

tante ; en vain tous les auteurs qui ont écrit peu ou beaucoup ſur les bêtes à laine tiennent le même langage, & combattent la coutume actuelle ; en vain la Sologne, province limitrophe de la nôtre, réaliſe ce bon uſage; en vain M. le comte de Barbançon atteſteroit que, dans la paroiſſe de Tremblevif, les marchands n'achètent la toiſon que ſur les bêtes à laine, & ſous la condition de les laver autant qu'ils le jugeront néceſſaire à la beauté de la laine : toutes les preuves, toutes les autorités, tous les raiſonnemens n'ébranlent pas ce préjugé inconcevable.

Cependant des bêtes à laine, baignées à l'approche de la tonte, offrent inconteſtablement une toiſon plus nette, & reſtent moins ſenſibles à la perte de leur vêtement. Baigner les brebis, n'eſt-ce pas une première préparation de la laine ? La toiſon peſera moins; mais, plus pure, elle aura plus de valeur. Allez-vous vendre du bled au marché ? Vous avez eu ſoin de le nettoyer le plus qu'il vous a été poſſible. Vous ſavez que c'eſt le moyen de le faire monter à ſon

vrai prix. Il en est de même de votre laine. Purifiez-la, ce sera le moyen assuré de connoître la valeur réelle de cette production, & de délivrer le propriétaire des entraves des marchands.

Il seroit dans l'ordre de voir sur une place publique les propriétaires entourés de trafiquans honnêtes & éclairés. L'acheteur est censé avoir besoin du vendeur. L'un manque en apparence de ce que l'autre, en apparence, a de trop. La bonne foi doit présider à l'échange ; le vendeur doit commander à la balance, où, d'un côté, il a déposé sa marchandise, & l'acheteur doit faire une offre d'après le cours du commerce, & non une loi. C'est en approchant de ce principe que les usages contraires à l'équité s'anéantiront, autant du moins que l'intérêt extrême seroit capable de se réprimer dans le cœur de l'homme.

J'ai fait voir les usages qui tendent à tromper les marchands : voici ceux qui sont trop à leur avantage, & que je voudrois abolir.

On vend communément en Berry la laine par toiſons arrangées. Ces toiſons doivent peſer une livre & demie; ſans quoi, expoſées aux foires, elles ſont dans le cas d'être confiſquées. Le propriétaire, pour éviter toute difficulté, prend la précaution de donner une once de ſurabondance au poids. Cet excédent eſt un objet de quatre toiſons ſur cent. Le marchand en exige encore quatre gratis par cent. Voilà déja le douzième du marché tout au détriment du vendeur. Si vous joignez à cela les frais du tranſport & le déplacement du propriétaire, vous approchez bien du dixième en pure perte pour lui.

Qu'on ne diſe pas que le prix final eſt arrêté en conſéquence; ce ſeroit une erreur. L'uſage rend le marchand tyrannique; il eſpère obliger le propriétaire de lui accorder ce profit, & le propriétaire pauvre en fait avec trop de facilité le ſacrifice dans la crainte de ne pas vendre. Tant que les propriétaires ne vendront pas leur laine par dépouilles, à la livre & à la raie, ou mieux

encore,

encore, diſtinguant par tas & par prix la laine la plus & la moins fine, ils ſeront conſtamment dupes des marchands.

Ce n'eſt pas qu'il ne ſoit arrivé auſſi à des vendeurs peu honnêtes, au riſque de la confiſcation, de tromper l'acheteur, de frauder l'intérieur des toiſons, de mélanger de mauvaiſe marchandiſe avec de la bonne, & de préſenter une laine ſuperfine, qui n'étoit que l'enveloppe d'une laine médiocre ou de mauvaiſe qualité. C'eſt une raiſon de plus contre un uſage auſſi abuſif de part & d'autre. Quels obſtacles s'oppoſent à ſa réforme?

Le propriétaire craindroit-il d'être obligé de faire laver ſa laine lui-même? Trop heureux, hélas! s'il étoit réduit à cette extrémité! Il apprendroit en un quart d'heure, du moindre marchand de laine, la manière de la nettoyer, de la préparer parfaitement à l'eau froide & enſuite à l'eau tiède, & de la dégraiſſer à fond. Il en apprendroit en auſſi peu de temps à diviſer la toiſon en trois qualités, mettant la laine du col & de l'épine du dos au premier rang, celle des

flancs & du corps au fecond, & le refte au troifième (1). Il augmenteroit fon revenu d'un tiers, en vendant directement fa laine lavée & dégraiffée aux commerçans de Rouen, de Rheims, d'Orléans, de Carcaffonne & d'autres lieux. Il connoîtroit bientôt que ce ne font que les rufes, les intrigues & les fauffes rumeurs des entremetteurs du commerce, qui inquiètent le vendeur, qui précipitent la vente du colon ou du propriétaire pauvre, & qui dévorent

---

(1) La leçon douzième de l'*Inftruction pour les bergers* enfeigne comment on fépare & on dégraiffe parfaitement la laine; elle enfeigne encore comment, avec une loupe & un morceau de velours noir, on en diftingue la fineffe.

Le treizième volume du *Gentilhomme cultivateur*, traduction de M. Hall, Anglois, par M. Dupuy d'Emportes, détaille avec beaucoup d'étendue la manière de laver, de huiler, de corder, de filer, de mettre en œuvre, & de teindre la laine. Dans les grandes manufactures, on fe fert de l'urine pour la dégraiffer. Je crois qu'elle eft propice à la teinture, & contraire à la durée du drap. Cet ufage fert le luxe plus que l'économie.

une grande partie de cette belle & abondante production du Berry.

Le produit des bergeries n'est à partager de sa nature qu'entre le propriétaire, le colon, s'il y en a un, la bergère & l'ouvrier mettant en œuvre. Ne se présente-t-il point de trafiquans qui se contentent, après la tonte, chez nous propriétaires, ou aux foires, d'un profit équitable ? Sur-le-champ nous nous unissons plusieurs propriétaires voisins ayant à-peu-près la même qualité de laine ; nous la préparons ensemble, & nous faisons en commun un grand envoi. Les frais de transport se répartissent sur nous tous. Nous n'avons que la première année à souffrir de l'échéance des billets, si nous vendons à termes convenus, parce que nous devons faire cadrer nos engagemens & nos dépenses sur ces termes. Nous pourrions même, en baissant un peu le prix réel, vendre argent comptant, & beaucoup plus cher, tous frais prélevés, que nous ne vendons aux marchands trop craintifs de cette province, où malheureusement très-peu de laine se fabrique, tandis qu'on y

met en œuvre la ſoie & le coton, dont l'un nous vient de l'Amérique, & l'autre de Provence & d'Eſpagne. C'eſt par les aſſociations légitimes, & faites pour plaire au gouvernement, que les propriétaires reprendroient leur rang dans la ſociété, & qu'ils y déploieroient toute l'étendue de leurs facultés. C'eſt ainſi que des relations durables lieroient les provinces aux provinces (1). C'eſt ainſi que les grandes idées de l'agriculture & du commerce s'éclairciſſent & ſe répandent d'une manière vaſte, noble & utile.

Les propriétaires augmenteroient, dans ſon principe, le produit de la tonte par les précautions ſuivantes : le croiſement de la race des brebis du Berry avec des béliers étrangers, très-fins de laine, & très-grands de taille, le ſoin de ne pas tondre trop tard leurs troupeaux, l'habitude de nourrir abondamment leurs bêtes à laine pendant

---

(1) Un marchand peut ceſſer ſon commerce. Un propriétaire eſt remplacé par un autre qui a le même intérêt.

l'hiver, & l'attention de les entretenir en tout temps dans un état de ſanté. Un animal qui ne mange pas ſuivant ſes beſoins eſt un animal qui ſouffre, & toutes les parties de lui-même doivent s'en reſſentir : ſon ſang s'appauvrit, & le germe de ſa laine ſe corrompt. Vous auriez beau lui donner d'excellens pâturages au printemps, ſa laine n'acquerroit jamais le même poids, ni ne reprendroit jamais la même qualité qu'elle auroit eue ſi elle n'eût point manqué de nourriture. La nature n'opère que lentement, & ce n'eſt pas ſa manière de doubler ſes efforts pour réparer nos négligences (1).

---

(1) Vous verrez dans la leçon ſeptième de l'*Inſtruction pour les bergers*, que les moutons dépériſſent de corps & de laine, faute d'alimens. Vous y verrez qu'il faut par jour huit bottes de paille de froment ou d'avoine, & non d'orge, du poids de trente livres pour cent moutons. La moitié de cette quantité en foin ſubſtantiel les nourrit de même. Vous y verrez que dans l'été un mouton mange huit livres d'herbe, & qu'on ſait par expérience que huit livres d'herbe ſe réduiſent à deux livres de foin ſec. Je penſerois que l'animal, plus fort de nerfs l'hiver

Le produit de la tonte feroit encore augmenté par les propriétaires, qui ne permettroient pas à leurs colons de fe faire un profit anticipé, perfonnel & ridicule des *écouailles*, qui font les parties de la toifon de deffous le col, du ventre & de la queue des brebis. Ces parties ôtées de leur vêtement, le refte tombe peu-à-peu, ou s'attache aux buiffons, ou eft plus aifément arraché par les bêtes du troupeau qui ont le grand défaut de mâcher la laine ; & la toifon entière ne reffemble bientôt plus qu'à une petite felle d'Efpagne très-légère. Cette coutume préjudiciable au propriétaire ne porte pas un grand bénéfice au colon. Il ne vend les *écouailles* qu'au prix de la laine de rebut, & cependant elles font compofées en grande partie de laine fine, qui fe vendroit le double. De plus, la toifon une

---

que l'été, a peut-être befoin de plus de nourriture pendant l'hiver, & que deux livres & demie de foin fec ne feroient peut-être pas trop pour foutenir un mouton, ou une brebis nourrice, dans le temps de gelée.

fois entamée, se dégrade, se perd, ainsi que nous venons de le dire, & le colon éprouve dans sa part un dommage sensible à la tonte commune, par la diminution de la quantité de la laine de première qualité. Ne vaudroit-il pas mieux que les propriétaires abandonnassent en pur don un certain nombre de toisons à leurs métayers & à leurs *locataires*, & que la moindre trace de cet usage mal entendu fût effacée (1) ?

En considérant avec attention tant d'usages défectueux, je regrette de plus en plus de ne pas voir les grands propriétaires habiter plus long-temps leurs terres. Aujourd'hui que les lumières se propagent de tous côtés, je regrette que les grands propriétaires ne descendent point eux-mêmes dans leurs domaines le jour de la tonte. Je suis persuadé que leur présence & leurs réflexions seroient victorieuses des usages

(1) Les articles cinquième & sixième du titre dix-huitième de la coutume du Berry ont depuis long-temps proscrit l'abus dont je me plains. Lisez ces articles & le commentaire de la Thaumassière.

nés dans les ſiècles d'aveuglement & d'ignorance. Les grands ſeigneurs ont toujours de ces traits d'éloquence touchante, familière & naturelle, dont le ſouvenir reſte profondément gravé dans la mémoire & dans le cœur de l'homme de la campagne. Avec douleur j'obſerve que tous, grands ou petits, nous négligeons trop de nous mêler quelques momens aux fêtes champêtres que les productions périodiques de la terre amènent naturellement. Ah ! il faudroit aujourd'hui que la raiſon perfectionnée rappelât à ces époques le plaiſir ſimple, franc & bruyant, que notre délicateſſe condamne.

Certes, un plaiſir de tous les temps, c'étoit de contempler & d'augmenter ſoi-même le tableau varié de la tonte : ici des belles bêtes à laine cèdent les flocons argentés de leur robe précieuſe aux ciſeaux adroits du tondeur jovial. Là s'entend le bêlement des béliers étonnés, des brebis inquiètes & des agneaux égarés ; bruits confus & bizarres, qui s'accordent à merveille avec le rire éclatant des bergères. Là s'ordonnent les apprêts du feſtin, où la

ſimple abondance va ſuffire à l'appétit. Ici le flageolet brillant & la cornemuſe harmonieuſe appellent ſans préparatifs la jeuneſſe du hameau à la danſe animée. De toutes parts on s'unit à la groſſe joie & à la cordialité villageoiſe, qui invite & qui careſſe le marchand plaintif & ruſé.

Si le petit propriétaire paroît aujourd'hui à ces fêtes, ce n'eſt plus que pour compter ſes toiſons, gronder ſes payſans au lieu de les encourager, ſe plaindre de la diſette d'argent, & s'éloigner de ſon domaine à pas précipités. Tout le prouve : les mœurs artificielles des villes ont nui, dans tous les rangs, à la gaieté naturelle & nationale. Les plaiſirs champêtres n'ont plus ce noble attrait que des rapports plus rapprochés entre le propriétaire & le colon leur inſpiroient autrefois. Le luxe (& j'entends par ce mot, la fureur aveugle ou la malheureuſe néceſſité de dépenſer, avec autant de vanité que de frivolité, beaucoup au-delà de ſon revenu), le luxe, dis-je, a refroidi le propriétaire pour les colons de ſes propriétés, en lui inſpirant

un ſoin trop ſtrict de l'intérêt perſonnel, en même-temps qu'il lui a donné un éloignement pour toutes les occupations actives, douces & honnêtes, qui pourroient ſervir cet intérêt. Ce même luxe, portant ſon poiſon par-tout, a diminué l'amabilité des campagnes, & moins animées, & plus corrompues que jadis. Le riche y veut avoir toutes ſes commodités. Quand il n'a pas le moyen de ſe les y procurer, il reſte oiſif dans les villes, & la campagne demande en vain ſa préſence. Cette moralité m'eſt échappée ſans projet. Elle ne me ſemble point déplacée ; mais, pour qu'elle ne déplaiſe pas, je me hâte de la terminer, & de rentrer dans mon ſujet.

C'eſt au moment de tondre nos troupeaux qu'on les examine avec le plus d'attention, ſoit pour connoître l'état de la ſanté & de la force de chaque animal, ſoit pour obſerver ſon âge & les progrès de la fineſſe de ſa laine, ſoit pour le marquer à l'oreille d'une manière durable, ſoit pour couper la corne trop longue de ſes pieds. C'eſt alors qu'on proſcrit tout animal dont la toiſon eſt pi-

quée en rouge, en gris, en blanc ou en noir pour la ſeconde année de ſuite, & qu'on cherche à connoître d'où naît le vice. Une nourriture sèche, trop groſſière ou trop peu abondante, en eſt-elle la cauſe ? Eſt-ce le pâturage habituel ? Seroit-ce un défaut inhérent à l'individu ?

Des auteurs conſeillent ſagement de placer auprès des bancs de la tonte, du vieux-oing, ou du goudron préparé, ou de l'onguent de genêt, ou ſimplement de l'huile d'olive. Tous ces corps graiſſeux peuvent ſans choix ſervir à oindre, en cas de beſoin, les plaies que les mauvais tondeurs font aux pauvres patiens garottés qu'ils déshabillent (1).

Je n'oſe preſque ajouter, crainte de l'abus, que le ſéjour prolongé du troupeau dans la bergerie fermée en partie, le jour de la tonte, fait mieux couper les ciſeaux

(1) L'auteur de l'Inſtruction citée ſe ſert, pour la tonte, d'une table dont il donne la deſcription. Elle eſt très-commode ; elle doit éviter beaucoup de plaies aux bètes à laine. On paſſe les cordes qui les contiennent dans des ouvertures faites à la table,

du tondeur. Mais il eſt bon de ſavoir que des feuilles d'abſinthe, mêlées dans la laine, l'empêchent de ſe corrompre, & permettent de la garder long-temps, ſans être lavée, dans un lieu qui ne ſoit ni chaud ni humide (1).

Le cours de cet ouvrage nous entraîne à parler ci-après du dernier produit des bêtes à laine, non moins précieux en ſon utilité, que la laine, les agneaux & le profit des moutons engraiſſés.

---

(1) La douzième leçon de l'*Inſtruction pour les bergers* explique les moyens les plus efficaces de conſerver la laine dégraiſſée. La propreté du magaſin, le ſoin d'en bien crépir les murs, l'attention de battre ſouvent la laine, & l'odeur du camphre & de l'eſſence de térébenthine y ſont cités.



CHAPITRE X.

Du Fumier des Bêtes à Laine.

La délicateſſe de nos Citadins ſe révolte à l'aſpect de tout ce qui affecte un peu déſagréablement leurs organes affoiblis, tandis qu'un cultivateur ſeroit tenté d'ôter ſon chapeau à une belle pelote de fumier. Un grand roi de l'Europe, agriculteur autant que guerrier & homme de lettres, convaincu qu'il eſt important de ne point dédaigner ce qui eſt utile, met auſſi, dit-on, une différence remarquable entre l'accueil qu'il fait à un ſimple gentilhomme, dont les avant-cours, quoique propres, ſont garnies richement d'une des reſſources que la nature s'eſt ménagée pour reſtaurer les terres, augmenter les ſubſiſtances, multiplier la population; & la manière de recevoir le ſeigneur faſtueux, qui n'a pour abord à ſon château immenſe, que des parcs ſymé-

trisés & des parterres odorans. Quel propriétaire seroit plus estimé de ce grand homme, que le possesseur de plusieurs milliers de bêtes à laine, puisque chacune d'elles entretenue de litière suffisamment, feroit un charroi de fumier dans une année?

Rien n'est donc vil aux yeux du philosophe que l'être oisif ou la chose inutile.

Les terres nourrissent les bestiaux, & les bestiaux à leur tour nourrissent les terres (1). On peut même avancer que ceux-ci rendent plus qu'ils ne reçoivent, & que c'est le cas, si l'on peut l'exprimer ainsi, où la reconnoissance surpasse le bienfait.

D'après ce principe incontestable, les bestiaux sont aussi nécessaires à l'homme que la terre elle-même, tant pour exploiter ses propriétés, & en tirer le produit difficile, que pour les améliorer & les répa-

---

(1) . . . *Camposque fimo juvat alter ovillo :*
Servit agro pecus, & pecori dat molle vicissim
Gramen ager : neque rura vigent, si densus egenti
Grex domino, vel opima si pascua desint.
Et . . . . *VANIERI.*

rer. En compenſation de l'épuiſement plus ou moins ſenſible des récoltes, nous n'aurions pas aſſez en nos climats des bienfaits de l'air & de l'action combinée des élémens. Mais, parmi les divers beſtiaux que nous raſſemblons, il en eſt dont nous devons diſtinguer l'utilité. Celle notamment que nous retirons des bêtes à laine mérite cette diſtinction. Cette eſpèce nous vêtit ; elle devient notre nourriture ; elle améliore puiſſamment nos terres ; & nous ne ſavons peut-être pas aſſez combien nous lui ſommes redevables de ce dernier avantage.

Un pré maigre, couvert de leur fumier, qui, conſommé convenablement, y a été apporté, reproduira une herbe fine, abondante & ſucculente, qu'il ne faut pas, la première année, leur confier pour pâturage. Un troupeau de brebis que j'engraiſſois, & que j'envoyois ſouvent ſur le même pré nouvellement amélioré, m'a appris que les bêtes à laine pincent de trop près l'herbe d'un pré nouveau, & mangent le cœur de la jeune plante. Durant quelques années, le nouveau pré qu'elles ont brouté ſemble

plutôt appauvri qu'enrichi. Le pré ancien eſt différent; il ne craint pas leur dent, & il eſt *friand de leurs crottes*. Quel bien en ce genre ne ſont pas les bêtes à laine ?

Par elles les prés bas & marécageux voient périr leurs rauches & leurs roſeaux, que remplace une herbe moins aigre & moins dure. Par elles, toutes les pelouſes sèches, qui, au premier coup d'œil, dénoncent l'aridité, ſont la richeſſe d'un pays, & il faut ſe garder d'en médire. Elles leur plaiſent; elles y vivent; en s'y promenant, elles les reverdiſſent & les regarniſſent. Leur ſéjour ſur ces pelouſes en raffine l'herbe au premier degré; il la rend de jour en jour plus odorante, plus nourriſſante, & plus propre à produire la laine ſuperfine. Le cours d'un ſiècle apporte certainement ſur les pelouſes couvertes de brebis une différence conſidérable. C'eſt une remarque qui ne nous a point échappé ſur nos rochers revêtus de peu de terre & de beaucoup de brebis. Nous en avons conclu qu'à chaque nouveau mois de mai nous devions tenir nos bêtes à laine quelque temps de moins

aux

aux pâturages quelconques habituellement améliorés par elles.

Par-tout, en un mot, le fumier des bêtes à laine me paroît un reſtaurant très-actif. Je crois qu'il mérite la préférence ſur tous les autres fumiers, excepté ſur celui de pigeon, toujours en trop petite quantité, mais le plus fécond de tous. Le fumier des bêtes à laine, bien conſommé, engraiſſe, réchauffe & diviſe. Ce ſont à peu-près toutes les qualités qu'on peut lui demander. Les terres les plus rebelles à la culture, les terres froides, maigres & humides, en ſont très-*gourmandes*. Il leur donne de la conſiſtance après les labours, & leur ôte de leur tenacité dans l'année de repos. Il diſpenſe de retrancher les terres maigres & légères. Il convient enfin aux ſols les plus différens les uns des autres, parce qu'il communique à tous ces ſols les qualités néceſſaires à la végétation, en donnant aux uns ce qui leur manquoit, & en ôtant aux autres ce qu'ils avoient de trop.

Je ne calculerai pas le produit de cet engrais ſur les récoltes en cette province,

trop incertaines, je me contenterai d'affirmer que c'eſt par lui ſeul que j'ai changé d'une manière ſurprenante les plus mauvaiſes prairies. Un arpent de pré de la nature du marais de Contres (on ne peut pas le dire plus mauvais), ſans labour & ſans aucune préparation, ayant reçu cent charrois de ce fumier conſommé, & répandu avec prodigalité à ſa ſurface, me produit deux charrois fortement chargés du meilleur foin, d'un pied & demi de hauteur; foin mêlangé de triolet, *de clair baſſin*, *de vôlin*, & de toutes les plantes dont les chevaux délicats ſont avides. M'appuyant enſuite ici du calcul, je trouverois que cents charrois de fumier ſont une avance de deux cents livres, confiée à la terre, le charroi eſtimé quarante ſols. Cet engrais durera au moins quinze ans. Chaque année il me donne deux charrois d'excellent foin, du prix d'un louis le charroi. Ainſi les les quinze années donneront trente charrois de ce foin, ou ſept cents vingt livres, ou deux louis par an, ou environ vingt-cinq pour cent. Cependant le fonds du pré, au

bout de quinze années de production supérieure, ne sera pas assez épuisé pour ne pas offrir long-temps encore au propriétaire le double du revenu ordinaire de deux cents livres, & il rendra toujours plus qu'avant son amélioration (1).

Propriétaires éclairés des pays secs ! couvrez de troupeaux de bêtes à laine ces

(1) Les premières années que j'habitai ma campagne, peu versé dans les connoissances de l'agriculture, je demandois des conseils à tout le monde ; je lisois tous les livres d'économie rurale, & je tâtonnois dans toutes mes opérations. Des personnes que je croyois instruites me causèrent, par leurs avis, bien des dépenses infructueuses dans le pré que j'ai amélioré depuis. Je le fis labourer deux fois dans une partie. Dans une autre, je le fis défricher par des pioniers. Je me consumois d'ennui & de dépense, quand un homme, vraiment agriculteur, me conseilla d'abandonner tous les travaux commencés, d'avoir des troupeaux de brebis, de répandre leur fumier sur le pré, & d'attendre les événemens. Ils ont surpassé mon attente, ainsi que la sienne. Le fumier des bêtes à laine m'a abondamment dédommagé des frais de labour, du salaire des pioniers & du temps perdu par mon ignorance.

montagnes incultes, des peloufes riantes, vos champs pierreux & les fables ftériles; gouvernez avec intelligence vos bergeries faines & fpacieufes, & vos poffeffions, plus agréables que les terres riches de fubftance, les égaleront en revenu proportionnément à la valeur relative du fonds.



CHAPITRE XI.

Des Maladies graves des Bêtes à laine.

Vous venez de vous occuper aux chapitres précédens des précautions néceſſaires pour conſerver les troupeaux dans l'état de ſanté. Vous allez obſerver à préſent leurs maladies graves, que tous les ſoins humains ne peuvent ſouvent ni guérir, ni prévenir, mais qu'il eſt toujours ſage de prévoir, de combattre & de tenter de vaincre. Vous voudrez bien vous armer de patience, pour ne point ſuccomber à l'ennui qui naîtra, malgré moi, des détails très-longs, très-faſtidieux & très-indiſpenſables, que les maladies, leurs remèdes & leurs préſervatifs entraînent.

Vous ne vous attendez pas à une certitude géométrique dans tout le cours de ces détails. La médecine des animaux, à l'inſtar de celle des hommes, eſt un art conjectural

& de raisonnement, d'autant plus probable, qu'il est appuyé sur un plus grand nombre d'expériences, & qu'il satisfait plus d'esprit. Je n'ai pas la prétention d'être docteur en cet art ; mais j'ai vu, j'ai réfléchi, j'ai fait des essais, & je propose ce qui m'a réussi. Nous aurons soin, dans le choix des remèdes, de ne nommer que ceux qui sont à la portée du peuple ; car, ici, comme ce n'est point la sensibilité qui est le médecin, mais l'intérêt, & trop souvent la paresse, toutes les fois que le remède & les soins vaudront à peu-près autant que la bête malade, le colon ne prendra pas la peine de la traiter.

Les causes générales de toutes les maladies doivent en précéder les signes. Je commencerai ainsi par avertir que la plus grande partie des troupeaux finit presque par-tout d'une mort prématurée, pour trop manger au printemps & au commencement de l'automne, pour n'avoir pas assez de nourriture sèche & substantielle sur la fin de l'automne & l'hiver, pour rester trop long-temps sur son fumier, pour vivre dans

un air inflammable & putride, pour ne pas aſſez ſe promener au pâturage, & pour n'avoir pas d'eau claire ſuivant ſes beſoins. Les animaux ſont compoſés du même limon que nous ; nous retrouvons en eux les cauſes, les ſymptômes & les effets des maux que nous éprouvons. Ces maux ſont lents à ſe former. Ils prennent naiſſance, & font de longs progrès dans les animaux, ſans que nous ſoupçonnions qu'ils en portent le germe; & ce que nous appellons la *maladie* n'eſt que l'époque du commencement de la criſe dont la nature a beſoin pour ſe débarraſſer de ce qui la gêne. L'effort qu'elle fait en pareil cas guérit ou tue tous les êtres, d'après les rapports que leurs ſolides & leurs fluides ont entre eux.

Les ſignes généraux de maladie dans une bête à laine malade aux champs ſont, de reſter long-temps à paître dans le même endroit de pâturage, de mordre l'herbe négligemment, de marcher avec lenteur & avec triſteſſe, & de s'écarter du troupeau. Une maladie ſe déclare lorſque cette bête a les yeux troubles, lorſqu'elle pointe la tête

en avant, arque & roidit le col, lorſqu'elle tourne la tête à droite & à gauche avec une oreille baſſe & l'autre élevée, lorſqu'elle penche ſa tête contre terre avec abandon & foibleſſe, lorſqu'elle reſte immobile, lorſqu'elle ſe couche, lorſqu'elle ſe tourmente. La bête à laine en ſanté eſt gaie, inquiète & agile; elle change continuellement de place, frappe du pied, & porte la tête haute à la plus légère ſurpriſe; mais à la moindre attaque de maladie, elle eſt ſans force & ſans courage.

L'ordre de ces maladies eſt fort indifférent au lecteur. La fièvre néanmoins me ſemble devoir précéder la deſcription des autres, parce qu'elle ſe mêle à preſque toutes.

LA FIÈVRE.

CE mouvement irrégulier du ſang, ſoit putride, ſoit inflammatoire, eſt une maladie très-pernicieuſe dans un troupeau. Elle s'annonce par une bouche sèche, par des yeux enflammés & par des pieds brûlans. Le troupeau habite-t-il des terreins ſecs,

découverts, parſemés d'herbes odorantes, & brûlés par les chaleurs de l'été? Il eſt ſujet à la fièvre inflammatoire. Une première ſaignée abondante à la veine ſous l'œil, auſſi-tôt qu'on s'apperçoit de la maladie, & une ſeconde faite le même jour au même endroit, ou en coupant en travers les deux oreilles, ſont très-utiles dans cette fièvre. Ce remède ſera accompagné de la diète abſolue durant un jour. On donnera très-peu de nourriture les deux jours ſuivans, de l'eau tiède légèrement chargée de farine & d'un peu de décoction de racine de régliſſe, & beaucoup de lavemens compoſés d'une décoction de feuilles de mauve. La bête malade réſidera dans le *perçon* ſervant d'infirmerie, ou, encore mieux, dans tout autre lieu couvert. Elle doit y reſter juſqu'à ſa guériſon entière. Des plantes adouciſſantes, fraîches & émollientes y contribuent; telles ſont les ſuivantes: les feuilles & les fleurs de mauve, la poirée, le mille-pertuis, l'oſeille, le ſeneçon, le laiteron, le mouron, la chicorée, la laitue, les feuilles de navet & celles de betterave.

Le troupeau, au lieu de pâturer ſur des hauteurs, vit-il dans un pays riche, couvert & humide? La ſaignée alors pourroit augmenter la fièvre, qui ſouvent, en un terrein ſemblable, a un principe de putridité ou de malignité. Des plantes amères & purgatives, les nouvelles feuilles de chou, les feuilles de pêcher & celles de prunier, la bétoine, la fumeterre, la patience, la chicorée ſauvage, ſont alors très-bien indiquées. On peut eſſayer, au défaut de ces remèdes, d'un gros de thériaque dans un demi-verre de vin blanc avec autant d'eau. L'eau miellée & chargée d'un peu de vinaigre, ou de verjus, ou de jus d'oſeille, ou de jus de *berberis*, autrement dit épine-vinette, eſt la boiſſon convenable. Les doſes ſont un ſeizième de pinte de vinaigre & une once de miel par chaque ſeau d'eau de dix pintes.

Le propriétaire doit ſe préparer à la perte de toute bête à laine qui eſt très-altérée, qui boit beaucoup, & qui, en trois ou quatre jours, ne ſera pas guérie de la fièvre. J'indiquerai dans le chapitre ſuivant un préſervatif contre les fièvres putrides & les

autres maladies de relâchement. Il eſt conſeillé par le Guide du fermier, & ma propre expérience me le fait approuver grandement. Pourquoi le prix du ſel en France éloigne-t-il de ce remède le pauvre colon des provinces ſoumiſes aux grandes gabelles (1)? Une attention générale ſera de retenir à l'étable toute bête malade, de crainte qu'elle ne mange des herbes contraires aux remèdes.

---

(1) La ſeptième leçon de l'*Inſtruction pour les bergers* parle du ſel de tartre, de la potaſſe, des cendres gravelées, fondues dans l'eau, pour remplacer le ſel commun. On y lit qu'une demi-livre de cendres ordinaires & deux livres d'eau font une boiſſon ſalutaire pour un mouton. On laiſſe les cendres dans l'eau pendant vingt-quatre heures. On tranſvaſe l'eau repoſée, & on la donne au mouton. La même inſtruction propoſe de faire avec précaution l'eſſai de l'eau de chaux. Cette idée eſt nouvelle relativement aux bêtes à laine. Elle me ſemble très heureuſe. Je crois que cette eau peut être très-propice dans les pays gras, & dans les temps d'humidité continuelle, en quelque pays que ce ſoit.

LA ROUGEOLE.

La rougeole, autrement dite la clavelée, eſt une maladie épidémique, prompte à ſe manifeſter par des clous de couleur de pourpre, deſquels il ſort un pus infectant dans leur maturité. La laine en eſt tachée, & l'on connoît à la tonte les troupeaux que la rougeole a attaqués. Il eſt rare que tout un troupeau n'en ſoit pas malade. Les plus foibles bêtes, abandonnées à elles-mêmes, en meurent communément.

Le remède extérieur eſt de laver les puſtules avec du vinaigre fort, dans lequel on a fait bouillir du romarin; le vin peut ſuppléer au vinaigre.

Le remède intérieur ne doit s'employer que lorſque la maladie eſt bien déclarée: ſon effet étant de porter fortement l'humeur à la peau, eſt auſſi de précipiter la ſuppuration; ce qui me ſemble pour le moins inutile dans les premiers jours de la maladie, mais ce qui me paroît excellent, quand on voit que les bêtes à laine n'ont

point aſſez de force intérieure pour expulſer au dehors le principe du mal ; malheur aſſez commun dans les hivers pluvieux, & ſur-tout dans les cantons humides. Ce remède conſiſte dans les détails que voici :

On prend, pour cent brebis ou moutons, quatre onces de thériaque & deux fortes poignées de bétoine : on fait infuſer le tout enſemble ſur des cendres chaudes, pendant vingt-quatre heures, dans deux bouteilles de vin blanc, renforcé de deux verres d'eau-de-vie, composant le quart d'une bouteille. Cette infuſion ſe paſſe par un linge, & ſe diviſe de trois cuillerées en trois cuillerées pour chaque bélier, brebis ou mouton, & par deux pour les agneaux de lait. Le troupeau avale ce fortifiant le matin à jeun, & reſte vingt-quatre heures ſans manger. Il faut tenir, pendant l'effet de ce remède, la bergerie un peu plus chaude qu'à l'ordinaire, ne mener le troupeau aux champs le lendemain qu'en cas qu'un très-beau jour ſe préſente, le laiſſer deux heures dans un bon pâturage, & garnir avant ſon retour tout le ſol de la bergerie

d'une nouvelle & abondante litière. Si le temps eſt nébuleux, pluvieux, chargé de brouillard, on donne au troupeau de très-bon foin aux rateliers.

Cette maladie a beaucoup de reſſemblance avec la petite vérole des hommes. L'inoculation ſeroit le ſeul moyen de la rendre moins deſtructive : mais comment inoculer tant d'animaux en même-temps dans un domaine ? Mon avis ſeroit de les faire ſéjourner pendant trois jours & trois nuits dans une même grange, en les y réuniſſant tous.

L'APOPLEXIE.

La maladie la plus meurtrière que les bêtes à laine éprouvent dans le Berry, eſt la maladie de Saint-Roch. Le Gentilhomme cultivateur penſe, comme moi, que cette maladie n'eſt autre qu'un coup d'apoplexie. Elle fait ſes ravages en toute ſaiſon, & le plus ſouvent elle les commence vers le milieu de l'été, quand les grandes chaleurs vont céder à l'humidité de l'automne qui s'approche. Le ſang des troupeaux s'eſt

épaissi au printemps par trop de nourriture verte, par la sécheresse de l'été, par l'ardeur du soleil dans une province très-découverte, par des sueurs forcées dans des bergeries suffocantes, par le défaut d'attention des colons qui n'envoient pas assez tôt, le matin, leurs bergèrs aux champs, qui ne les font pas revenir à la bergerie avant la grande chaleur; par le défaut d'attention des mêmes colons, qui ne devroient renvoyer leurs bêtes à laine au pâturage qu'une heure & demie, ou deux heures avant le coucher du soleil; par la mauvaise habitude de les mener dans les champs de froment & d'autres grains, aussi-tôt que les gerbes en sont enlevées; enfin, par la privation d'une boisson assez abondante & assez pure. Par toutes ces causes, la transpiration insensible s'intercepte, les humeurs s'épaississent, le sang se trouve surchargé de parties hétérogènes, il s'embarrasse dans son cours; bientôt le coup d'apoplexie survient, & tue l'animal en dix minutes, après l'avoir mis dans des convulsions affreuses & dans un tremblement universel.

Cette maladie deſtructive n'attaque pas un troupeau ſans qu'un berger intelligent ne ſe ſoit apperçu qu'elle l'a menacé. Ce berger a vu par degrés ſon troupeau moins gai que de coutume, ne bondiſſant point, ayant le regard moins brillant & la laine blafarde, & mangeant avec une ſorte de négligence. Ce berger a-t-il été auſſi ſoigneux que clair-voyant? Il a ſur-le-champ employé une ſaignée générale dans le troupeau. Il l'a réitérée le lendemain. Il a fait l'une à la queue ou au pied, l'autre à la veine ſous l'œil. Il l'a baigné profondément à la rivière, ou dans un cuvier, tous les jours durant une ſemaine. Il lui a donné à boire une grande quantité d'eau, qu'il eſt parvenu à lui faire accepter, en y mettant une once de ſel par ſeau, & qu'il a rendue plus ſalutaire par les doſes de miel & de vinaigre indiquées à l'article de la fièvre. Il a curé la bergerie à fond, il y a augmenté le cours de l'air le plus qu'il lui a été poſſible, ou bien il a fait coucher ſon troupeau expoſé totalement à l'air. Il a donné à ce troupeau très-peu de nouriture,

&

& il la lui a apportée aux rateliers, pour avoir pu s'aſſurer de la petite quantité & de la qualité des alimens. Il l'a privé même de tout repas durant un jour ſur trois. Il a eſſayé de tous les moyens qui diviſent, qui tempèrent, qui rafraîchiſſent le ſang, & de toutes les herbes émollientes, adouciſſantes, aqueuſes & peu nourriſſantes : elles ſont indiquées à l'article de la fièvre inflammatoire. La paille de ſeigle peut auſſi être le ſeul aliment.

Ces précautions n'empêcheront pas que le berger ne perde peut-être les têtes les plus chères de ſon troupeau, mais il pourra du moins s'attendre à arrêter les plus grands ravages de la maladie, que des ſoins plus vigilans & une prévoyance plus hâtive parviendront à détourner une autre année.

On ſentira facilement pourquoi les mêmes remèdes peuvent agir d'une manière différente ſur les troupeaux malades : l'apoplexie peut être ſanguine dans un animal, & ſéreuſe dans un autre. L'apoplexie ſéreuſe eſt la plus meurtrière. Elle conduit preſque toujours à la putridité la bête à laine, qui ſe ſauve du

danger du moment. Dans cette circonſtance la ſaignée ne ſoulage pas. Il conviendroit d'exciter le vomiſſement ; il paroît interdit aux animaux ruminans. La purgation ne le remplace que bien foiblement. Il faut cependant en eſſayer, la compoſer d'un gros de crême de tartre dans un verre de petit lait adouci avec un peu de miel, & la réitérer deux ou trois fois par jour, tant qu'on s'appercevra qu'elle procure du mieux. Sans parvenir à faire vomir les bêtes à laine, on leur fait toutefois jeter beaucoup de flegmes & de glaires par un mêlange de moitié de vinaigre & de moitié d'eau, qu'elles avalent ſans beaucoup de peine au moyen d'une petite bouteille à long col. La doſe du vinaigre pour chaque bête à laine eſt d'un trente-deuxième de pinte, c'eſt-à-dire, du quart de ce que s'appelle un verre dans le courant de cet ouvrage. On a quelques probabilités de la qualité de l'apoplexie, en examinant les fibres qui ſont autour du blanc de l'œil. Si elles ſont d'un rouge très-vif, on doit regarder la maladie comme une apoplexie ſanguine. Ces fibres ſont-elles pâles ?

Il eſt rare que l'apoplexie ne ſoit pas ſéreuſe, & que la ſaignée ne ſoit pas contraire. La purgation convient aux deux eſpèces, & le régime eſt le même dans les deux cas.

On ſent également pourquoi les maladies ſont ſi ſouvent épidémiques parmi les bêtes à laine. Plus les animaux ont des habitudes ſemblables, moins leurs deſtinées diffèrent, & plus leurs maladies ſont générales. Or quelle différence y a-t-il jamais dans les habitudes des bêtes à laine du même troupeau ? Aucune. A peine y en a-t-il dans leurs traits. Elles ſemblent vouées à l'uniformité abſolue dans leurs jouiſſances & dans leurs douleurs.

Une autre eſpèce d'apoplexie mortelle, mais moins épidémique que la précédente, eſt *le coup de ſang du toît*, ſuivant la dénomination commune. La chaleur de la bergerie augmente la fermentation des humeurs des bêtes à laine, & porte leur ſang avec impétuoſité & avec engorgement vers la poitrine. La bête malade a l'œil très-trouble & le flanc très-creux; elle baiſſe la tête, ſouffle fortement, ſe plaint beaucoup, &

meurt en très-peu de temps, ſi elle n'eſt pas promptement ſecourue. Une ſaignée abondante eſt le remède. Tout autre, ſans celui-là, eſt inutile, mais celui-là employé aſſez tôt ſuffit. J'ai pourtant obſervé que la bête malade eſt plutôt hors de danger, lorſqu'après l'avoir ſaignée, on la plonge entiérement trois ou quatre fois dans de l'eau très-froide. Cet accident, qu'on ne peut totalement prévenir, prouve qu'une bergère ne doit point négliger de viſiter ſouvent ſa bergerie, de faire lever pluſieurs fois le jour tout ſon troupeau, & de le ſuivre attentivement des yeux au premier moment où il eſt ſorti de l'étable. On ſaignera la bête malade hors de la bergerie, où elle ne rentrera que rétablie parfaitement. Dans le cas où elle reſteroit triſte & dégoûtée, on la ſépareroit du troupeau, & on la laiſſeroit deux jours ſans aucune nourriture. C'eſt dans la quantité & la qualité des alimens que doit conſiſter une grande partie des remèdes des animaux, & c'eſt ſouvent de l'abſtinence abſolue que la parfaite guériſon dépend. Mais, bien adroit eſt le propriétaire

qui parvient à perſuader de cette vérité les hommes de la campagne !

Une autre eſpèce d'apoplexie combinée avec les effets d'une indigeſtion, eſt le coup de ſang des champs. Cette maladie prompte fait enfler & chanceler la bête à laine. Elle eſt mortelle, ainſi que le coup de ſang *du toît*. La ſaignée en eſt auſſi le remède, mais elle n'eſt pas auſſi curative que dans la maladie précédente. Ce qui me confirmeroit qu'elle eſt mêlée d'une indigeſtion, c'eſt premiérement parce que l'animal eſt aux champs, & qu'elle ne l'attaque guères au commencement de ſa promenade; ſecondement, que le mouvement accéléré lui eſt ſalutaire; troiſiémement, que le bain froid ſouvent réuſſit, quand la ſaignée n'a pas même ſoulagé. C'eſt toujours, au reſte, un très-mauvais ſigne dans ces deux dernières eſpèces d'apoplexie de ne pas voir l'animal ſaigné perdre beaucoup de ſang; & c'eſt un ſigne preſqu'aſſuré de guériſon, quand, en ſortant du bain froid, il ſe ſecoue avec diligence, & lâche ſes excrémens. Le coup de ſang des champs me paroît être la

même maladie que le chancellement décrit dans le Guide du fermier.

Quoiqu'une très-grande abondance de ſang produiſe ces maladies, il ne faut pas croire que les bêtes à laine vigoureuſes ne puiſſent ſupporter long-temps cette trop grande abondance. Un fait prouvera leur force à cet égard.

Un particulier inſtruit alla dans un domaine acheter des béliers. Il en choiſit un de laine très-fine, très-haut ſur jambes, mince de corps, & dont la veine d'autour de l'œil annonçoit une grande abondance de ſang. Il étoit maigre & triſte depuis quatre mois, de l'aveu du métayer. L'acheteur dit au vendeur, qui paroiſſoit ſurpris du choix : J'enverrai demain une voiture ſur laquelle vous chargerez tous les béliers que j'ai choiſis; ſi celui-ci ceſſoit de manger avec appétit, coupez-lui ſans retard les deux oreilles en travers; le ſang paroît l'étouffer. L'animal arriva ſain chez l'acheteur. Il le fit ſaigner abondamment tout de ſuite; la gaieté de ce bélier revint; & cependant, quinze jours après, il eut le coup de ſang

du toît, & rendit ſous les ciſeaux plus de ſang encore que la première fois. Ce bélier depuis eſt devenu ſuperbe, & a joui de la meilleure ſanté.

M. l'abbé Teſſier, dans ſes obſervations ſur pluſieurs maladies de beſtiaux, dit, page 90, que les bêtes à laine paroiſſent quelquefois davance menacées du ſang; ce qui eſt bien d'accord avec ce que je viens de raconter. Il approfondit les détails de deux maladies des bêtes à laine, la maladie rouge & la maladie du ſang. La maladie rouge me ſemble la même que celle qu'on nomme, près de Bourges, *le monroi*. Je crois qu'elle tient plus, comme le dit l'auteur, à la putridité qu'à l'inflammation. Le bain froid & les herbes odorantes en paroiſſent véritablement les remèdes. L'auteur enſeigne pour cette maladie une décoction de ſerpolet, ou d'écorce moyenne de ſureau ou de ſauge, à laquelle on doit joindre du ſel de nitre ou du ſel ordinaire. Pour la maladie du ſang, il conſeille l'uſage de l'eau d'oſeille bouillie avec un peu de nitre, à la ſuite de la ſaignée.

Je m'applaudis de ne m'être point éloigné de ces bons principes dans le traitement de la maladie du ſang, & je vois avec ſatisfaction que, ſoit dans l'Encyclopédie, ſoit dans les ouvrages que j'ai cités, ſoit dans les autres livres d'économie rurale, on avoit donné preſque tous les bons préceptes ſur les bêtes à laine, qui ne ſont pas encore, malgré cela, mieux gouvernées. C'eſt une raiſon de plus pour les répéter. De quoi ne viennent pas à bout le temps, le précepte & l'exemple ?

Elles ſeront moins ſujettes à la trop grande abondance de ſang, lorſqu'on les obligera de ſe promener beaucoup en prenant leur nourriture. Cet exercice continuel facilite la digeſtion, & le ſang s'épure en même-temps qu'il ſe répare. Les bêtes à laine ſeroient en général attaquées de beaucoup moins de maladies, ſi l'homme de la campagne pouvoit ſe perſuader combien le froid & la propreté les fortifient, combien la variété des pâturages leur eſt néceſſaire, combien le mouvement eſt ſalutaire à tout

ce qui reſpire. Mais, bien adroit eſt le propriétaire qui parviendra à convaincre les colons de ces vérités !

L'INDIGESTION D'HERBES TROP VIVES.

IL arrive quelquefois au printemps que les bêtes à laine mangent avec trop d'avidité des herbes nouvelles qui leur plaiſent, & dont l'activité perfide met leur ſang dans une telle fermentation, qu'attaquées en pleine ſanté, elles s'arrêtent, enflent affreuſement, tombent & meurent dans l'eſpace de quinze minutes. J'eus, à un mois de mai, tout un troupeau de brebis atteint de cette maladie preſſante. J'en fis ſaigner cinq ou ſix à la veine ſous l'œil, & cette ſaignée ne ſervit qu'à avancer leur mort. J'eſſayai de l'huile & de pluſieurs autres remèdes. Tous furent inutiles. Le danger étoit urgent, & je m'attendois à perdre tout le troupeau. Heureuſement il ſe trouva préſent un ouvrier qui autrefois avoit été métayer dans le domaine de ma cour, & à qui cet accident

étoit connu. Il me dit que de faire baigner plusieurs fois de suite à l'eau très-froide toutes les bêtes malades, & de les faire marcher ensuite sans interruption jusqu'à les lasser, lui avoit réussi. Tout le troupeau, au même instant, fut plongé & replongé dans l'eau très-fraîche d'une fontaine; il fut excité à courir, & la maladie s'arrêta tout de suite.

Méfions-nous, en toutes saisons, de l'herbe trop verte & des pâturages où les bêtes à laine restent par goût long-temps au même endroit, en mangeant avec ardeur. Méfions-nous principalement de l'herbe succulente de mai. Après une longue privation, ces animaux sont invités au plaisir, & vont en abuser.

LA DISSENTERIE.

CE mal n'attaque le plus ordinairement que les bêtes à laine d'un pâturage gras & dénué d'herbes acides. Elles ont le ventre très-relâché; ce qui ne leur arrive guère sans maladie, qu'au renouvellement des

herbes. Elles répandent quelquefois un peu de ſang par le fondement ; elles ſont ſans force ; elles ont la fièvre ; elles ſouffrent beaucoup. L'uſage de la thériaque rendue purgative avec un peu de fleur de ſouffre, l'eau acidulée par un peu de vinaigre dans les auges, auquel on joint un peu de miel, des feuilles d'épine vinette, ou *berberis* pour nourriture, & enſuite l'uſage du préſervatif de poudre de genevrier que j'ai promis de décrire au chapitre ſuivant, conviennent à cette maladie quelquefois épidémique, ſouvent mortelle, toujours infectante, que l'automne développe, & que l'humidité rappelle.

LA GALE OU LA DARTRE VIVE.

TOUTES les parties du corps des bêtes à laine peuvent être le ſiège de cette maladie qu'on guérit radicalement, ſi invétérée qu'elle ſoit, en s'en occupant. Elle eſt plus opiniâtre aux lèvres & ſur le nez que partout ailleurs, à cauſe du frottement irritant que les parties éprouvent, quand l'animal

mange au pâturage ou au ratelier. Elle provient de malpropreté, de mauvaiſe nourriture, de défauts de ſoins en tout genre, & elle ſe communique à tout un troupeau en très-peu de temps (1).

M. de Chanvalon, auteur du Manuel des champs, indique pour remède, un onguent

---

(1) On guérit même le lézard, démangeaiſon forte ſans boutons extérieurs, qui ſillone le corps des bêtes à laine, fait tomber leur toiſon par lambeaux, & ſe communique : mais je croirois la guériſon plus ſûre de cette eſpèce de gale, en employant le remède au mois de mai, & je prendrois de plus les précautions ſuivantes. Je tondrois l'animal en entier. afin d'être aſſuré qu'il ne reſte pas quelques boutons inconnus ſous ſa laine. Le troupeau malade ſeroit enſuite conduit dans un bon pâturage ſec, où il ſeroit nourri d'excellent fourrage à la bergerie. Chaque matin, deux heures avant d'aller aux champs, on lui feroit manger, pendant une ſemaine ou deux, de l'avoine ſaupoudrée légèrement de crocus & de limaille d'acier, & ſa boiſſon ſeroit de l'eau blanchie avec de la farine de froment. A meſure que la démangeaiſon d'un animal ceſſeroit, je le ſéparerois du reſte du troupeau, & je me conduirois ainſi juſqu'à la guériſon du dernier.

composé d'huile de chenevis, d'alun de glace & de soufre vif, ou bien le vin dans lequel on aura lavé de l'antimoine. Il propose en outre, si le mal attaque tout le corps de l'animal, de le laver avec de l'eau de lessive, & de le frotter ensuite plusieurs fois de camphre bouilli avec de l'huile d'olive.

Le *Gentilhomme Cultivateur* conseille la lie de savon, dans laquelle on trempe une brosse avec quoi l'on frotte la gale. Il termine la cure par un onguent de goudron & de sain-doux en parties égales.

Virgile propose une composition de marc d'huile d'olive, de l'écume de l'argent, de poix, de soufre vif & de cire grasse, y joignant le suc d'oignons de mer, l'ellébore & le bitume noir. Il met au-dessus de cet onguent, l'incision & la scarification faites à l'endroit ulcéré.

Le Guide du fermier vient à son tour avec le goudron préparé, ou avec de l'huile du genêt : il ajoute qu'un autre aussi efficace est de prendre des parties égales de goudron & de vinaigre, de les faire chauffer ensemble,

de les remuer jusqu'à leur mélange parfait, & d'oindre de cet onguent les ulcères.

Je ne nie, ni n'affirme la bonté de ces remèdes que je n'ai point employés ; mais je préférerois le remède suivant, en usage pour les chevaux, & qui n'a jamais manqué la guérison. Il est composé de deux onces de vif-argent, de deux onces de térébenthine & de deux livres de graisse de porc. On quadruple pour les chevaux la dose de vif-argent. Une seule friction guérit radicalement les plaies. C'est ainsi qu'on prépare cet onguent pour les brebis. On broye ensemble le demi-quarteron de vif-argent & les deux onces de térébenthine dans une passoire à petit lait. Quand la térébenthine & le vif-argent ne présentent plus aux yeux aucune feuille, & que le mélange, bien divisé, est de couleur d'ardoise, on prend les deux livres de graisse de porc, qu'on a eu soin d'amener sur le feu à la liquidité de l'huile, & presque refroidie, on l'incorpore peu-à-peu, en remuant toujours le tout au vif-argent & à la térébenthine.

Cette quantité d'onguent ſert pour un nombre indéfini de bêtes attaquées de ce mal. On les en frotte ſeulement à l'endroit malade. Cette quantité épuiſée, on recommence la même compoſition, tant qu'il reſte quelque malade à panſer dans le troupeau galeux ou dartreux. L'uſage du préſervatif de poudre de genevrier eſt très-propice après la dartre vive amortie, ou après la gale diſparue.

Le propriétaire ne doit point envoyer en foire un troupeau atteint de cette maladie, avant de l'avoir fait guérir, puiſqu'elle ſe communique dans la bergerie par le moindre frottement, ou par le moindre attouchement (1).

---

(1) Il eſt annoncé dans *l'Inſtruction pour les bergers* que les moutons, habitans des terreins bas, ſont beaucoup plus ſujets à la gale que ceux des terreins élevés; pendant que les derniers ſont plus fréquemment attaqués du coup de ſang. Cet ouvrage détaille enſuite un remède pour la gale. C'eſt de faire fondre une livre de ſuif ou de graiſſe, & de mêler avec elle hors du feu un quarteron d'huile de térébenthine.

Dans les bergeries bien gouvernées la gale doit être inconnue. Dans l'eſpace de dix années, je n'ai pas vu une ſeule de mes bêtes à laine qui en ait été attaquée.

L'ETISIE OU LE MARASME.

UN pâturage trop maigre donne infailliblement cette maladie aux troupeaux. Elle leur fait perdre peu-à-peu leurs forces & leur gaieté. Leur laine tombe de misère, & leur foibleſſe les approche de jour en jour d'une mort prématurée, & qui a pour époque ordinaire le milieu de l'hiver, quand le ratelier eſt auſſi indigent, que le fut le pacage de l'été. Le remède ſe préſente facilement à l'eſprit : nourriſſez par degrés vos bêtes à laine plus abondamment au vert & au ſec, & donnez-leur, ſi vous pouvez, quelque grain dans ſa paille ou quelques légumes ſubſtantiels.

Les agneaux qui ont le malheur de naître, l'hiver, de mères mal nourries & décharnées, attaqués de cette maladie dès leur naiſſance, languiſſent & s'éteignent ſubitement.

L A

LA POURRITURE.

Un pâturage trop abondant & trop humide produit un mal oppoſé à l'*étiſie* ; ce mal eſt la graiſſe jaune, & finalement la pourriture. On croit cette maladie ſans remède quand elle eſt déclarée. Il ſembleroit qu'il ne reſte qu'à prévenir la perte totale, en vendant le troupeau entier au boucher avant que la graiſſe de mauvaiſe qualité ſe manifeſte généralement (1).

---

(1) M. l'abbé des Perres m'a cependant aſſuré qu'avec les branches de genêt, dont il eſt dans l'uſage de faire remplir les rateliers de ſes bergeries ſoir & matin, aux jours humides de l'hiver, il a arrêté une maladie de putridité déclarée ; que la mortalité ceſſa dans le troupeau, & qu'il engraiſſoit auſſi-tôt qu'il l'eut mis à ce régime. Ce remède mérite toute la confiance du lecteur. Le genêt a de grandes propriétés ; il eſt apéritif ; ſon huile eſt bonne pour les dartres ; ſon infuſion tue les chenilles ; la leſſive de ſes cendres eſt puiſſante dans l'hydropiſie ; l'onguent, fait de ſon extrait compoſé, eſt ſouverain contre les plaies, & le rapport de Dom Mignot, abbé de l'abbaye des Pierres, ne laiſſe aucun doute.

Les bergers qui n'ont que des pâturages humides & très-féconds à offrir aux troupeaux qu'ils destinent à la boucherie, ne peuvent absolument se dispenser de rendre leur boisson salée ou acide, & d'employer le préservatif de poudre de genevrier.

Un pâturage maigre & humide pourrit de même les bêtes à laine, mais sans les engraisser. Les mêmes précautions alors sont indiquées par le même danger. Elles le sont encore pour les moutons & pour les brebis de nourriture, qui vivent sur des terreins très-riches, quoique secs. Ces bêtes à laine ne pourriroient pas, mais elles s'engraisseroient malgré les soins du berger. On sait que les bêtes à laine ne prennent pas impunément une quantité considérable de graisse. Sur ces derniers terreins, il est peut-être hasardeux de les laisser vieillir. Une saignée à la veine sous l'œil leur est peut-être aussi nécessaire, de temps à autre, que le préservatif de poudre de genevrier.

Les betes pourries languissent quelque temps, cessent de manger avec appétit, deviennent tristes, ont de la peine à se tenir

ſur leurs jambes, chancèlent, tombent ſouvent, & finiſſent par mourir dans une agonie peu douloureuſe.

Après avoir donné le conſeil de vendre les troupeaux menacés de cette maladie, il eſt juſte d'inſtruire l'acheteur des ſignes qui la dénotent ſur l'animal vivant, & de ceux qui la prouvent dans l'animal mort.

On connoît qu'une bête à laine vivante eſt pourrie, à l'œil creux & de couleur de ſuif ordinaire, aux vaiſſeaux ſanguins de l'œil, qui ſont d'une couleur obſcure, approchant du noir; à la chair pâle, à la peau humide, aux dents ternes, aux gencives baiſſées, & à la laine qui, ouverte, frottée entre les doigts, & tirée doucement, ſe détache aiſément de la peau.

Les preuves de pourriture, après la mort, ſont le ventre plein d'eau, la graiſſe jaune, de petits vers, ou des puſtules blanches, ou des nœuds dans le foie, ou un foie que la main peut rompre par morceaux.

LA MORSURE DE LA VIPÈRE OU DE LA COULEUVRE.

CE danger ne menace que les brebis, & lorſqu'elles ont mis bas. Quelquefois la vipère, & plus ſouvent la couleuvre, attirée par l'odeur du lait & par la chaleur, ſe gliſſe audacieuſement dans les bergeries, ſe tient cachée dans la litière ou dans les trous des murs, tette les brebis, & leur fait de profondes morſures au pis. Ces morſures leur cauſent une inflammation; elles font très-ſouvent tomber leur pis en pourriture, les rendent par conſéquent impropres à nourrir leurs agneaux; & d'autrefois, leur occaſionnant une grande enflure générale, les font mourir dans de cruelles ſouffrances, ou quelquefois de mort ſubite.

Le premier remède eſt la ſaignée, ſuivie de ſcarifications au pis; le ſecond eſt le cataplaſme de mie de pain & de lait, ou celui d'oſeille bouillie; le troiſième eſt l'application de l'onguent de la mère, fondu & délayé dans un peu d'huile d'olive. On renverſera

la brebis pour graisser de ce mêlange son pis & les parties mordues. Cet emplâtre s'applique au moyen d'un linge, aù travers duquel passent les deux cuisses de la brebis, & qui est arrêté sur son dos. C'est de la même manière qu'on lui pose le cataplasme. On donne intérieurement une infusion de fleur de sureau & de miel. On peut substituer à l'incision du pis une flagellation avec du groseiller épineux, ou une branche de *berberis* ou épine-vinette.

Le préservatif vaut mieux au reste que les remèdes. Visitez souvent le pied intérieur des murs de la bergerie; détruisez sans miséricorde ces reptiles frileux & malfaisans; éloignez les brebis aux champs des buissons herbeux, retraite naturelle de ces dangereux reptiles, & appas perfide pour les troupeaux.

LA LOURDERIE.

La lourderie, nom significatif donné par le peuple, est une singulière & cruelle maladie qui détruit en Berry un vingtième au moins de l'espérance des bergers. Elle ne

regarde communément que les agneaux & les *vaſſiveaux*. L'agneau attaqué de ce mal, dans l'apparence de la plus belle ſanté, perd inſenſiblement l'appétit & le ſommeil ; il maigrit, il devient triſte, il a la tête peſante, il s'arrête étonné, il s'écarte du troupeau, il tourne pluſieurs fois ſur lui-même, tantôt à droite, tantôt à gauche, quelquefois des deux côtés tour-à-tour ; il finit par ne plus marcher que circulairement, par tomber & ſe précipiter dans quelque foſſé ou dans quelque marre : ainſi ſe termine ſa vie trop courte & trop malheureuſe.

La cauſe de cette maladie convulſive me parut être des vers blancs à anneaux, de la longueur d'un pouce & de la groſſeur du petit doigt. Curieux de m'aſſurer du ſiège du mal, j'aſſiſtai à l'ouverture longitudinale de la tête d'un agneau *lourd* que j'avois fait tuer. Une recherche très-longue & très-exacte me fit découvrir, à la naiſſance du nez, les vers que je viens de décrire. Cet agneau en avoit des deux côtés, un à droite & deux à gauche. Je crus expliquer par cette découverte les ſymptômes de cette maladie. N'y

a-t-il qu'un ver, me disois-je ? l'agneau souffre moins, & ne tourne que d'un côté. Y a-t-il plusieurs vers dispersés dans chacun des nazeaux ? c'est alors que ce jeune animal est tourmenté sans relâche, & qu'il tourne à droite & à gauche, toujours du côté où le ver lui est nuisible, & se livrant toujours à ce mouvement circulaire pour se débarrasser de la douleur présente & variable qu'il ressent.

Je cherchai le remède. Ma recherche étoit guidée par la réflexion suivante : si le siège du mal étoit constamment le canal du nez, le remède seroit de découvrir une poudre ou une liqueur mortelle pour l'insecte, & indifférente pour l'agneau. On s'occuperoit ensuite de l'injecter ou de la souffler dans le nez de ce dernier.

Mais, depuis cette première expérience, on a ouvert chez moi d'autres têtes d'agneaux *lourds*, où nuls vers n'ont paru. Dès-lors la découverte dont j'étois fier est devenue problématique, & je me suis arrêté à penser que des vers sont bien quelquefois le principe du mal, mais qu'ils se logent souvent

en des parties intérieures, inacceſſibles à nos recherches imparfaites, ou qui ne peuvent être ſoulagées par nos remèdes incertains.

On a eſſayé ſur un autre agneau *lourd* de mes bergeries une injection hardie d'huile de térébenthine dans les nazeaux. A peine l'eut-il reçue, qu'il tomba roide mort. Une ſorte décoction de tabac ou de poudre à fuſil eût été ſans danger, ſi elle n'eût opéré aucune guériſon (1).

---

(1) Un fermier m'a aſſuré qu'il avoit guéri des agneaux lourds, en mettant du ſel & du poivre dans leurs oreilles, qu'il lioit avec une ficelle, pour quelques jours. Je doute qu'ils fuſſent lourds.

Un remède envoyé de Paris, eſt composé, dit-on, de tabac & d'ellébore. Sa bonté n'eſt pas encore démontrée par un ſuccès conſtant, ni peut-être bien avéré. On l'appelle huile empyreumatique.

Pluſieurs agriculteurs de cette province penſent que *la lourderie* eſt cauſée par les coups de tête violens que les agneaux ſe donnent, qu'il ſe forme un abcès dans leur tête, & que la mort ſurvient lorſque cet abcès crève.

Je ne ſerois pas éloigné de croire que quelquefois des vers, & quelquefois un abcès, ſont cauſe

Je laiſſe à d'autres plus heureux que moi à découvrir ce vermifuge. J'ai dit ce que j'ai obſervé de cette maladie. Son extirpation ſeroit un grand ſervice à rendre à cette province, & j'aurois été jaloux de le lui rendre.

Les agneaux *lourds* meurent néceſſairement en peu de temps, ſoit d'accident, ſoit *d'étiſie*, ſoit par le déchirement de quelque membrane, qui les tue avec convulſions. Cette maladie a beaucoup de reſſemblance, dans pluſieurs de ſes effets, avec l'épylepſie; cela eſt cauſe, je penſe, qu'on les a con-

---

de cette maladie tournante. Dans le moment où j'écris ces notes, j'ai injecté de cette huile dans les narines d'un agneau lourd. Il a eu des convulſions violentes, & a jetté du pus par le nez. Depuis, j'ai réitéré l'injection, & lui en ai fait avaler. Il eſt mort en l'avalant. Il a été ouvert ſur-le-champ. Il avoit le poumon gâté du côté droit, & un dépôt de pus dans la tête du même côté, qui étoit auſſi le côté vers lequel il tournoit. *La lourderie* vient-elle d'une contuſion ? Eſt-elle tout ſimplement une maladie de poitrine ? Eſt-ce un ver qui la produit ?

fondues, & qu'aucun écrivain agriculteur n'a décrit celle-ci. J'ai observé que l'époque la plus ordinaire de *la lourderie* est l'hiver, & généralement tous les mois où les bêtes à laine sont réduites à la nourriture sèche. Les agneaux prendroient-ils dans cette nourriture le germe de ce vers ? Le ramasseroient-ils aux champs en respirant ? Dans quelle saison ? L'expérience ne m'en a rien appris encore. L'usage périodique du sel, à la dose d'une livre par jour pour cinquante agneaux, ne pourroit-il pas être un préservatif des vers intérieurs ?

LES VERS DU PIED.

DES vers charnus, de la longueur de deux ou trois pouces, s'introduisent dans la fourchette du pied des bêtes à laine, & les font boiter. Cette incommodité se signale par une enflure au pied, & par un petit trou, d'où sortent des poils noir d'environ un pouce de longueur.

Il est question de fendre la peau du pied, de tirer adroitement le ver par ses poils,

de graiſſer la plaie avec de l'onguent de genêt, ou le goudron préparé, ou l'onguent de la mère, & de couvrir le pied d'un morceau de peau couſu en forme de doigtier.

Le Rhume.

Cette maladie inflammatoire eſt encore principalement funeſte aux agneaux. Elle veut être prévenue plutôt que ſoignée. L'agneau d'hiver qui eſt enrhumé languit long-temps, & ne ſe guérit que bien rarement, s'il eſt foible de complexion.

On préſerve du rhume une bergerie par tous les ſoins que j'ai déjà détaillés, au nombre deſquels ſe trouve éminemment l'attention d'y maintenir une température douce & graduée. Pour cet effet, il ne faut pas, les mères préſentes, la tenir trop chaude; & l'on doit, les mères abſentes, la fermer davantage, & jamais tout-à-fait. Sans cette précaution, les agneaux paſſent, au départ de leurs mères, de l'été à l'hiver, & à leur retour, de l'hiver à l'été. La chaleur conſidérable que les brebis communiquent

à ces jeunes êtres, ſe conçoit facilement. A deſſein d'en ſentir toujours le même degré, ils s'aſſemblent quand ils ſont ſeuls, & ſe preſſent tous en un monceau, regrettant leurs mères; ils s'expoſent au ſoleil, s'y endorment, & s'étouffent ou ſe réveillent fortement enrhumés. On évite ce danger, en ne donnant point l'entrée de la bergerie aux rayons direct du ſoleil, durant le ſommeil profond de ces petits animaux, & en la laiſſant cependant à l'air & au jour.

L'eau miellée entretenue tiède dans des auges peu profondes, ou dans des baquets plats, & du pain de froment & de ſeigle émietté pour nourriture, ſont des remèdes qui ne peuvent être que ſalutaires. Un peu d'huile d'amande douce mêlée à un peu de vin blanc, convient aſſez dans toutes les maladies de poitrine des bêtes à laine. La ſaignée ne peut nuire aux agneaux forts, ſur-tout dans le commencement du rhume.

Les mêmes cauſes qui produiſent le rhume donnent fréquemment auſſi des co-

tiques aux agneaux. L'huile d'amande douce en boiſſon ou en lavement les appaiſe.

Je ne puis trop répéter que les alternatives ſucceſſives de chaleur, de gelée, d'humidité & de vents froids, que le mauvais gouvernement des colons ne ſait point modérer, emportent un tiers des agneaux de cette province.

La Noueure ou le Rachitis.

Autre maladie des enfans, qui dégrade les agneaux autant par mauvaiſe nourriture, que par vice de conformation. Un agneau eſt-il long-temps noué, obſtrué, rachitique ? il ne vaut pas la peine d'être ſoigné. C'eſt un avorton que l'on conſerve. Les agnelles & les brebis couvertes par des agneaux ſont ſujettes à procréer des agneaux de cette difformité. L'eau chaude augmente le mal. L'eau froide ſalée peut être utile à titre de fortifiant & de fondant.

Je n'ai point vu d'agneaux de mars, ni d'avril, ni de mai, nés de bonnes brebis, tomber dans la noueure. Tout prouve, ou

tend à prouver que l'hiver n'eſt point la véritable ſaiſon pour la naiſſance des agneaux, ni de beaucoup d'autres animaux.

LA RAGE.

BRULER la plaie ſur-le-champ, faire avaler en deux jours un huitième de pinte de vinaigre, & amputer la morſure au premier inſtant, ſont des remèdes preſque certains pour la béte à laine mordue. Preſque jamais, d'ailleurs, les bétes à laine ne ſont attaquées de la rage, leur robe épaiſſe les défend contre la ſalive du chien malade.

Ce ſont bien plutôt les chiens attachés aux troupeaux, qui ont trop ſouvent cette affreuſe maladie ; & ces fidèles gardiens, excellente production de la nature, valeureux défenſeurs de nos foyers, aimables compagnons de l'homme, & à quelques égards au-deſſus de nous dans l'échelle des étres, valent bien la peine que l'on s'occupe de conſerver ceux d'entre eux qui ſont inſtruits & utiles.

Les remèdes pour eux ſont les mêmes

que pour les bêtes à laine, & pour tous les animaux. On pourra essayer à leur égard de la composition de sept grains de turbith minéral & d'assez de mie de pain pour en former un bol. On le jette au chien avant la rage déclarée, & l'on frotte sa plaie à la même époque avec de fortes doses d'onguent mercuriel. Si on osoit tondre le chien totalement, il seroit encore plus sûr de l'en frotter par-tout le corps. Ce procédé est tiré de l'Avis au peuple sur sa santé, par le Philosophe Tissot. Le plus prudent de tous les moyens, lorsqu'on ne peut enfermer sûrement le chien, c'est le coup de fusil.

LA TIQUE.

Ce petit insecte, aîlé & noirâtre, s'attache au corps des bêtes à laine, s'y multiplie prodigieusement, gâte leur peau & les fait maigrir à vue d'œil. L'onguent de genêt est un remède ; une forte décoction de tabac en est un autre : le premier vaut mieux à la tonte; le second est préférable au temps où la laine est plus longue.

Le Berlin eſt une autre eſpèce de tique qui ſuce auſſi le ſang, & fait des taches vertes & tenaces à la laine. Une forte décoction de tabac & de poivre détruit cet inſecte paraſite très-fécond, qui aime tant la chaleur, que quelquefois il ſort de la toiſon des bêtes à laine expoſées au ſoleil ardent.

LE VENIN.

SI une bête à laine a mangé quelques champignons vénéneux, ou de nouvelles ſommités de fougère, ou quelqu'autre choſe contraire à ſa ſanté, elle peutenfler, & eſt en danger de périr.

La ſaignée aux lèvres & aux oreilles, ou à la veine ſous l'œil, ſuivie d'une cuillerée d'huile d'olive, ou de la même doſe de vinaigre blanc, eſt un remède immanquable au commencement de la maladie (1).

---

(1) L'Inſtruction pour les bergers nous aſſure que les bêtes à laine ne mangent point les plantes capables de les empoiſonner. Puis-je objecter cependant qu'une plante peut devenir une eſpèce de poiſon, par

MALADIES

Maladies Diverses.

La *diarrhée*, les *obſtructions*, le *mal des yeux*, l'*hydropiſie* & les *tumeurs*, ſont des maladies qu'éprouvent encore les bêtes à laine.

La décoction de chêne eſt un remède de la *diarrhée* qu'il eſt dangereux d'arrèter trop tôt.

L'ail, le perſil, l'éclaire, le chiendent, les feuilles de lierre en arbre, militent contre les *obſtructions*.

Le *mal des yeux* eſt adouci par l'eau de plantain, & ſouvent il eſt guéri par du jus d'éclaire, ou par un cinquième de vinaigre blanc dans quatre cinquièmes d'eau. Certains fourrages ſecs ſont dangereux pour les yeux dans le ratelier.

L'*hidropiſie* exige la ponction, & ſert

---

les frimats ou par les ſels, qui peuvent la couvrir accidentellement ? La brebis n'eſt pas aſſez intelligente, à ce que je préſume, pour éviter ce danger, ſur-tout s'il ſe préſentoit à elle ſur une herbe qu'elle aime.

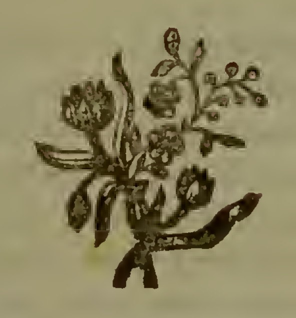
d'avertiſſement aux propriétaires pour engraiſſer l'animal, s'il revient de la première attaque de cette maladie voiſine de la pourriture. L'abſinthe & la rue ſont des plantes convenables à la ſuite de la ponction, & l'uſage du ſel eſt alors indiſpenſable.

Les *tumeurs* demandent l'onguent de genêt, ou tout autre maturatif adouciſſant. Si les tumeurs ſont rouges & inflammatoires, la ſaignée doit précéder la friction.

On ſaigne ſuivant les divers cas à la veine ſous l'œil, ou aux oreilles, ou aux lèvres, ou au pied, ou à la queue; mais, pourvu qu'on tire abondamment du ſang, l'endroit d'où il jaillit ne vous ſemble-t-il pas bien indifférent pour la guériſon de l'animal ? La ſaignée la plus prompte, & qui ne peut ni bleſſer ni défigurer la bête à laine, n'eſt-elle pas la préférable ?

Tels ſont les détails que je m'étois propoſé de donner ſur les maladies des bêtes à laine. Vous avez eu le courage d'en faire la lecture, ne répugnez pas à prendre connoiſſance, dans le chapitre ſuivant, des

remèdes préſervatifs de quelques-unes de ces maladies, & de ceux qui calment & qui guériſſent les plaies. Je ſerai le plus laconique qu'il me ſera poſſible, & je n'abuſerai pas de votre patience.



CHAPITRE XII.

Des Préſervatifs des Maladies des Bêtes à laine, & des adouciſſans pour leurs Plaies.

LA TERRE D'UNE FOURMILLIÈRE.

LE Manuel des champs conſeille de prendre une fourmillière toute entière, de la faire ſécher au four, de la réduire en poudre, de la tamiſer, & d'en donner dans des auges, avec de l'avoine & du ſel, aux troupeaux de bêtes à laine. Il met un quart de chopine de cette poudre de fourmillière pour le double d'avoine & un peu de ſel Il dit qu'il faut ſervir une fois par ſemaine ce préſervatif à chaque bête à laine. Cette habitude aſſujettiſſante eſt défectueuſe : faut-il accoutumer les animaux à des remèdes ſi répétés? Les gens de la campagne auront-ils tant de ſoin?

Je préfère à tous égards le préſervatif

plus ſimple du Guide du fermier. J'ai l'expérience en ſa faveur. Je n'en ai jamais vu réſulter que de bons effets. Je m'y ſuis borné par cette raiſon, & je n'ai point été tenté de faire l'eſſai de la terre fourmillière, que je ne crois pas ſans vertus.

LA POUDRE DE GENEVRIER.

Voici comment ſe compoſe le préſervatif que j'ai annoncé.

Cueillez des baies & des ſommités de genevrier, écraſez-les bien, faites-les ſécher doucement au four après la cuiſſon du pain, réduiſez-les en poudre très-fine, & paſſez-les en cet état au tamis de ſoie.

Mettez deux gros de cette poudre dans un demi-boiſſeau d'avoine, avec quatre onces de ſel ſéché au feu ſur une pelle, & broyé très-fin; remuez le tout, afin que l'avoine ſoit bien imprégnée des ingrédiens déſignés ci-deſſus; donnez cette avoine à vingt-cinq bêtes à laine dans un temps humide; donnez-la dans un moment contagieux; donnez-la ſur les terreins peu ſecs

aux bétes menacées de putridité, d'obſtructions, de jauniſſe, de toute eſpèce de maladies d'engorgement & de relâchement. Elle convient en tout pays, en toute ſaiſon, en toute circonſtance, hors dans la fièvre & dans les maladies inflammatoires déclarées. Preſque toutes les maladies des bétes à laine, dont la cauſe eſt inconnue, me paroiſſent l'effet d'un venin que la foibleſſe de leurs organes ne peut expulſer, & le préſervatif, qui les fortifie grandement, doit les en débarraſſer.

On uſe de ce remède comme de préſervatif, trois ou quatre fois par an : les bêtes à laine qui ſe portent bien ont un peu de répugnance à manger ce mêlange; on les y force en les faiſant jeûner auparavant : celles qui ont de la diſpoſition à quelqu'incommodité, prennent volontiers cette avoine.

Lorſqu'on donnera ce préſervatif aux bêtes à laine, on le leur ſervira avant qu'elles aient mangé, & deux jours de ſuite tout au plus. Ces deux jours, elles ſeront nourries au ſec; on leur refuſera toute boiſſon, & l'on parfumera l'étable avec du genièvre

fumant. Il n'y a point d'inconvénient à présenter cette avoine aux agneaux ; son effet est de donner de la gaieté, & de modérer sous peu de jours le desir de boire.

Ce préservatif, reconnu très-salutaire en Angleterre & en France, s'accorde à merveille avec les observations des agriculteurs, qui ont remarqué que les bêtes à laine paissant sur des terreins où l'on voit des touffes de genevrier éparses, sont exemptes de toutes les maladies de putridité, & le sel & l'avoine qui entrent dans ce mêlange contribuent, ainsi que l'amertume de la poudre de genevrier, à l'éloignement de ces maladies. Ce remède n'est pas exorbitamment cher pour le pauvre colon, n'étant employé que trois ou quatre fois par an.

La Feuille d'Orme.

Après la poudre de genevrier, si l'on peut indiquer un préservatif plus facile à préparer, moins dispendieux encore, très-puissant & très-agréable aux bêtes à laine, c'est de la feuille d'orme, plutôt sèche que verte, &

jamais jaune. Quand elle eſt verte, je l'aſperge avec de la ſaumure, & quand elle eſt sèche je la ſaupoudre de ſel. La quantité eſt arbitraire, parce que l'excès n'en eſt point nuiſible. J'en donne, une fois par ſaiſon, à toutes mes bêtes à laine dans un temps d'humidité. Je ſupprime le ſel pour les agneaux, à moins qu'ils ne ſoient languiſſans.

Je crois inutile de multiplier les préſervatifs, un ſeul qui eſt bon ſuffit; il en ſera de même des adouciſſans pour les plaies.

LE GOUDRON PRÉPARÉ.

Une demi-livre de graiſſe d'oie ou d'autre volaille, ou de lard non ſalé, ou de beurre frais, doit être fondue en huile; une livre de goudron doit y être ajoutée, & le tout eſt remué juſqu'à ſon mélange parfait.

On verra plus bas quelle eſt la manière d'appliquer cet onguent ſalutaire.

L'ONGUENT DE GENÊT.

Dans dix pintes d'eau claire mettez deux

livres & demie, tant de petits bouts verts de tiges de genêt, que de feuilles, boutons & fleurs, du même arbriſſeau, le tout coupé bien menu. Le genêt bouillira doucement juſqu'à ce que le tout ait acquis la conſiſtance de gelée. On verſe ſur cette gelée une demi-pinte de bonne ſaumure & un quarteron de ſuif de mouton, bien fondu & bien nettoyé. On a ſoin de méler le tout enſemble pendant une minute ou deux avec une palette de bois. On paſſe définitivement ce mêlange, que l'on conſerve toute l'année dans des pots de terre verniſſés & couverts de parchemin.

Le *Guide du fermier*, de qui j'ai pris ces remèdes, avertit que le printemps eſt la ſeule ſaiſon de faire cet onguent; qu'il eſt plus ſalutaire habituellement que le goudron préparé; qu'il ne gâte point la laine, & qu'un berger ſoigneux ne doit jamais en laiſſer finir ſa proviſion.

LA POMMADE DE SOUFRE.

On prend une livre de ſoufre pilé, deux livres de beurre frais & de vieux oing, &

deux poignées de poudre d'ardoiſe pilée; on fait fondre le vieux oing & le beurre enſemble; on y joint enſuite le ſoufre, & on laiſſe beaucoup bouillir la liqueur, que l'on remue toujours pour en conſolider la liaiſon. Cette pommade eſt tirée du Parfait maréchal de M. le Chevalier Garſault.

La manière d'appliquer cet onguent & les précédens eſt d'en oindre tous les jours la plaie, lavée auparavant avec un peu d'eau d'alun ou d'eau ſalée, ou d'eau de vinaigre, juſqu'à parfaite guériſon. Le berger tond d'abord les environs de la partie bleſſée, & il préſente l'onguent au feu avant de s'en ſervir.

Il eſt encore bien d'autres remèdes que je pourrois enſeigner pour les plaies; mais comme il m'ont paru n'avoir qu'à un degré inférieur les propriétés qu'ont ceux que je viens d'indiquer, je m'abſtiendrai d'en parler, & je n'excepterai de mon ſilence que le bienfaiſant onguent de la *mère*. En voilà aſſez pour qui les emploiera, & beaucoup trop pour celui qui ne croira pas à leur

efficacité, ou qui négligera de s'en convaincre.

Le lecteur, très-ennuyé ſans doute de tant de pharmacie, me permettra à ce ſujet une réflexion, que peut-être il a faite avant moi. J'ai parfaitement ſenti qu'il n'eût été poſſible de plaire autant que d'inſtruire en ces deux chapitres, auſſi néceſſaires que faſtidieux, qu'en montrant les graces naturelles d'une fermière active, ſurveillant les bergeries & ſecourant adroitement elle-même ſes ſuperbes brebis, ſa richeſſe & ſon occupation; mon plaiſir eût été de rendre juſtice à ſes talens, & de faire ſentir l'importance de ſon exemple & de ſes ſoins dans le grand art, dans l'art reſpectable de l'agriculture; mais je ne me ſuis pas fié au preſtige de mon éloquence, & j'ai craint de ne procurer au lecteur que l'ennui que j'ai tâché de lui ſauver.

CHAPITRE XIII.

Des Gardiens des Troupeaux.

CE n'eſt point aſſez que la maîtreſſe vigilante d'une métairie fournie de remèdes, ſoit aſſidue auprès de ſes bêtes à laine : la guériſon de beaucoup de leurs maladies aiguës dépend du premier coup-d'œil de la perſonne qui les garde, & des ſecours ſimples & prompts qu'elle leur prodigue ; & la propriété générale des troupeaux eſt ſoumiſe aux bons ſoins des bergers, ou, pour mieux dire, des bergères, car il n'y a preſque que des femmes qui gardent les troupeaux en Berry (1).

C'eſt à vous que je m'adreſſe par cette raiſon, propriétaires équitables ! vous con-

(1) *Alitur vitium vivit que tegendo*
Dum medicas adhibere manus ad vulnera paſtor
Abnegat, & meliora deos ſedet omina poſcens.

VIRGILE, Georgiques.

fiez à ces bergères le soin de vos troupeaux; leur devoir seroit de les conduire & de les contenir aux foires, de les gouverner à la bergerie & de les traiter dans leurs maladies diverses. Mais (daignez me répondre de bonne-foi) qu'est-ce qu'une bergère en Berry? Un être n'ayant nulle intelligence, nulle bonne volonté, nulle énergie, nulle adresse. Aux champs, vous la voyez sans cesse occupée à teiller ou à filer du chanvre; assise au pied d'un buisson, tandis qu'elle devroit être debout; éloignée de son troupeau, que ses pas & ses yeux devroient toujours suivre; ne pouvant ni secourir les bêtes frappées du sang, ni les sauver de l'attaque des loups (1); peu capable, même avec son chien mal instruit, de servir de rempart aux bleds naissans, & plus propre à in-

---

C'en est fait des troupeaux si les bergers tranquilles
Ne combattent le mal que par des vœux stériles.

Traduction par M. l'Abbé DE LILLE.

(1) *Longius heu! querulo frustra vocat ore magistrum.*

Præd. Rust. l. 2.

cendier les haies de tout un pays & des forêts entières par les étincelles du feu qu'elle allume imprudemment.

A la bergerie, elle eſt plus aſſidue; mais y diſtingue-t-elle une brebis bleſſée? Se connoît-elle à l'altération des traits qui précède une maladie? Sait-elle rien faire pour les agneaux que de les careſſer maladroitement? Eſt-elle ſuſceptible de ſuivre la moindre habitude raiſonnable, ſi on ceſſe un moment de la ſurveiller? Envoyez-vous un troupeau à la foire; à quoi peut vous ſervir cette gardienne inattentive? Ne faut-il pas qu'un homme eſcorte ſa marche? Pouvez-vous ſans cette précaution être aſſuré de ne pas perdre la moitié de votre troupeau, au lieu de le vendre en entier? Tourmentée par l'inconſtance naturelle au pauvre, & dégoûtée de ſon état & de ſon domicile, at-

---

Hac hominum de fæce, virum tibi ſelige frugi,
Qui magis ingenio placeat quam corpore, primis
Qui curare greges, & paſcere norit ab annis.

Ibid.

tend-elle autre chose qu'un terme pour changer de maître, & la première circonstance pour changer d'occupation ? La bergère n'est-elle pas ainsi tout l'opposé de ce qu'il seroit à desirer qu'elle fût ?

Ce tableau affligeant n'est que trop fidèle, & je le dis à regret, les derniers traits qu'il est juste d'y ajouter, ne sont pas consolans.

Elle est, on ne peut le nier, sans intelligence, sans soins, sans attachement pour ses bêtes à laine : savez-vous pourquoi? Les propriétaires ne lui donnent point des gages assez forts; ils la nourrissent mal, la traitent avec dureté, ne lui expliquent pas avec patience ce qu'elle doit faire pour le bien de son troupeau. On l'occupe, au retour des champs, à trop de travaux étrangers à sa bergerie, où tout exigeroit qu'elle restât avec des yeux qui sauroient chercher & voir. On ne lui donne aucune émulation par les profits que ses soins méritent. Personne ne sent combien il est essentiel d'attacher par l'intérêt le gardien à son trésor.

Cependant, ces pauvres payſannes ſont chargées preſque par-tout du ſoin des brebis, & de l'éducation des agneaux. Ainſi, leur intelligence & leur deſtinée ne peuvent être indifférentes à l'homme juſte, ami de ſa patrie. Elles ont ſous leur garde l'eſpérance des bergeries de toute la province, ſans en avoir aucune de leur bien être perſonnel. Cela eſt d'autant plus triſte, que la ſeule reſſource de leur premier âge eſt de s'adonner à ce genre de ſervice. Il n'eſt point de fille de village qui n'ait commencé par garder les troupeaux, & il en eſt beaucoup qui, non par goût, mais de misère & d'ignorance, finiront leurs jours dans leur premier état.

On ſeroit dans l'erreur, ſi l'on penſoit que je vouluſſe que ces malheureuſes filles de campagne reſſemblaſſent aux bergères ingénieuſes & fortunées de l'âge d'or, dont elles tirent leur dénomination; de ces ſiècles qui rapprochoient avec honneur les chefs des familles & les pères des nations, des premiers travaux de l'agriculture,

griculture ; de ces siècles qui plaçoient pour instruction, au premier degré du trône, le métier vil aujourd'hui de gardien de troupeaux (1). Je ne veux que rendre utile l'être qui n'est propre à rien, & récompenser le travail & la fidélité. Je demande simplement que tout être, de quelque sexe qu'il soit, ait une subsistance assurée dans sa profession, & qu'il puisse ainsi avec zèle se destiner à l'exercer toute sa vie (2). Le métier de berger est pénible, il est intéressant qu'il soit bien exercé ; il exige une certaine intelligence & une grande activité ; il doit donc être lucratif.

---

(1) *Aurea namque sub hæc mundi primordia, regum*
Progenies veneranda, pedum, præludia sceptri,
Pastorale gerens : ovia moderamine blando
Subjectos quondam discebat habere benignis imperiis populos. Præd. Rust. l. 2.

(2) L'Instruction pour les bergers nous fait observer qu'un berger doit garder une assez grande quantité de moutons, pour que ses gages puissent le faire vivre.

Il eſt à-peu-près égal, ſans doute, d'avoir des bergers ou des bergères pour gardiens. Cependant il eſt poſſible que vous préfériez des femmes (je ne dis pas des petites filles (1)) pour les brebis, & des hommes pour les moutons. Les femmes même doivent être préférées en Berry, parce que la population n'y eſt pas très-conſidérable, & qu'on ne retranche ainſi que des bras moins importans à la charrue & aux autres travaux plus fatiguans de l'agriculture. Mais quelque choix que vous faſſiez, vainement eſpérez-vous de meilleurs ſujets que ceux que vous avez, ſi vous ne leur faites un meilleur ſort : vainement la province attend-elle de meilleurs ſuccès, ſi elle ne fait pas plus d'efforts, & ſi elle ne prend point plus de précautions.

Il faudroit d'abord que les gardiennes de troupeaux fuſſent mieux vêtues & plus payées. Elles devroient avoir pour vêtement une longue capote, & des jupons de

---

(1) *Atque juventutis primæ tranſcenderit annos.*

Vanieri. l. 2.

ſerge épaiſſe & ſerrée, des gants fourrés, des bas de laine & des ſabots légers, à courroie & garnis de peau d'agneau (1). La ſomme de leurs gages ou de leurs profits devroit monter à ſoixante francs au moins; elle n'eſt pas aujourd'hui de la moitié.

Il faudroit enſuite que les chefs des troupeaux fuſſent mieux armés. Ces gardiens ou gardiennes n'ont point aſſez de défenſe aux champs. La corde d'un fouet contre des loups affamés ne vaut pas le fer tranchant d'une houlette ou les balles d'un piſtolet. Les chiens vagabonds de cette province ne ſont point formés à raſſembler vivement leur troupeau au moment du danger. Les chiens ne ſeront jamais bien dreſſés en Berry, que lorſqu'ils appartiendront aux chefs & non aux domaines. Un chien inſtruit ſera toujours promptement gâté, en changeant continuellement de chef de troupeau.

---

(1) *L'Inſtruction pour les bergers* entre dans le détail de l'habillement des hommes.

Il faudroit de plus que les troupeaux fussent différenciés par une marque durable, qui empêchât qu'une partie des bêtes à laine d'un propriétaire ne se perdît dans la confusion des foires, & qui les lui fît reconnoître quand elles se seroient mêlées aux troupeaux de ses voisins. Il est facile de les marquer à perpétuité en leur perçant l'une ou l'autre oreille, ou toutes les deux, près de la tête, avec un fer tranchant & découpé en forme d'un chiffre ou d'une petite lettre de l'alphabet. Ce moyen varié pourroit donner une quantité si étendue de différences dans les marques, qu'il n'y auroit peut-être pas deux troupeaux dans toute la province qui se ressembleroient. Ce moyen éviteroit beaucoup d'embarras aux bergers & beaucoup d'inquiétudes aux propriétaires.

Il faudroit en outre qu'un chef de troupeau fût muni d'un fort canif ou de ciseaux pointus, & d'une petite bouteille de contre-poison, remplie d'huile d'olive, ou de thériaque délayée dans du vin blanc. L'huile auroit sur la thériaque l'avantage de servir

de premier appareil aux plaies imprévues, quand le chef auroit négligé de se pourvoir d'onguent de genêt ou de pommade de soufre.

Il faudroit encore qu'il y eût un établissement d'écoles de bergers, à l'imitation de l'Angleterre (1). Là ils apprendroient à saigner à la veine sous l'œil, seule saignée qui fasse un jet de sang assez considérable (2). Ils apprendroient à con-

---

(1) Cet établissement est l'objet des soins actuels de l'Administration provinciale.

(2) On a découvert depuis peu la saignée à la joue. Elle peut-être préférable à toutes les autres, parce qu'elle offre moins de danger. Cependant les bergers ont plus de peine à la faire, & il y a bien des années que j'emploie heureusement la saignée à la veine qui est à trois doigts au-dessous de l'œil, dans un petit enfoncement du nez & au-dessus de l'éminence de la joue. C'est certainement cette veine que désigne le Guide du fermier. Elle donne prodigieusement de sang, & elle n'est que le prolongement de la veine de la joue.

On a ajouté à la découverte de la saignée á la joue, l'excellente invention d'un bistouri commode

duire un troupeau, à faire manœuvrer leurs chiens, à diſtinguer les ſignes de mauvais temps, la qualité des pacages, les ſymptômes des maladies, & à connoître l'heure du jour à la hauteur du ſoleil (1); ils apprendroient que la graiſſe, la peau ſans laine, les boyaux & même les os des bêtes à laine ont leur

---

pour les faire toutes. Sa forme eſt celle d'un petit couteau dont la lame tranchante eſt terminée en lancette, & dont le manche finit, comme un inſtrument à écuſſonner les arbres. Ce biſtouri eſt d'une triple utilité : ſa pointe ſaigne à la joue; le tranchant de la lame coupe les chairs; ſon bout arrondi ſert à gratter les puſtules des bêtes à laine galeuſes. On exécute très-bien ce biſtouri chez le ſieur JULLIEN, à Bourges.

(1) . . . . . *Didicere* . . . .
Quæ pecori morbos, & quæ ferat herba ſalutem.
. . . .
Morborum ſciat & cauſas, uſumque medendi
. . . .
Ne pecudes precùl à ſtabulis producat alindas,
Vicinum cum fortè grues clangoribus imbrem
Aërea de nube vocant.

Præd. Ruſt. l. 2.

utilité, & que tous ces petits objets, profits naturels des chefs des troupeaux, ne doivent point devenir la pâture de leurs chiens. Ils apprendroient que la chair de la bête à laine morte, rend les chiens carnassiers, leur fait contracter la voracité des loups; qu'ils blessent ensuite le troupeau qu'ils gardent, en mordant trop fortement, & que c'est à la voix menaçante du chien, à sa course intelligente, & non à sa dent meurtrière que la bête à laine doit obéir (1). Ils apprendroient l'art d'exposer avantageusement leurs troupeaux en vente sur

(1) Dans le nombre des connoissances qu'un berger doit avoir, l'Instruction pour les bergers fait mention de rendre une brebis familière. Le berger s'en sert, au défaut de chien, pour vaincre la répugnance de son troupeau à passer quelque défilé. La même Instruction dit que les chiens seront accoutumés à ne saisir les bêtes à laine qu'à l'oreille, & elle enseigne, on ne peut mieux, la manière de leur en faire contracter l'habitude, en leur présentant souvent, dès leur enfance, l'oreille d'une bête à laine, & en les excitant à la serrer un peu entre leurs dents émoussées.

une pelouze verte & unie, & à embellir leur marchandiſe ſans la farder.

Il faudroit enfin que la protection du gouvernement ou la généroſité de quelques grands ſeigneurs, établît ſans oſtentation dans les divers arrondiſſemens de la province, de cinq ans en cinq ans, un prix pour le berger ou pour la bergère qui auroit gardé le plus long-temps un même troupeau avec un ſoin reconnu & raiſonné. Ce prix donné avec l'appareil ſimple que les fêtes villageoiſes comportent, devroit être aſſez grand pour procurer l'établiſſement heureux de celui ou de celle qui l'auroit obtenu & mérité par la voix publique. Puiſſe-t-on regarder l'encouragement que je propoſe comme néceſſaire à l'indigence autant qu'à l'inertie des gens de la campagne ! Il eſt dicté par l'utilité abſolue dont les précieuſes bêtes à laine feront dans le cours des ſiècles à cette province renaiſſante, & qui reſpire après ſon ancienne ſplendeur. C'eſt un beau titre à mériter en Berry, que celui de bienfaiteurs des bergers.

CHAPITRE XIV.

Du revenu qu'on peut attendre des Bêtes à Laine bien gouvernées.

LE but de tout mon ouvrage n'a été que d'amener le lecteur à ce chapitre : à quoi seroient utiles en effet mes observations sans ce résultat ? L'homme ne se décide à prendre soin des animaux qu'en proportion du produit qu'il en retirera. Montrons quel est celui que les bêtes à laine nous offrent. Soyons exacts, & ce sera le moyen le plus assuré d'éveiller l'attention & l'activité du propriétaire.

Les bêtes à laine sont tellement nécessaires à la subsistance de cette province, & d'une telle ressource pour les propriétaires, qu'il y a maints domaines qui ne seroient exploitables qu'à perte, si le profit de cette espèce de troupeaux en étoit retranché. Mais qu'importe ce qui est le prin-

cipe du revenu? Je ne plaindrai point le Berry quand ſes brebis proſpéreront. La nature a partagé ſes faveurs : les terres graſſes & un peu humides nourriſſent les plus beaux chanvres; les plaines sèches & riches s'ombragent de fromens ſuperbes; les ſables mélangés de terre végétative ſe décorent de l'émail des prés ; les ſols maigres & élevés ſe tapiſſent d'une herbe courte, délicate & odorante qui adoucit & raffine la laine, & qui convient à la ſanté de nos troupeaux. Chaque canton a ſon utilité ; le travail & l'intelligence mettent tous les terreins en valeur. La pareſſe ſeule eſt ſans reſſource.

Voyons, à l'aide d'un calcul très-clair & très-précis, s'il eſt un commerce auſſi lucratif que celui des bêtes à laine ; quel eſt le produit que donnent les moutons, & s'il eſt un animal auſſi profitable que la brebis pour le propriétaire & pour le colon.

On achète communément un lot de cent vingt-deux *vaiſſiveaux*, quatorze francs la paire, ci.	840 l.

On les garde quatre ans, & ils

augmentent de dix ſols par tête chaque année, ce qui donne en bénéfice par an. . . . . 60 l.

Ils rendent deux livres & demie de laine par an, à vingt ſols la livre; les quatre années priſes enſemble, chaque mouton rapporte ainſi cinquante ſols, & tout le lot produit en laine. . . . . . . , ... 300

Chaque mouton fait trois quarts de charroi de fumier dans une année; le charroi eſtimé quarante ſols, les cent vingt moutons donnent en fumier. 180

Total en produit chaque année. 540

Il convient de diminuer de ce total quatre-vingt livres de nourriture, & trente francs de gages pour la bergère, ci. 110

Je retranche pour l'entretien de la bergerie environ la valeur d'une paire de *vaiſſiveaux*. 15

Je déduis chaque année pour les

accidens, ſoixante-dix livres, ſomme égale au douzième de l'achat, & quarante-cinq livres, douzième du produit, la première ſomme pour racheter les dix moutons que je ſuppoſe qui mourront, & le douzième du produit, parce qu'ils peuvent mourir au commencement de l'année. . . . . 115 l.

Total en dépenſe à ôter du produit. 240

Le gain net après la déduction, monte à. 300

Le propriétaire partage, d'après cet expoſé, un revenu de plus de trente-cinq pour cent avec ſon colon. Je n'ai point parlé du profit qu'on retire des moutons qu'on engraiſſe, profit qu'un propriétaire ne néglige pas lorſque ſon terrein y eſt propre. Juſqu'ici cependant le produit des bêtes à laine n'eſt pas extrême; c'eſt le produit des brebis qui eſt bien d'une autre importance.

J'établis qu'on achète un lot de quatre-vingt brebis, comme des

moutons, quatorze livres la paire, & dans la vérité, ſi la race eſt belle, le ſexe ne fait rien au prix, ci. . 560 l.

Chaque brebis donnera un agneau qui, âgé d'un an, vaudra autant qu'elle. Des quatre-vingts agneaux, je ſuppoſe qu'il en mourra vingt, que vingt autres ſeront des femelles deſtinées à repeupler la bergerie, & que quarante ſeulement entreront dans le produit, qui, à ſept livres par tête, font. . . . . 280 l.

Chacune des quatre-vingts brebis donnera deux livres de laine, à vingt ſols la livre. 160

Chaque brebis avec ſon agneau fera trois quarts de charroi du fumier, ainſi qu'un mouton, & ce fumier de l'année, à quarante ſols le charroi, produit. 120

Total en produit chaque année. . 560

Il faut ôter de ce total, pour les gages de la bergère & pour ſa nourriture. 110

Je ſupprime pour la réparation de la bergerie environ la valeur d'une paire de brebis. . . . . 15 l.

(1) Je déduis ſeulement pour les dix brebis que je ſuppoſe qui mourront, le huitième du produit de la laine, & le huitième du produit du fumier. Je n'ai retranché que le douzième du produit total au calcul des moutons; je porte cette diminution jusqu'au huitième pour les brebis, parce que les accidens ſont plus nombreux parmi elles, & par rapport à la dépenſe des béliers néceſſaires dans ces troupeaux, déduction. 35

---

(1) Je ne devrois rien retrancher du tout pour la mortalité de brebis qui peut ſurvenir dans le troupeau, parce que je n'ai point mis en ligne de compte les vingt jeunes agnelles deſtinées à repeupler la bergerie, qui, chaque année, ſe trouvera encore augmenter de dix têtes, en ſuppoſant qu'il mourra dix vieilles brebis par an, ce qui arrivera rarement; mais, pour compter à la rigueur, je diminue le profit de leur laine & de leur fumier.

Total en dépenſe à ôter du produit. . . . . 160 l.

Le gain net après la déduction, monte à. 400

Ce gain net eſt immenſe ; il eſt de plus de ſoixante-dix pour cent par chaque année, dont trente-cinq pour le propriétaire & autant pour le colon.

Je préſume, en calculant de la ſorte, qu'il y a des prés annexés aux bergeries des domaines & des *locatures* pour la nourriture d'hiver, & je crois n'avoir porté chaque article de produit que très-bas.

Tout agriculteur ſait que le fumier des bêtes à laine ſe vend plus de quarante ſols le charroi, ſur-tout dans le voiſinage des villes. Il ſait qu'on ne perd pas communément le quart des agneaux d'une bergerie ; qu'une belle & bonne brebis en porte & en nourrit quelquefois deux, & qu'elle peut devenir pleine trois fois dans deux ans, ce que je conſeille d'empêcher. Il ſait qu'on ne voit pas périr chaque année la huitième partie d'un troupeau de brebis bien

conduites. Il ſait que les dépouilles des brebis mortes valent encore quelque choſe. Il ſait que les dix brebis dont la bergerie augmente chaque année, d'après mon calcul, procurent tous les ans la vente d'un même nombre des plus vieilles. Il ſait que l'engrais naturel que les bêtes à laine dépoſent elles-mêmes dans leurs promenades ſur les champs du domaine auxquels elles appartiennent, améliore les terres, & fait en petit l'effet du parc. Il ſait que n'ayant pas tondu les agneaux on les vend plus cher, comme *vaiſſiveaux*, parce qu'ils ſont plus beaux & ont plus de laine. Il ſait que le produit de la bergerie pourroit augmenter de deux dixièmes ſi elle étoit compoſée de cent brebis au lieu de quatre-vingts, augmentation très-poſſible.

D'autres conſidérations en faveur des brebis viennent en foule : après avoir débourſé le fonds du troupeau, il n'y a plus d'argent à avancer, ſon produit devient une bonne rente foncière & perpétuelle : grand avantage pour tout propriétaire enclin à la dépenſe.

Le

Le commerce des agneaux ne se fait point à crédit comme celui des moutons gras. La vente en est toujours facile, & n'oblige point le vendeur de se déplacer. On vient avec empressement les acheter chez lui, pour peu que l'espèce de ses agneaux soit belle, & que son terrein soit propice à leur santé.

Il faut moins d'herbe verte l'été & moins de foin aux brebis qui n'agnèlent point pendant l'hiver, qu'aux moutons. Donc les terreins les plus maigres sont l'apanage naturel des brebis. Donc plus les brebis sont nécessaires au produit d'une habitation, plus elles assurent au propriétaire un revenu agréable, & qui n'exige tant de soins, que parce que les agneaux naissent l'hiver.

Revenons. Je n'ai point compris dans la diminution du gain calculé ci-devant, le fourrage, la litière & l'herbe que les bêtes à laine consomment dans l'année. Doit on mettre, en effet, ces dépenses en ligne de compte? N'est-ce pas l'occasion de dire que de rien on fait quelque chose? Leur nourriture sèche est ordinairement le four-

rage le plus médiocre; la paille destinée pour leur faire de la litière seroit souvent mangée par les rats, si elle n'avoit point cette utilité; la moindre herbe des champs est leur nourriture verte; des pelouses qui n'ont presque point de prix leur servent de pâturages. Il en est, pour ainsi dire, de ce qui est destiné été & hiver aux brebis comme des mauvaises plantes qui croissent dans nos jardins : elles peuvent être consommées par les vaches, & augmenter la quantité de leur lait; mais, sans cet usage, on ne trouveroit pas à en tirer le moindre profit. Combien de choses en agriculture, qui, semblables aux objets dont je parle, n'ont de valeur que par la consommation intérieure d'une maison & la consommation du moment! Tel le chaume qu'en quelques pays on ramasse pour litière, telle la feuille d'orme pour nourriture, tels les arbres morts par le feu. C'est l'économie intelligente de l'agriculteur qui crée ces petites sources de bénéfice.

Vous vous rendrez à mon raisonnement,

je l'espère, si vous distinguez dans une grande exploitation, ce qui n'est que consommation intérieure des productions du sol, de ce qui est un déboursé. L'un & l'autre sont bien des avances faites directement ou indirectement à la terre; l'un & l'autre doivent bien devenir des moyens d'augmenter, de quelque manière, le revenu total; mais la consommation des productions du sol soulage l'agriculteur, tandis que la con sommationdes objets étrangers, qu'il ne se procure que par achat ou par échange, lui est onéreuse; & quoique le produit net d'une terre ne commence qu'où finissent toutes les espèces de dépenses indispensables dans une bonne exploitation, l'homme intelligent qui en sera le chef aura toujours un grand intérêt à consommer plutôt pour six francs de certaines productions de son sol, qu'à n'en consommer que pour trente sols, mais qu'il seroit obligé d'acheter. Dans la consommation intérieure des denrées que le sol fournit, tout se tourne en profit pour le cultivateur; & dans l'achat de ces mêmes denrées,

les frais de tranſports, l'intérêt de l'argent & le ſur-hauſſement de prix ſeroient à ſon détriment. D'où il réſulte que plus un propriétaire fait rendre à ſa terre de ce qu'elle lui a produit, plus il eſt intelligent, & que moins il vend de ſon ſuperflus, & plus il eſt véritablement riche.

Ceux qui achètent le fourrage & la litière des bêtes à laine, étant dans une poſition différente, auroient des raiſons plus valables pour diminuer ces dépenſes du produit que j'ai annoncé. Mais auſſi n'eſt-ce point chez eux qu'on peut établir le vrai revenu que les bêtes à laine donnent. Malgré cela, & vouluſſent-ils, de plus, faire entrer en déduction les frais de fauchage, ceux de voiture du foin, & même la rente du capital que leurs bergeries leur ont coûté, toutes ces dépenſes n'équivaudroient pas encore à la vente annuelle des vieilles brebis, au profit d'engraiſſer les moutons, & aux autres articles que j'ai négligé de porter en produit. D'ailleurs, comment eſtimer la nourriture des bêtes à laine? Il eſt des pays où elles ne mangent point à

la bergerie, & dans tous les pays ce genre de dépenſe eſt relatif à la rigueur de l'hiver. D'ailleurs, quoique bien des locataires du Berry n'aient point de prés annexés à leur *locature*, le propriétaire, par le contrat (dirai-je équitable ?) du cheptel, n'eſt point obligé d'entrer dans la nourriture des beſtiaux; ainſi la diminution dans le profit que j'ai établi ne pourroit être ſupportée tout au plus que par le colon.

Tout conſidéré, ſur cet objet, lorſqu'on a formé une entrepriſe de bêtes à laine, on a dû ſe décider à conſtruire leur aſyle & à ſe procurer des prés pour leur ſubſiſtance. Toutes ces avances entrent dans le premier projet, & ſont d'abord en pure perte. C'eſt un ſacrifice inſéparable du droit de propriété, duquel ſacrifice le temps ſeul dédommage. Mais remarquez que ce n'eſt que le fondateur qui en ſupporte la charge. Les acquéreurs ont preſque toujours tous les bâtimens & les prés de conſommation intérieure pour rien. L'acquéreur demande combien rapporte ſans retenue la terre qu'il veut acheter, combien elle eſt ou ſe-

feroit affermée, & il ne ftipule, & il ne contracte que fur ce rapport très-net. De là naiffent ces dernières réflexions, que le premier propriétaire qui met une terre en valeur l'a acheté deux fois; qu'il n'appartient qu'aux gens riches de faire de grands établiffemens, & que de tous les établiffemens, ce font ceux de bêtes à laine qui affurent au propriétaire le dédommagement le plus prompt, & à une terre l'amélioration la moins lente & la plus durable.

Malgré tous les éclairciffemens que je viens de donner, les gens incapables des foins que les bêtes à laine exigent, douteront peut-être encore que des brebis puiffent rendre foixante-dix pour cent à partager entre le propriétaire & le colon. Je leur accorderai donc facilement que jamais des brebis mal foignées n'ont donné la moité d'un tel produit, & je les engagerai à venir fe convaincre que des brebis bien gouvernées produifent jufqu'à quatre-vingt pour cent. Jamais les bergeries de ma cour, conduites par mes principes & fous mes yeux, ne m'ont valu un denier de moins. Tous

mes regiſtres, & le rapport de toutes les perſonnes qui ont acheté mes *vaſſiveaux* & mes laines, rarement vendues leur prix, ſe réuniroient pour en donner la preuve. Ce n'eſt point ici une parole haſardée d'un auteur proclamant ſon ſyſtême; c'eſt la foi d'un propriétaire actif & ſoigneux au ſuprême degré, étonné lui-même d'un ſi grand produit, & recommandant à chaque heure du jour l'exécution des détails précieux, deſquels il donne encore plus l'exemple que la deſcription parfaite.

Je pourſuis, & j'embraſſe plus amplement l'idée d'où je ſuis parti. Eſt-il un commerce auſſi lucratif que celui des bêtes à laine? Quel ſol, ſi fécond qu'il ſoit, pourroit entrer en comparaiſon avec leur produit? Quelles entrepriſes promettent autant? Quel troupeau d'une autre eſpèce rapporte un ſi grand bénéfice? De quelle manière peut-on ſe procurer un revenu auſſi aſſuré?

Les forêts les plus vaſtes peuvent en un inſtant être anéanties par le feu; & peut-on eſpérer d'en jouir, quand on les

a plantées ſoi-même ? Les maladies des bleds en beaucoup de pays ſont plus fréquentes que celles des bêtes à laine bien ſoignées. Les prairies baſſes riſquent d'être vaſées dans les inondations. Les prés hauts ſont ſoumis à l'influence des ſaiſons plus que toutes les productions de la terre. Les vignes & les arbres fruitiers, tantôt ne payent pas les frais de leur culture, & tantôt, par la profuſion générale de leurs préſens, augmentent la conſommation du pays & le bonheur de l'indigent (ce qui eſt beaucoup) bien plus que le revenu du propriétaire. L'éducation magnifique du cheval eſt très-incertaine, très-coûteuſe & très-longue. L'éducation des bêtes à cornes n'eſt pas ſans dépenſe, quand on veut les avoir de la première beauté. Tous les pays d'ailleurs n'y ſont pas propres non plus qu'à l'éducation des chevaux. Celle des chèvres ne doit ſe tenter que dans les pays montagneux, miſérables, couverts de buiſſons, & qui n'ont ni haies ni arbres à conſerver. Le cheptel des porcs ne produit qu'autant que le propriétaire a des bois

de chêne à ſon uſage, & que les glands ſont abondans.

Les troupeaux de bêtes à laine offrent même dans leurs maladies des avantages & des reſſources au propriétaire, que les autres beſtiaux ne lui préſentent point. Les accidens des troupeaux de bêtes à laine menaçant plus de têtes, le propriétaire eſt averti à la première petite perte de ſe précautionner contre de plus grandes. Les ſoins vigilans peuvent ſouvent arrêter ou du moins modérer le ravage des maladies épidémiques. Les animaux d'un plus grand prix ne ſont pas plus à l'abri de ces maladies, & parmi eux elles ſont bien d'une autre conſéquence. Un bon cheval mort a emporté au propriétaire quinze louis, un beau bœuf perdu, ce ſeroit vingt piſtoles; deux moutons ne valent que quinze à dix-huit francs. Les troupeaux de brebis dépeuplés par une maladie épidémique ſe repeuplent dans la même année & de la même race. Le propriétaire, à la vérité, vend moins; mais c'eſt beaucoup pour la

plupart des propriétaires de n'avoir rien à débourser, & de n'avoir perdu qu'en ayant moins gagné.

Voulons-nous un moment contempler nos brebis en santé, & observer combien peu nous coûte leur nourriture habituelle? suivons-les à la sortie de la bergerie. Elles cherchent l'herbe perdue & trop courte pour ne pas échapper à la bouche des chevaux & des bêtes à cornes. Elles semblent ne se nourrir que des miettes de la table des autres animaux. Leur dent est la faux des champs & le rasoir des prés. Elles donnent quelque valeur aux terreins les plus disgraciés de la nature. Les pelouses, les landes, & les rochers ont des attraits pour elles. Aux lieux où elles n'ont point passé, le propriétaire a encore quelque chose à espérer. Aux endroits qu'elles ont quittés, l'œil du maître devient superflu, & le sol n'a rien refusé du peu qu'il possédoit. Sous les pieds de chaque mouton, le propriétaire ramasse un écu de moitié avec son colon; à la suite de

chaque brebis, ils trouvent enſemble ſix francs & quelquefois douze.

Tant d'avantages accumulés vaudroient bien la peine que l'homme de la campagne ne laiſsât point périr dans l'ordure & dans la misère des animaux ſi précieux. Tant d'avantages devroient lui deſſiller les yeux. Tant d'avantages ſeroient faits pour l'engager à ſuivre les conſeils d'un ami qui ne lui parle que d'après l'obſervation, la réflexion & l'expérience.

Mais que je crains que les hommes de la campagne ne ſoient lents à donner leur confiance à des expériences qui les écarteront de leur routine journalière ! Leur peu d'aptitude à ſe rendre à l'évidence ſeroit de nature à dégoûter tout écrivain qui auroit le projet de jouir de ſon ouvrage, & à rebuter l'agriculteur qui ne ſauroit pas que tout changement de coutume eſt auſſi aveuglément que hardiment frondé par la multitude ignorante. Cette perſécution eſt de tous les lieux & de tous les temps. Jamais les premiers eſſais d'une nouvelle méthode, quoique

entiérement heureux, ne ſont applaudis & n'ôtent toute inquiétude à celui qui, perſuadé même, voudroit imiter le novateur ou en acheter les productions. On s'attend bien à apprendre que j'ai été, pour ma part, l'objet de la critique & de l'injuſtice. J'en vais rapporter un ſeul trait, fait pour conſoler & pour ſoutenir les agriculteurs qui ſe dévouent au bien public, malgré les dériſions du vulgaire.

A peine mes domaines furent richement pourvus de belles brebis proſpérantes, que mes voiſins commencèrent de ſoupçonner que *la Périſſe* étoit un canton à bêtes à laine, & qu'avant moi on avoit méconnu le vrai produit de cette habitation ſolitaire (1).

---

(1) La première perſonne que je priai de me procurer vingt-cinq belles brebis d'Iſſoudun ne croyoit pas qu'elles réuſſiroient ſur mon terrein. C'eſt cependant ce petit nombre qui a peuplé toutes mes bergeries. On répète ce qu'on a entendu dire, ſans obſerver par ſoi même. Il n'eſt peut-être pas une ſeconde poſition auſſi favorable que la mienne, dans toute la France, à l'éducation des bêtes à laine.

Mes *vaiſſiveaux* furent recherchés : j'ignorai cependant, la première année, qu'on préféroit ceux de mes domaines à ceux de ma cour. L'opinion générale étoit qu'il y avoit du danger d'en faire l'acquiſition, attendu qu'ils étoient trop bien ſoignés chez moi, & qu'ils ne pouvoient réuſſir ailleurs. Néanmoins j'en vendis la paire quatorze liv. dix ſ. & ceux de mes métayers ne furent achetés que treize livres. Je les vendis, graces à leur beauté, qui ſubjugua le faux préjugé. Ils firent envie & l'intérêt fut ſéduit. Heureuſement pour l'avenir le bon ſoin eut ſa récompenſe, & ce fut la vérité qui la lui donna. Le colon du domaine de *Lalouze*, qui avoit été mon marchand, eut au bout de deux ans la bonne foi d'avouer qu'il avoit eu l'inquiétude de faire avec moi un mauvais marché, imbu qu'il étoit de la prévention mal fondée contre ma manière de gouverner mes bergeries. Il dit que tout le troupeau avoit bien réuſſi, que ceux de ma cour étoient ſuperbes, qu'il en avoit gardé un pour bélier, & qu'il n'en avoit pas perdu un ſeul. Il ajouta qu'il n'y avoit rien

de tel qu'un bon tempéramment formé dès l'enfance, & qu'un animal s'en trouvoit bien toute sa vie.

La même inquiétude a existé encore depuis, en s'affoiblissant à chaque vente ; le même succès l'a combattue, & elle est aujourd'hui anéantie. J'ai vendu un troupeau de *vassiveaux* deux années de suite au métayer du domaine de *Gris*. Le second lui a été vendu l'année où l'on hésitoit tant à acheter des bêtes à laine. S'il n'avoit pas été très-content du premier, il n'auroit pas, dans une année dangereuse, recherché le second.

Cette inquiétude de l'acheteur seroit très-raisonnable vis-à-vis du vendeur qui engraisseroit à demi ses agneaux. Mais tout acheteur peut se rassurer ; nul vendeur en Berry ne fera cette folie. Que ferois-je, moi, particuliérement de mes *vassiveaux*, si je ne les vendois pas, comme cela arriveroit, après que mes bergers ou bergères auroient répandu que j'ai gorgé ces jeunes animaux d'alimens choisis ? Qu'en ferois-je, moi, qui n'aurois qu'un pâturage maigre

à leur donner enſuite ? Voudrois-je au ſurplus faire tort à la réputation pour les bêtes à laine qu'a enfin acquiſe & qu'a toujours mérité l'heureuſe poſition trop long-temps méconnue de ma terre ? N'ai-je pas intérêt de vendre mes *vaſſiveaux* tous les ans, & non point une ſeule année ? N'ai-je pas à ménager mon acheteur, afin qu'il revienne ? C'eſt par les ſoins & par l'intelligence qu'on doit travailler à élever des agneaux beaux & robuſtes, & non point par une ſurabondance diſpendieuſe & dangereuſe de nourriture.

De la critique, il m'eſt agréable de paſſer à l'éloge, & de rendre juſtice au petit nombre de colons pleins de ſoins, de bonne volonté, & à qui il ne manque que d'être éclairés davantage par l'exemple ou par la converſation. On a ſurpris de ces colons occupés à faire du bouillon à la viande pour leur brebis en mal d'agneau. On les a vus donner à leurs brebis une rotie au vin & au ſucre après qu'elles étoient délivrées. On ſait qu'ils ſe retranchent le ſimple né-

ceſſaire dans le deſſein de ſauver leurs bêtes à laine malades.

Un de ceux-là, habitant une *locature* de mon voiſinage, étoit pénétré de la différence qu'il appercevoit conſtamment à la vente entre les agneaux tondus en juillet & ceux qui, moins âgés de ſix mois, n'avoient pu être tondus, & cependant étoient plus beaux que les autres. Il étoit tellement perſuadé de la vérité de ſon obſervation, qu'il pria un jour en ma préſence ſont propriétaire de conſentir qu'il ne tondît aucun de ſes agneaux. Jugez ſi le propriétaire ſenſé s'y oppoſa, s'il promit à ſon locataire une gratification annuelle en dédommagement, & jugez combien je fus ſatisfait!

Que ne peut-on pas eſpérer de colons ſemblables à ceux-là, lorſqu'ils ſeront aidés du propriétaire & excités par les bons uſages plus répandus qu'aujourd'hui dans cette province? Quel plaiſir & qu'elle facilité n'auroit-on pas à s'entretenir d'amitié avec eux, & à leur parler de tout ce qui peut les intéreſſer!

CHAPITRE XV.

CHAPITRE XV.

Résumé des Chapitres précédens.

Ici mon ouvrage feroit terminé, fi je ne croyois utile de refferrer mes idées principales en moins de mots, pour la facilité des hommes de la campagne qui pourront par hafard lire ce précis. Mon dernier travail, fuperflus pour qui m'a lu attentivement & entendu, fe borne enfin à raffembler avec le plus de clarté & de précifion qu'il me fera poffible, toutes mes obfervations précédentes dans ce chapitre ci, & ce ne fera pas le chapitre le moins utile aux yeux de l'homme qui réfléchit moins qu'il n'exécute.

Je le lui préfente comme la miniature d'un plus grand tableau. Elle fera fidellement copiée d'après les objets que j'ai pris quelquefois le foin d'orner ou d'égayer fans affectation, & qui étoient fufceptibles de cet agrément. Si j'avois traité des autres beftiaux, je n'aurois pas eu cette reffource contre la féchereffe & le fommeil. Il m'a

paru naturel de careſſer une brebis & de badiner avec un agneau ; mais le coup de corne d'un bœuf & le coup de pied du cheval ne m'auroient guère inſpiré que de la circonſpection & de froides leçons. Je ne changerai point de ſtyle dans ce chapitre. Pourquoi en changerois-je ? L'homme de la campagne ne hait point un peu d'enjolivement & de plaiſanterie, & c'eſt à des François que je continue de parler.

Gardez-vous, mes amis, de ménager quelques écus dans la formation de votre troupeau de brebis. Jamais une mauvaiſe plante n'a produit de bonne graine. Faites emplette de brebis à laine fine & de beaux béliers de deux ou trois ans. Achetez, ſi vous pouvez en trouver, des vaſſives de deux ans, qui n'aient point encore agnelé, & qui ne ſe faſſent emplir que chez vous. Allez les chercher dans un pays plus maigre que le vôtre, & prenez garde la première année de ſatisfaire tout leur appétit. Fixez votre choix ſur la brebis que vous ne pourrez arrêter, & qui vous aura peut-être occaſionné une culbute. Choiſiſſez-la

de forme jolie, de démarche légère & d'humeur bondiſſante. Recherchez le bélier ayant ces mêmes avantages réunis à une grande taille, à un air fier & à un extérieur majeſtueux. C'eſt à l'œil, c'eſt à la peau, c'eſt à la laine, c'eſt aux dents, c'eſt aux gencives qu'on connoît la ſanté de ces animaux. L'œil doit être plein & net; la fibre qui l'entoure, d'un rouge vif; la chair sèche & de couleur de roſe, la laine fortement attachée à la peau, la dent blanche & propre, & la gencive ferme & vermeille. Leur âge ſe connoît aux dents larges, qui remplacent par an, deux à deux, celles de la première année.

Vos troupeaux bien choiſis ſont-ils achetés? Qu'ils ſoient logés dans des bergeries hautes, ſpacieuſes, aérées, expoſées au levant & traverſées par le vent du nord. Qu'il y ait des rateliers ſolides, droits, planchéiés & fermés par les bouts autour des murs renduits & blanchis de la bergerie, & non au milieu de l'étable. Le ratelier incliné a trois défauts; celui de ſalir beaucoup la laine, celui de ne point dé-

fendre les agneaux couchés au pied des murs contre la chûte des brebis grimpées pour manger, celui de favoriser l'étranglement des agneaux qui bondissent sous les rouleaux, ou rompus ou trop ouvert en certains endroits : quand il y auroit de petites auges à volonté, près des murs sous les rateliers, dans les bergeries des moutons seulement, ce n'en seroit que mieux (1). Qu'il y ait un perçon volant, un *abat-foin*, un barreau obéissant, recouvrant en dehors une grande porte brisée, & de fortes défenses aux larges fenêtres, contre les animaux destructeurs. Que des auges toujours pleines d'eau fraîche, soient sur le passage des brebis. Que le nombre des mères, qui, prêtes à agneler, peuvent manger de front aux rateliers, vous indique la quantité que chaque bergerie peut contenir de têtes. Une brebis près de mettre bas occupe quinze à seize pouces de ratelier. Ayez l'attention de loger vos troupeaux mieux que vous. Qu'ils ne soient point pressés dans

(1) Leur utilité est de servir à la pouture des moutons qu'on veut bien nourrir ou engraisser.

leur domicile comme vous l'êtes dans vos maiſons. Faites tout pour eux; votre bonheur dépend de leur proſpérité.

Curez vos bergeries dix fois, même vingt fois par an. Croyez que les troupeaux s'en porteront mieux, & que le fumier en ſera meilleur. N'économiſez point la litière nouvelle. Etendez-la le ſoir, au moment où le troupeau va revenir raſſaſié des champs, afin qu'il ne mange pas ſon lit. Au mois de mai, ayez la force d'entendre bêler de beſoin vos brebis dans la bergerie. Sachez réprimer leur gourmandiſe indomptable; & l'hyver, récompenſez-les de cette privation, en leur prodiguant la meilleure nourriture. A l'approche de la naiſſance des agneaux, après que les brebis auront mis bas, & à l'approche du printemps, époque où les bêtes à laine ſont le plus foibles, donnez aux brebis ce que vous avez de plus délicat & de plus nourriſſant en fourrage. L'apportez-vous par bottes, rejettez leurs liens, ou défaites-en tous les nœuds.

Point de pareſſe. Quittons les anciens

uſages. Faiſons ſortir les mères en tout temps avant de leur préparer à manger dans la bergerie. Prenons garde qu'elles n'en ſortent & qu'elles n'y rentrent avec précipitation lorſqu'elles ſont pleines. Ayons cette attention auſſi ſcrupuleuſement lorſqu'elles ont des agneaux. Marchons-y avec lenteur & avec précaution. Tout mouvement accéléré eſt dangereux pour ces petits agneaux. Tout fourrage recèle une pouſſière qui charge & ſalit la laine des mères brebis, & peut bleſſer leurs yeux délicats. Ménageons ſur autre choſe, & faiſons ici les dépenſes néceſſaires. Ayons des auges portatives, & des baquets larges & peu profonds pour les agneaux. Les auges recevront du ſon & du pain émietté en l'abſence des mères, & les baquets ſeront remplis d'eau froide & non pas tiède. Joignons à cette nourriture du petit foin de bonne qualité, du regain des prés riches, de la feuille d'orme sèche & de la pimprenelle fanée comme d'autre foin. Veillons à la bergerie la brebis giſſante en mal d'agneau. Secourons-la dans ſon travail, ſouvent très-douloureux,

& quelquefois mortel. Soignons-la avec empreſſement lorſqu'elle eſt délivrée de ſon fardeau précieux. Préſentons-lui de l'eau tiède blanchie de farine de froment, de l'avoine, du ſon, du pain émietté & du foin choiſi. Obligeons-la en revanche de lécher ſon agneau & de s'y attacher. Nous y parviendrons ſans peine, en répandant ſur lui un peu de ſel pilé, & en les enfermant tous deux dans un *perçon*. Faiſons promptement jeter, par la bergère, l'arrière-faix hors de la bergerie. Défaiſons-nous par précaution des mères qui cherchent à le manger, de celles qui mâchent la laine, de celles qui rongent les rateliers; toutes celles-là détruiſent ſouvent leurs agneaux. Entretenons dans la bergerie un air tempéré, & craignons, craignons ſurtout d'y augmenter le degré de chaleur à l'époque où elle va être plus peuplée. Songeons, & n'oublions jamais que la bergerie doit être plus ouverte en la préſence des mères qu'en leur abſence.

Il faut, comme vous ſavez, mes amis,

donner une mônière à chaque orphelin (1), & reconforter les agneaux foibles, dont les mères font mauvaifes nourrices, avec un peu de lait de brebis, de chèvre ou de vache. On le leur fait avaler facilement à l'aide d'un petit entonnoir conftruit fur les dimenfions fuivantes. Le diamètre de l'orifice fupérieur eft de quatre pouces ; le corps de l'entonnoir a trois pouces de hauteur, & le goulot, un pouce & demi de longueur. Ce goulot fe termine de manière à y faire entrer un tuyau de plume de trois pouces de long, & percé des deux bouts. La moitié de ce tuyau dépaffe l'entonnoir à l'orifice inférieur qui doit le ferrer un peu, & l'autre moitié refte dans le goulot, & s'adapte parfaitement vers le collet de l'entonnoir, au milieu d'un petit morceau de liège pofé & percé à cet effet. On a foin de laiffer un peu de moëlle endurcie de la plume au haut du tuyau, pour que le lait coule

(1) Nom vulgaire d'une brebis qui a perdu fon agneau, & qui a du lait.

goutte à goutte plus doucement ; & l'on réſerve, pour le bas du tuyau, le bout arrondi de la plume, afin que les agneaux ne s'écorchent pas les lèvres. Il eſt tout-à-fait plaiſant de voir ces jeunes animaux accourir ſous très-peu de jours à l'entonnoir, & le pomper avec autant d'avidité que le pis de leurs mères. Toute cette opération eſt facile & commode, & ne peut être moins diſpendieuſe. L'entonnoir tout arrangé coûte trois ſols.

Cependant, en vous ſervant de cet inſtrument, craignez d'en abuſer, & ne tuez pas vos agneaux par l'excès de la boiſſon, ni, ainſi que je viens de vous le recommander, par l'excès de la chaleur. Ne laiſſez pas vos femmes abſolument maîtreſſes ſur ces deux points. Ecoutez-les, ſecondez-les, & ſurveillez-les. Empêchez-les abſolument de traire les brebis pour un uſage quelconque du domaine. Donnez-leur de l'averſion pour les fromages compoſés d'un lait qui n'appartient qu'aux agneaux. Faites, avec elle, la guerre dans la

bergerie, aux couleuvres, aux vipères, aux rats, aux fouines & aux belètes. Les unes faigneroient à la veine fous l'œil les agneaux foibles, & fuceroient leur fang; les autres leur rongeroient les yeux ou le nez; les autres mordroient les brebis au pis. Tous ces animaux malfaifans porteroient la défolation dans votre troupeau. Empêchez vos femmes de raccourcir au premier âge la queue des brebis : elle garantit leur pis des vents froids, de l'importunité des agneaux étrangers, & de celle des mouches & des autres infectes. La mutilation eft rarement néceffaire. La nature n'a rien fait en vain, & n'exige point de vous des foins deftructeurs. Procurez obliquement les rayons du foleil à la bergerie, par la manière d'en ouvrir les fenêtres, & fatisfaites le penchant des agneaux à prendre de l'exercice aux beaux jours autour de leur habitation. Invitez-les à courir & à bondir dans une cour murée ou dans un champ clos. Une bergerie eft une prifon, & des agneaux ne font point heureux s'ils font privés de la liberté de leurs mou-

vemens ; mais c'eſt les énerver que de les envoyer trop tôt au loin avec leurs mères, & cependant il ne faut point qu'ils ſe deſsèchent en hiver dans une bergerie malpropre & ſuffocante.

Quand vos agneaux ſeront âgés de ſix mois, vous les ſévrerez, & vous les ferez entrer dans une bergerie particulière. Là vous les fortifierez durant un mois ou deux, d'un repas de ſain-foin ou de luzerne en vert, au défaut d'un bon pâturage qui ſeroit préférable. Si vous êtes aſſez riche pour dédommager vos femmes du profit de la laine des agneaux, vous ne tondrez point ces agneaux la première année, ſacrifice raiſonnable ; & leur beauté vous rembourſera amplement à la vente. Pour les reconnoître pendant le temps que vous les garderez, vous les marquerez à ſix mois d'une inciſion durable, faite avec un fer aigu, à une des deux oreilles, ou à toutes les deux ; & ſi vous ne pouvez ſéparer les mâles âgés d'un an des femelles, vous les biſtournerez ſans retard, ou vous les vendrez. Si la néceſſité forçoit le colon de laiſſer

les mâles avec les femelles, il pourroit du moins donner aux mâles un tablier qui empêcheroit l'accouplement. Cet usage est adopté dans la Beauce. On emploie tout simplement à cet usage un morceau de toile qui passe sous le ventre du bélier, & qui est cousu sur son dos.

C'est à cette époque qu'un colon intelligent remarque les superbes agneaux & les belles agnelles, & les destine à faire race. S'il ne veut point de brebis noires, il ferme dès-lors & pour jamais sa nouvelle bergerie à tout agneau & à toute agnelle qui a la moindre tâche extérieure ou intérieure de cette couleur. Ce n'est point assez d'avoir formé un troupeau, il est également nécessaire d'apporter un grand soin, & à le renouveller & le maintenir dans sa première beauté. Le grand moyen de produire ce bon effet, c'est de croiser les races, c'est de mêler de grands béliers superfins de laine avec des brebis qui auroient dégénéré de laine ou de taille. On améliore les races par leur croisement bien conçu, comme on améliore les fruits d'un petit

ſauvageon des forêts par la greffe d'un bel arbre des jardins.

Il eſt une autre manière plus ſimple de reproduire une race, peut-être pas auſſi belle que la première, du moins auſſi vigoureuſe. Cette manière eſt à la portée de tout le monde; elle diminue beaucoup pendant l'hiver les pénibles ſoins des femmes d'un domaine. Elle conſiſte à ne laiſſer les *vaſſives* en liberté qu'à deux ans avec des Béliers d'un âge plutôt ſupérieur qu'inférieur au leur, & à n'accorder que vingt-cinq belles brebis à un vigoureux bélier. La ſaiſon convenable pour ces accouplemens ſeroit conſéquemment le mois d'octobre ou de novembre. La brebis met bas dans la vingt-unième ſemaine de ſa portée. Les agneaux ne naîtroient ainſi qu'en mars ou en avril, & s'éléveroient ſeuls. On a beau dire que le colon qui a du fourrage en abondance, de bonnes bergeries & de ſoigneuſes bergères, peut avec moins de riſques ne point contrarier ſur cet objet les déſirs des deux ſexes : perſonne n'eſt à l'abri des événemens de l'hiver, & rien ne ſupplée à l'herbe

ſraîche (1). Il faudra encore avoir une vigilance continuelle pour la fineſſe de la laine de ces enfans deſtinés à la gloire de renouveller un jour le troupeau ſuperbe dont ils ſont ſortis. On ne pourra donc être trop ſcrupuleux pour n'unir que les mâles & les femelles à qui la nature aura donné une robe nuptiale également riche.

Tous les agneaux mâles indignes de faire race, ſeront biſtournés à dix-huit mois, & ne ſeront plus que moutons. Dès-lors, dégénérés & affoiblis, ils exigeront plus de ſoins qu'auparavant. Si vous doutez

---

(1) L'expérience ſe joint parſaitement en cela à la théorie. Jai donné pour la première fois, le premier d'octobre les béliers aux brebis, en 1782. Elles ont ſouffert preſque toutes en même-temps l'approche des mâles. Tous les agneaux de nos bergeries étoient nés dans les huit premiers jours de mars. Il y a des bergeries où l'on n'en a point perdu un ſeul. Dans toutes, on en a conſervé preſqu'autant qu'il y avoit de mères. A ſix mois, ils étoient plus beaux qu'ils ne le ſont ordinairement à un an. Tout ce que j'avance ici eſt choſe connue.

qu'ils ſoient dégénérés, regardez un triſte mouton dans une prairie auprès d'un bélier impétueux; obſervez leur contenance différente, & voyez-les ſe meſurer enſemble.

Ces moutons, deſtinés à reſter maigres quelques années, ſeront d'abord traités avec rigueur pour la nourriture du printemps, & ſeront nourris enſuite l'hiver convenablement. Quand ils ſeront appellés à l'engrais par leur âge, on les fera parquer avec ſuccès; on les conduira, de jour en jour, dans de meilleurs pâturages auſſi-tôt que la ſaiſon deviendra un peu belle, & de ſemaine en ſemaine on les y retiendra quelques heures de plus. Autant on leur livrera à diſcrétion l'herbe tendre & rafraîchiſſante des guérets, autant on modérera leur ardeur pour les champs tout nouvellement moiſſonnés. Au commencement & au milieu de cette dernière époque de leur vie, on les ſaignera à la veine ſous l'œil, ſaignée très-facile, qu'il faut abſolument apprendre à faire. Ils ne reſteront pas trop long-temps à paître à la roſée & au ſerein, humidités pernicieuſes ſur les

prés bas, & inutiles aux moutons paiſſans ſur des terreins propres à engraiſſer entiérement les bêtes à laine. Les propriétaires, réduits à compter ſur les reſſources peu certaines & dangereuſes du ſerein & de la roſée, gagneroient à vendre leurs troupeaux maigres à d'autres propriétaires plus heureuſement ſitués. Je vous avertis que, ces moutons ſe trouvant dépouillés de leur vêtement vers le milieu de juin, cette privation eſt doublement menaçante pour eux : elle l'eſt, parce qu'ils ſont moutons ; elle l'eſt parce qu'ils ont déjà pris beaucoup de graiſſe, & que la graiſſe eſt en eux une mort commencée.

Le bain réitéré à la rivière ou dans un cuvier profond, après la tonte, eſt en ces momens un préſervatif de leurs maladies. Un autre préſervatif qui accompagne le bain avec grand ſuccès, eſt celui de la poudre de genèvrier, décrite au chapitre onzième. Pourquoi le prix du ſel, en cette province, vous empêche-t-il d'en régaler d'une once par ſemaine chaque mouton? Vous auriez le double à parier pour ſa vie

&

& pour le complément de sa graiſſe de bonne qualité. Sans doute avant l'engrais vous vous êtes aſſuré de leur âge à l'aſpect de leurs dents uſées : s'ils ſont très-gras, ſachez-les bien expoſer en vente ſur un terrein uni.

O mes amis ! l'année s'eſt écoulée remplie de tous les détails les plus néceſſaires que je viens de décrire. Nous voici maintenant au moment de la tonte générale. Quelle époque intéreſſante ce ſera pour vous, quand vous aurez bien gouverné vos bergeries ! C'eſt en cet inſtant, je le crains, que je vais le plus contrarier vos malheureux uſages. Pardonnez le bon ſens & l'expérience à qui les emploie utilement & d'inclination à vous montrer vos erreurs.

Baignez vos troupeaux quelques jours avant de les tondre; baignez-les par rapport à leur ſanté; baignez-les par rapport à l'éclat de leur laine. Laiſſez-les bien ſe ſécher, & livrez-les ſans être *ecouaillés* au tondeur adroit. Tous deux, en ce moment, examinez avec ſcrupule l'âge, la

ſanté, la force, la fineſſe progreſſive de la laine & la longueur de la corne des pieds de chaque animal. Mettez, par précaution, de l'huile d'olive ou de l'onguent de genet auprès des bancs de la tonte. Faites après la tonte deux parts de votre laine, & vendez chaque part ſa valeur réelle à la livre, & non pas à la toiſon, ou du moins vendez à la livre, par dépouilles tournées comme les toiſons (1). Ceſſez d'être dupes

(1) Quand on voudra une preuve de l'ignorance, on ſe rappellera ce qui eſt arrivé à une perſonne très-digne de foi, que je pourrois nommer, & qui m'a raconté elle-même le fait : elle alla chez le directeur d'une manufacture célèbre, & lui porta un échantillon de laine ſuperfine. Le directeur le loua modérément, & lui dit que cela n'approchoit pas de la laine d'Eſpagne : ſix mois après, la même perſonne reporta un échantillon de laine au directeur ; il le trouva beaucoup plus beau que le premier, mais encore inférieur à la laine d'Eſpagne. Six mois après, cette perſonne montra un échantillon de laine au même directeur, qui le trouva pour cette fois égal en beauté à la laine d'Eſpagne la plus ſuperbe. Pardonnez-lui, c'étoit toujours le même échantillon.

des marchands. Raisonnez sur les événemens de l'année, relatifs aux bêtes à laine. Prenez les avis des principaux propriétaires intéressés à être instruits en grand du cours du commerce. Ne précipitez point votre vente. Ne vous effrayez point des plaintes rusées, des fictions insidieuses, ou de l'ignorance de l'homme qui achète (1). Ne le trompez point, mais faites un marché équitable. Est-il terminé ? réjouissez-vous & applaudissez-vous si vous avez bien vendu : c'est que vous avez eu de bonne & belle laine que le fumier, toujours recouvert d'excellente litière, n'a ni desséchée, ni rendue craf-

(1) On n'a point à craindre la confiscation. Cette année, j'ai vendu ainsi les dépouilles de mes bêtes à laine à la foire de Bourges. Une personne attachée à la police vouloit les confisquer; mais M. Gaultier, lieutenant général de police, approuva très-fort cet arrangement, & fit publier sur-le-champ que chacun étoit le maître à l'avenir de vendre ses laines par dépouilles & à la livre, parce que cela ne pouvoit produire que moins d'embarras, sans faire tort à personne.

ſeuſe, ni diminuée de poids véritable. La quantité, la qualité & la propreté de la laine prouvent les ſoins de l'année que le jour de la tonte récompenſe. Elles prouvent que la litière n'a point manqué ſur le ſol, ni le foin choiſi dans le ratelier, ni l'eau fraîche aux auges, & que le gouverneur des bergeries a ſu entretenir les bêtes à laine dans l'état de la meilleure ſanté.

Les ſoins de l'année influent de même ſur la quantité & ſur la bonté du fumier. Cet objet n'eſt pas de peu de conſéquence. Le fumier des bêtes à laine, fourni abondamment de litière, monte par an à un charroi par couple, & même à deux. Ce fumier ſe conſomme trop, s'il ſéjourne un temps déméſuré dans la bergerie. Sa place naturelle eſt dans un enfoncement qui ne ſoit pas trop éloigné, & pas trop voiſin des étables & de la maiſon. Il eſt excellent, répandu ſur la luzerne & ſur le ſainfoin. Il eſt très-productif enterré à la bêche dans les chenevières épuiſées. Il eſt propice aux terres maigres, froides & humides.

Il eſt enfin le réchaud de l'argille & de la glaiſe, l'agent reſtaurateur des ſillons infidèles, le ſemoir des prés & l'eſpoir conſtant des laboureurs.

Je ſuis forcé d'ometre, dans ce précis, le chapitre des maladies, qu'il eſt impoſſible d'extraire utilement. Il faut abſolument lire les cauſes, les ſymptômes & les remèdes de chacune de ces maladies. Je renvoie pour ces objets aux *onzième* & *douzième* chapitres. Je fais obſerver ſeulement que c'eſt par les bons ſoins qu'on prévient les maux ou qu'on les modère, & que l'on rend ainſi preſqu'inutile les chapitres qui en ont traité.

Je répéterai cependant, en abrégé, que la ſaignée eſt indiquée dans la grande ſécheresse d'hiver ou d'été, & que les plantes amères ſont convenables dans une humidité conſtante. Je répéterai que la mort prématurée de beaucoup de bêtes à laine eſt l'effet de trop de nourriture verte au printemps, & de trop peu de nourriture de bonne qualité l'hiver. Je répéterai que la plupart des troupeaux ont le ſang brûlé

l'été par l'ardeur du ſoleil, où ils reſtent trop long-temps expoſés, en n'allant pas aux champs d'aſſez bonne heure le matin & aſſez tard le ſoir. De ſix heures à huit heures ſoir & matin, quand il n'y a point trop d'humidité ſur terre, c'eſt le temps propice à tenir les bêtes à laine au pâturages, depuis le quinze de mai juſqu'à peu-près la moitié d'aout. Je répéterai que la vigilance des bergères peut éviter beaucoup de pertes dans un troupeau, & que c'eſt ſouvent d'un regard & d'un ſoin qui ne peuvent être retardés un inſtant, que dépend la vie d'une bête à laine.

Votre bergère ſera pourvue de ciſeaux pointus, d'onguent pour les plaies & de contrepoiſon contre les plantes vénéneuſes. Obligée de ſaigner une bête à laine aux oreilles pour la garantir des coups de ſang, ſoit aux champs, ſoit à la bergerie, elle ne craindra point de couper un long morceau des deux oreilles, & de les battre beaucoup avec une baguette de bois tendre qu'elle aura toujours ſur elle. Ce ſeroit une prévoyance déplacée de ménager l'oreille pour le coup

de ſang futur. Le danger préſent & preſſant n'eſt-il pas celui qu'il faut écarter? Il eſt queſtion de tirer tout de ſuite beaucoup de ſang. D'ailleurs, plus les ramifications des veines des oreilles approchent de la tête, plus elles ſont épaiſſes & remplies de ſang, & moins il eſt néceſſaire de couper de l'oreille pour les ſaignées qui ſuivent la première. Preſque toujours cette ſaignée de l'oreille, qui défigure la bête à laine, ſeroit à rejetter, ſi la bergère ſavoit ſaigner à la veine ſous l'œil. Elle exécuteroit ſans peine cette opération, étant aſſiſe, comme à cheval, ſur la bête malade, l'acculant aux champs contre un arbre, ou contre un mur à la bergerie, lui tenant fermement de la main gauche la tête élevée & un peu tournée vers elle, & perçant de la main droite la veine apparente avec l'une des pointes de ſes ciſeaux très-aigus : ſa main gauche comprimant par-deſſous la mâchoire inférieure, fait gonfler la veine.

Mais vous ne pouvez, mes amis, eſpérer d'exciter l'attention, l'adreſſe & l'at-

tachement de vos bergères, qu'en les nourriſſant mieux, qu'en les payant davantage, qu'en les inſtruiſant avec douceur, qu'en développant en elles le germe de l'émulation par les petits profits qui, de leur nature, ſemblent leur appartenir, & par de légères gratifications. Puiſſiez-vous ſentir, ainſi que vos propriétaires, ſi vous ne l'êtes pas, toute l'étendue de cette dernière réflexion!

Les colons qui auront ſuivi pendant quelques années les principes de cet ouvrage, y reſteront certainement attachés. Ils auront eu beaucoup d'agneaux ſuperbes, beaucoup de laine de première qualité & beaucoup d'excellent engrais. Ils ſeront parvenus à réunir les trois choſes deſirables en ces animaux, une grande tailles, une laine ſuperfine & une laine très-longue. Ils ne douteront plus qu'un troupeau de brebis de la valeur de vingt-cinq louis ne rapporte chaque année quatre cents cinquante livres au moins. Ce produit ſembleroit aſſez conſidérable pour animer tout d'un coup l'intérêt, & pour deſ-

ſiller l'aveuglement. Mais hélas ! le cours du temps eſt indiſpenſable aux grands changemens en tout genre chez l'indigente & timide humanité. Cette révolution arrivera ; je ne ſerai plus, mais ces obſervations ne paſſeront pas, parce qu'elles ne ceſſeront point d'être vraies. Un jour donc cet ouvrage, conſidéré comme une de ces vieilles vérités triviales, arrachera, ſuivant mes deſirs, le rire de la conviction au plus grand nombre des propriétaires & des hommes de la campagne; & peut-être à quelques perſonnes juſtes & ſenſibles, il inſpirera encore un ſentiment de ſatisfaction & d'eſtime.

FIN.

ERRATA.

Page 2, ligne 17, tous, *lisez* tout.
Page 16, ligne 20, courbée, *lisez* courbées.
Page 81, ligne 3, les, *lisez* ces.
Page 83, ligne 15, avril, *lisez* d'avril.
Page 89, ligne 11, d'aussi, *lisez* ainsi.
Page 108, ligne 1ere, *lisez* vers les premiers jours.
Page 110, ligne 9, leurs, *lisez* leur.
Page 162, ligne 19, s'appelle, *lisez* j'appelle.
Page 177, ligne 1ere. de la note, *lisez* M. l'Abbé des Pierres.
Page 171, ligne dernière, les parties *lisez* ces parties.
Page 204, ligne 10, propriété, *lisez* prospérité.

VARIANTES

DES CHAPITRES XI, XII et XIII.

CHAPITRE XI[e], page 152, ligne 18, au lieu du mot *irrégulier*, lisez : *accéléré*.

Page 153, ligne 22, effacez le *mille-pertuis*.

Page 154, ligne 17, après le mot *convenable*, ajoutez : ou la décoction de son passée et acidulée avec du levain de huit jours, délayé dans cette décoction pour boisson ordinaire.

Page 155, ligne première, effacez : *et les autres maladies de relâchement*.

Page 156, ligne 2, après *rougeole*, ajoutez : *ou la petite vérole*.

Même page, ligne 12, lisez ainsi ce paragraphe : le remède extérieur est de laver les pustules avec du lait et de l'eau. Les larges plaies qui restent quelquefois de cette maladie peuvent être lavées aussi avec de l'eau et du vinaigre, ou du vin.

Page 157, ligne 2, après le mot *mal*,

S...

ajoutez : ou, ce qui revient au même, quand la fièvre n'est pas assez forte.

Page 159, ligne première, lisez : le sang des troupeaux est devenu plus abondant au printemps, par trop de nourriture verte, ensuite il s'est desséché à la chaleur de l'été, qui occasionne en même temps une grande raréfaction par l'ardeur du soleil, etc.

Page 160, ligne 21, après le mot *fièvre*, ajoutez : *ou par la décoction de son, page* 154.

Page 162, ligne 10, après le mot *mieux*, ajoutez : et y joindre des lavemens réitérés et purgatifs. Les meilleurs seroient composés d'une once de confection hamec.

Page 163, ligne 3, après le mot *espèces*, ajoutez : mais dans la première après les saignées, etc.

Même page, ligne 17, après le mot *précédente*, lisez : et dont le siége est dans le poumon, etc.

Même page, ligne 22, au lieu des mots, *et avec engorgement vers la poitrine*,

lisez : *vers la poitrine qu'il engorge.*

Page 165, ligne 10, après le mot *précédente*, ajoutez : *mais les lavemens purgatifs, page 162, lui sont très-utiles.*

Page 167, ligne 22, après les mots *sel ordinaire*, ajoutez : son intention est sûrement qu'on n'emploie ces boissons qu'après que les symptômes inflammatoires ont été calmés.

Page 170, ligne 9, après le mot *suite*, ajoutez : on auroit pu joindre, aux moyens ci-dessus indiqués, des lavemens émolliens et même purgatifs.

Page 171, ligne 2, après le mot *fondement*, ajoutez : *qu'elles poussent en dehors; les femelles font même sortir les parties de la génération, etc.*

Page 175, ligne 7, après le mot *dartreux*, ajoutez :

Le médecin que j'ai cité dans mon Discours préliminaire, m'a cependant dit que l'expérience lui feroit préférer au mercure seul, la composition suivante qui lui a réussi, où le mercure seul avoit

échoué, quoique le mêlange n'en soit jamais parfait.

Mêlez trois onces de fleur de soufre, deux onces de vitriol vert, demi-once de vert-de-gris, une once de litharge, un gros de pierre à cautère, demi-once de mercure crud, et quatre onces de graisse de porc. Il faut éteindre le mercure dans la térébenthine, et l'unir à la graisse avant de faire l'amalgame totale. On en frotte deux ou trois fois les parties malades, excepté la poitrine.

L'usage du préservatif, etc.

Page 178, ligne 5, après le mot *salée*, ôtez ceux-ci : *ou acide.*

Page 179, à la dernière ligne, après le mot *morceaux*, ajoutez : on peut encore observer, à l'ouverture des cadavres, qu'il y a un engorgement aux glandes du mésentère, autrement dit la fraise.

Page 181, ligne 8, après le mot *miel*, ajoutez : on feroit encore mieux de donner un demi-gros d'alkali volatil fluor, dans un verre d'eau et de miel. Il de-

vroit y en avoir chez tous les cultivateurs, pour les hommes et pour les animaux.

Page 182, ligne 21, après le mot *nez*, ajoutez : *et dans les sinus frontaux.*

Page 189, ligne 12, au lieu des mots *peut être utile*, lisez : *est le seul remède.*

Page 193, ligne 19, au lieu de *par l'eau de plantin*, lisez : *par le suc de joubarbe.*

Chap. XII, page 201, ligne 23, au lieu des mots *soufre pilé*, lisez : *fleur de soufre.*

Chap. XIII, page 204, ligne 10, au lieu du mot *propriété*, lisez : *prospérité.*

RÉFLEXIONS

Sur le danger des mauvais Fourrages donnés pendant l'hiver.

Quand la bête à laine est à même, dans la belle saison, de choisir sa nourriture, l'homme n'a pas beaucoup à s'occuper d'elle. Il suffit alors de faire parcourir une grande étendue de terrain aux troupeaux, et de ne pas les laisser stationner trop long-temps dans le même pâturage, pour être assuré que leur santé ne s'altérera point. Quelques accidens individuels, qu'il est impossible d'éviter, ne peuvent donner aucune inquiétude sur l'ensemble d'un troupeau. Mais, lorsque l'hiver s'est annoncé, et que vous vous chargez de satisfaire aux besoins des animaux, il est de la plus grande importance que la nourriture que vous leur offrez soit saine et substantielle. La richesse du sang dépend de la bonté des alimens, et ce n'est pas une chose indifférente de l'ap-

pauvrir durant quatre ou cinq mois, ou de réparer ses pertes. C'est sur-tout à la suite des automnes humides que l'attention dont je parle est la plus essentielle.

Le foin gâté, ou qui n'a point été serré parfaitement sec, est malfaisant pour tous les animaux qui s'en nourrissent; mais c'est un poison mortel pour les bêtes à laine. Plus le fourrage gâté est succulent, comme l'est la luzerne, et plus son mauvais effet est prompt à se manifester.

Quand par défaut de soin ou par événement inévitable, on n'a serré des foins que de médiocre qualité, il n'y a d'autre parti à prendre que d'en priver les troupeaux. De la paille de froment, qui ne soit pas trop grosse, et un peu d'avoine en grain, peuvent les substanter parfaitement. Si l'on peut y joindre des légumes verts ou secs, et à moitié cuits, le troupeau se conservera aussi frais qu'avec les productions des meilleures prairies naturelles ou artificielles. On ne peut trop redire que la courte paille de froment, ou de seigle ou d'avoine, donne de la gaîté

aux troupeaux, et les dispose avec succès à prendre toute autre espèce de nourriture. Les chevaux en éprouvent les mêmes heureux effets : ceux qui mangent le moins de foin, et qui sont bien nourris d'une autre manière, sont toujours les plus légers et les plus dispos. Heureux le cultivateur qui tous les jours de l'année peut jeter une botte de paille dans les ratеliers de ses bergeries, avant que son troupeau soit conduit au pâturage ! Ce que les bêtes rebutent sert de litière, et n'est point perdu. Tout cultivateur qui n'est pas riche en paille, a tort de s'adonner à l'éducation des troupeaux.

Je n'ai éprouvé qu'une seule mortalité considérable dans mon établissement de bêtes à laine d'Espagne, commencé depuis près de vingt ans. Elle a été la suite de l'usage qu'elles ont fait, pendant un hiver, du regain mal fané et serré humide. Les jeunes bêtes résistèrent à cette dangereuse nourriture ; mais la moitié des brebis et béliers au-dessus de trois ans, périt au printemps, de la maladie

appelée *le bangon,* qui est une décomposition du sang, ou une espèce d'hydropisie : la gorge se remplit d'une eau roussâtre, et les bêtes perdent peu-à-peu toutes leurs forces.

J'ai déjà fait insérer ces idées dans une feuille du Cultivateur. Je les reproduis ici, pour que les cultivateurs qui ne l'auroient pas lue, profitent de mon expérience, et par la conviction où je suis que la bonne qualité de nourriture d'hiver décide, en général, de la prospérité des troupeaux, branche principale du commerce de la République, et trop négligée jusqu'à nous. Tout homme qui soigne sa propriété, et qui porte un regard attentif sur ses troupeaux, rend, dans son obscurité paisible, un service journalier à sa patrie, et communique, par son exemple, l'habitude des soins les plus utiles aux colons de son voisinage, à ces hommes intéressans, aveuglés par l'ignorance, le préjugé et la routine. L'exemple, suivi du succès, peut seul les éclairer et les familiariser avec des

changemens avantageux dans leur exploitation. C'est en les voyant mal faire, et en faisant constamment mieux qu'eux, qu'on les amène à une heureuse imitation.

Sur la race des bêtes à laine d'Espagne, qui forme l'établissement de Rambouillet.

La race des bêtes à laine d'Espagne, établie à Rambouillet, est la plus belle qui existe en France. Abondance et finesse de laine, formes prononcées, taille, proportions, elle a tout ce qui caractérise les beaux animaux de cette espèce. Elle a plus; elle est d'un tempérament extrêmement robuste, et n'est point difficile sur le choix des alimens. Quoique mieux nourrie à Rambouillet que dans les lieux où elle se répand, elle s'accommode de tout; il ne lui faut que bonté et abondance de nourriture.

On conçoit pourquoi ce troupeau est le plus beau de la France. Le roi d'Espagne en avoit fait présent à Louis XVI.

Il n'avoit pas donné des bêtes de médiocre espèce; et, malgré que ce troupeau ait souffert dans les premières années de sa transplantation, ce qui s'en est conservé et aclimaté, a produit des rejetons que les soins du régisseur ont replacé au degré de beauté des souches primitives.

J'ai vu beaucoup de troupeaux de laine espagnole en France, et je dis avec vérité qu'aucun, sans en excepter le mien, n'égale tout-à-fait la beauté soutenue de celui que la nation entretient à Rambouillet (*a*).

On distingue facilement chez les petits propriétaires qui ont des troupeaux de cette race, que beaucoup des individus ne sont encore que métis. Leur cou effilé, leur tête trop pointue, sur-tout les défauts de proportion dans les membres, prouvent que tous les individus ne sont point parvenus à la perfection de la race pure. Les cultivateurs qui s'attachent à

(*a*) Les plus beaux que j'aye vus après celui de Rambouillet, sont ceux du citoyen Chanvrier et du citoyen Chabert.

ce genre de production doivent, selon moi, tirer constamment des béliers de Rambouillet, jusqu'à ce qu'ils ayent reconnu dans leur troupeau les mêmes formes que celles de ces béliers. La quantité de la laine peut être aussi pour eux un objet de reconnoissance; mais il n'est pas aussi certain, parce qu'il est à Rambouillet des bêtes à laine de divers degrés de finesse, et parce que les bêtes à laine superfine rendent moins de laine que celles qui en donnent une de la qualité de la laine appelée *cassère*, qui n'est que la seconde d'Espagne, mais qui est peut-être la plus profitable pour le cultivateur et le manufacturier.

J'ai cru devoir m'exprimer ainsi sur le troupeau appartenant à la République, afin que les cultivateurs ne se fassent point illusion, et ne croyent pas avoir un troupeau de laine espagnole, par la seule raison qu'ils ont acheté une fois des béliers à Rambouillet. On parvient à avoir des bêtes de cette pure race avec des femelles du pays, mais ce n'est qu'après

plusieurs générations, et en changeant les premiers béliers.

Il est bien à désirer que cette race se multiplie en France. Pour cela, il est nécessaire que le commerce la protége, que le prix en soit à-peu-près fixé avec équité, que les cultivateurs ne répandent plus que les bêtes à laine de cette espèce ne s'engraissent point, et que le préjugé ne soit plus que la chair de ces animaux est moins délicate que celle des bêtes à laine du pays.

Quand à l'engrais, on demande si l'on ne mange en Espagne que des moutons maigres. On n'osera pas l'avancer. Ce n'est donc que la différence des pâturages qui peut retarder cet engrais. Ayez donc de bons pâturages, voilà toute la réponse à ce premier point.

Pour le second, il est prouvé que c'est toujours la qualité de l'herbe qui donne le goût à la chair. Engraissez le troupeau dans un lieu où l'herbe est grossière, la chair sera peu savoureuse. Ayez des pâturages où les herbes soient odorantes

et fines, ayez des prairies artificielles, soyez intelligent, n'ayez point de parcimonie, et vous engraisserez les bêtes à laine d'Espagne comme les autres, et vous leur trouverez un excellent goût. Situé dans un pays où le sol produit beaucoup de pimprenelle, de cumen, de serpolet, d'hysope, je n'ai jamais mangé un mauvais morceau de mouton, quoique je n'aye que des bêtes de race espagnole.

Tous ces détails ne sont point minutieux pour les hommes à qui ils sont présentés. Le cultivateur aime à savoir à quoi il peut atteindre dans ce qu'il entreprend. C'est donc un très-grand mal de le rebuter, de le tromper en ce qui seroit son avantage particulier, et le bien général.

Ce seroit, comme on le voit, un malheur public que le gouvernement se dégoûtât d'entretenir le troupeau de Rambouillet. Il doit être considéré comme la pépinière de tous ceux qui se formeront. S'il coûte quelque chose de plus que celui d'un particulier, il rend aussi davantage

par les ventes qu'il produit : il est la preuve de la possibilité de multiplier dans nos climats et dans des terrains en apparence peu propices, la raec des bêtes à laine d'Espagne ; et dans les mortalités qu'éprouveroient les troupeaux des particuliers, il offriroit une ressource. Ne nous dégoûtons point des entreprises dont l'utilité est reeonnue. Saehons faire quelques sacrifices momentanés, dans la certitude d'en reeueillir les fruits. Un partieulier peut balancer à faire des avances ; il passe sur la terre ; mais une nation doit penser autrement : elle ne meurt point.

Sur la destruction des loups.

BEAUCOUP de eultivateurs sont retenus dans le désir d'améliorer leur race de bêtes à laine, par la erainte des ravages que font, dans la plupart des départemens, les plus cruels ennemis des troupeaux. Le gouvernement ne se fait point encore une idée précise du tort que ces

féroces animaux causent à l'agriculture. Il peut cependant avoir un apperçu de leur nombre par la somme des récompenses qu'il donne chaque année à ceux qui en détruisent. Mais combien échappent aux recherches des chasseurs, et combien les loups qui sont détruits et ceux qui ne le sont pas ont dévoré d'animaux pendant une année! Plusieurs millions de perte peuvent être calculés pour satisfaire la voracité de ces tigres européens, qui tuent tous les animaux qu'ils rencontrent, lors même que leur faim est assouvie; et qu'ils sont sans espoir d'emporter leur proie. Leur continuel besoin est la destruction.

Que les Anglais sont heureux d'être parvenus à faire disparoître de leur île cette race infernale! C'est en partie à cet avantage qu'ils doivent la multiplication prodigieuse et la beauté de leurs troupeaux. Quels sacrifices n'ont-ils pas fait pour l'obtenir?

J'avoue qu'il n'est pas possible en France d'arriver au même but; mais du

moins

moins pourroit-on en approcher. On convient que la garde des troupeaux pourroit être meilleure; mais combien n'est-elle pas difficile aussi dans des pays coupés de haies et de bocages? Chaque cultivateur n'a pas le moyen de payer un berger. Il est tel troupeau si modique, que son produit ne suffiroit pas à cette dépense. De là, la garde confiée à des jeunes filles ou à des enfans qui rendent ainsi des services à leurs parens, mais qui trop souvent, par le défaut de surveillance, leur font plus de tort que de profit.

Ne pourroit-on point dans le siècle des lumières, sous un gouvernement qui paroît vouloir les diriger vers l'utilité publique, ne pourroit-on point trouver un moyen de détruire ces cruels animaux? On a inventé des piéges; ils ont leur danger, et cette manière est insuffisante. La battue aux coups de fusil est souvent sans succès; d'ailleurs cette chasse n'est pas sans risques pour les hommes, et le grand nombre de tireurs qu'elle exige est

une raison qui empêche qu'elle ne puisse se répéter souvent.

J'imagine qu'un poison combiné de façon qu'il ne fût nuisible qu'à cette race destructive, seroit le meilleur des moyens de modérer sa multiplication. Ce poison, répandu dans les forêts et dans les bois, quand il deviendroit même dangereux pour les chiens, ne seroit pas à rejeter. Il pourroit être placé à des jours déterminés, dans des lieux indiqués, et retiré s'il n'étoit pas avalé par les loups. Au surplus, peu de chiens parcourent les forêts, excepté ceux de chasse et quelques-uns de ceux attachés à la garde des gros bestiaux, et ce seroit aux maîtres de ces chiens de prendre leurs précautions.

Cette idée n'est qu'ébauchée, mais l'objet est digne d'occuper l'attention du gouvernement. Les ravages que font les loups sont un véritable fléau. Tel petit colon a de la peine à payer ses impositions, parce que le loup lui a dévoré une jument ou une autre bête d'exploi-

tation. La chimie acquierroit des droits à la reconnoissance de l'agriculture, si elle faisoit des essais pour la composition de ce moyen utile de destruction, ou plutôt de conservation (*a*).

Les sociétés d'agriculture qui commencent à s'établir et à devenir nombreuses, se pénétrant de la vérité de mes réflexions, croiront peut-être remplir leur destination, en proposant quelque jour, pour sujet d'un prix, le programme suivant :

Quel est le moyen le plus sûr pour détruire les loups ? Ne peut-on pas découvrir une composition qui attire et empoisonne les loups, sans nuire à d'autres animaux ?

Celui qui gagneroit le prix auroit rendu un grand service à l'agriculture et à la France entière.

(*a*) On connoît un appât pour les renards ; l'observation peut en faire découvrir un pour les loups, et qui ne convienne qu'à eux.

FIN.

TABLE
DES CHAPITRES
Contenus dans ce Volume.

FIN DE LA TABLE.

